

Souveraine

JACQUELINE DUMESNIL

AUDE DE BLANCHENEF



BIBLIOTHÈQUE
ROUGE ET OR

NOUVEAUTÉS 1966

PARUTION JUIN

JACQUELINE CERVON
FRANCESCO
Ill. de Vanni TEALDI

ARTHUR CATHERALL
LE NAUFRAGÉ MYSTÉRIEUX
Ill. de Maurice PARENT

PARUTION SEPTEMBRE

MYONNE
MENOU JEUNE FILLE
Ill. de Daniel DUPUY

MYONNE
MENOU MARIÉE
Ill. de Daniel DUPUY

PARUTION NOVEMBRE

SAINT-MARCOUX
LA PRINCESSE ENDORMIE
Ill. de Michel COURLIER

PHILIPPE MAHUZIER
LES MAHUZIER
CHEZ LES INDIENS GUARAOS
Ill. de Raoul AUGER

NOUVEAUTÉS 1967

PARUTION JANVIER

RENÉE AUREMBOU
LE MYSTÈRE
DE L'ABBAYE BRULÉE
Ill. de Françoise BERTIER

ODETTE JOYEUX
LA PORTE INTERDITE
Ill. de Michel GOURLIER

ALEXANDRE DUMAS
LES COMPAGNONS
DE JÉHU

Photos extraites du film
télévisé par l'O.R.T.F.

PARUTION FÉVRIER

M.-J. MALAVIÉ
LE SECRET DU DRAGON
Ill. de Daniel DUPUY

JACQUELINE DUMESNIL
AUDE DE BLANCHENEF
Ill. de Pierre LE GUEN

PARUTION AVRIL

DONALD E. COOKE
LES COMPAGNONS
DE ROBIN DES BOIS

LISBETH WERNER
PUCK S'AMUSE
Ill. de Vanni TEALDI

JACQUELINE DUMESNIL
ILLUSTRATIONS DE PIERRE LE GUEN

AUDE DE BLANCHENEF



SOCIÉTÉ NOUVELLE DES ÉDITIONS G. P.
80, RUE SAINT-LAZARE, PARIS-9^e

© 1967 - Société Nouvelle des Éditions G. P., Paris

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection

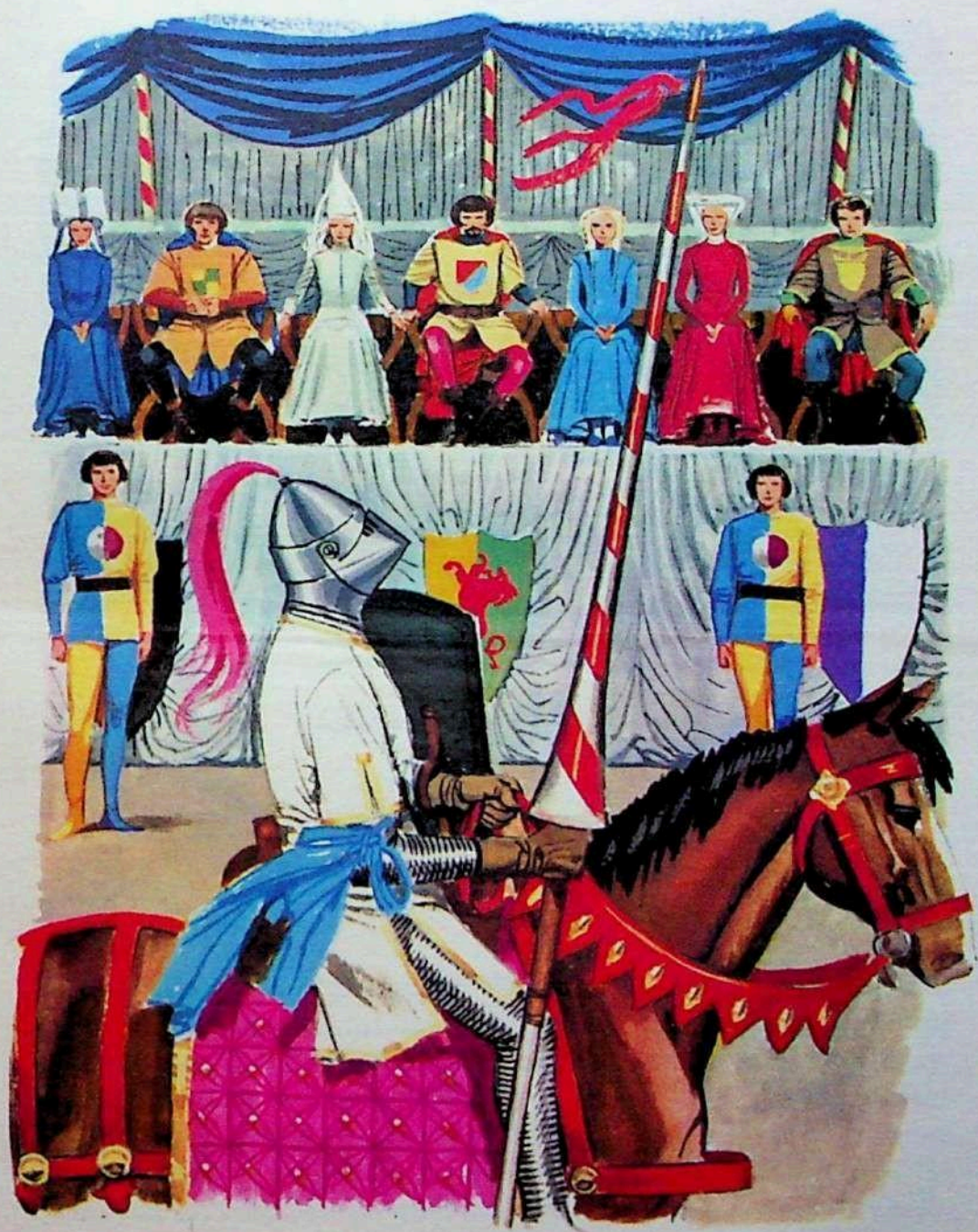
LES COMPAGNONS
DU CERF D'ARGENT

LE COMBAT DU CERF D'ARGENT

ISABELLE ET SON PRINCE

dans la collection Dauphine

MARQUISE EN SABOTS





CHAPITRE PREMIER

L'INCENDIE DU CHATEAU

LE château de Blanchenef brûlait. Les flammes crépitaient, se tordaient comme des serpents de feu, montaient à l'assaut des épaisses murailles, rampaient dans les escaliers... Le pillage continuait malgré l'incendie. Dans le cellier, les paysans défonçaient des tonneaux de vin et se hâtaient de boire à même, à longs traits; d'autres pillaient les réserves de vivres, décrochaient les jambons, les chapelets de saucisses et les quartiers de viande fumée;

AUDE DE BLANCHENEF

d'autres encore fouillaient les appartements seigneuriaux, s'emparaient des bijoux, de la vaisselle d'argent, des vêtements de brocart et des fourrures précieuses... Le partage n'allait pas sans disputes, cris et échanges de horions. Et, pendant ce temps, l'incendie faisait rage et les manants se hâtaient de faire main basse sur les trésors du baron avant que le feu eût achevé son œuvre de destruction.

Pierre Aubier se hâtait, lui aussi, mais pour une autre raison. Ce n'était pas la soif du pillage mais la curiosité qui l'attirait au château. Depuis qu'il était tout petit, le château féodal, avec ses épaisses murailles, ses étroites meurtrières, son donjon, ses tours et ses créneaux, lui apparaissait comme un lieu mystérieux et redoutable : c'était la demeure du très haut et très puissant baron Hugues de Blanchenef, maître et seigneur du pays. Les vilains tremblaient devant lui, et il avait vraiment fallu une succession de malheurs effroyables : la guerre, la défaite, l'invasion, la famine, pour acculer les paysans au désespoir, à la révolte, et les jeter, furieux, à l'assaut du château...

Les malheurs avaient commencé par la terrible défaite de Poitiers, où l'armée française avait été écrasée par les Anglais. La fleur de la noblesse de France avait péri dans le combat. Le roi Jean lui-même avait été fait prisonnier avec son plus jeune fils, le prince Philippe, et des centaines de seigneurs, dont certains portaient les plus grands noms du royaume, étaient restés aux mains de l'ennemi. Le baron de Blanchenef se trouvait parmi les captifs.

La nouvelle de ce désastre jeta la consternation dans tout le royaume. Mais cette consternation se transforma très vite en colère quand le pays fut envahi à la fois par les Anglais et par les Navarrais, leurs alliés, qui ravageaient les campagnes et massacraient les paysans sans défense. Les gens du peuple ne tardèrent pas à rendre responsables de tous leurs malheurs les seigneurs, qui n'avaient pas su défendre le royaume. Dans les campagnes ravagées, la famine

AUDE DE BLANCHENEF

s'installa : les récoltes avaient été incendiées par l'envahisseur, les bestiaux égorgés ou volés. La faim est mauvaise conseillère. Quand les seigneurs prisonniers en Angleterre firent demander l'argent de leur rançon, et qu'il fallut tirer des sommes écrasantes d'un pays épuisé, ruiné, affamé, des soulèvements éclatèrent : ce fut la Jacquerie, la terrible révolte des paysans.

Elle avait éclaté au mois de mai dans le Beauvaisis. En quelques semaines, le mouvement avait gagné la Brie, le Valois, le Gâtinais et même la Picardie. Partout, châteaux et manoirs flambaient, les nobles étaient torturés et massacrés. Ceux qui avaient pu s'enfuir s'étaient réfugiés dans les villes : un millier de fugitifs avaient trouvé asile à Paris, d'autres avaient cherché refuge à Meaux, à Compiègne...

Au fond de son cœur, Pierre trouvait que c'était très vilain de piller et de brûler le château pendant que le baron était prisonnier des Anglais. Mais personne ne se souciait de ce que pouvait penser un garçon de dix ans...

Tandis que les autres se hâtaient d'emporter tout ce qu'ils pouvaient, Pierre parcourait rapidement le château ; il allait de salle en salle, regardant avec une admiration mêlée de crainte les hautes voûtes en ogive, les vastes cheminées blasonnées, les meubles sculptés... Dans la chambre à coucher du seigneur, il demeura en contemplation devant le lit monumental, avec ses rideaux de damas... Pierre, lui, couchait par terre, sur une pailleasse. Il n'aurait jamais pu imaginer qu'il existait des lits semblables à celui-là, dans lequel cinq ou six personnes auraient pu dormir à l'aise (1) !

Brusquement, quelqu'un bouscula Pierre et, d'une bourrade dans le dos, le poussa de côté.

— Ote-toi de là, morveux ! brailla une voix éraillée.

(1) Au Moyen Age, dans les châteaux, les lits étaient très vastes. Il n'était pas rare d'en voir qui atteignaient trois ou quatre mètres de largeur. Toute la famille, parents et enfants, y couchait ensemble.

AUDE DE BLANCHENEF

C'était Colas, le boucher. Il était à moitié ivre. Il se rua sur un coffre à habits qui se trouvait au fond de la pièce, l'ouvrit et puisa à pleines mains parmi les somptueux vêtements.

Pierre se retira, le cœur lourd. Il allait redescendre l'escalier quand il entendit des cris : un bébé hurlait dans une pièce voisine. Pierre s'élança, poussa la porte et trouva un berceau dans lequel pleurait un ravissant poupon de quinze mois... La résolution de Pierre fut vite prise. Il saisit l'enfant dans ses bras, arracha une couverture dans laquelle il l'enroula et il l'emporta comme une proie. L'incendie gagnait et l'escalier se remplissait de fumée. Toussant et suffoquant, Pierre, à demi aveuglé, réussit non sans peine à sortir du château. Tous les paysans, fuyant devant l'incendie, se retiraient, chargés de butin. Et personne ne fit attention à ce jeune garçon qui s'éloignait, serrant un paquet dans ses bras...





CHAPITRE II

FLEURIE

MAMAN Rose leva les bras au ciel quand elle vit arriver Pierre avec son paquet.

— Qu'est-ce que tu rapportes là ? Où as-tu pris ça ? s'écria-t-elle, alarmée.

— Au château, dit Pierre.

Et il déroula la couverture. Un bébé endormi apparut alors...

— Miséricorde ! gémit la pauvre femme, affolée. Qu'est-ce que

AUDE DE BLANCHENEF

tu as fait, mon petit? Tu as enlevé la petite damoiselle... Mais tu as donc perdu la tête, mon garçon? Ne sais-tu pas que tu cours le risque d'être pendu?

Pierre baissa la tête.

— Je n'ai pas pensé à ça... Le château brûlait, alors, tu comprends...

— Mais voyons, la nourrice de la petite, où était-elle? Et les servantes?

— Je crois que toutes les servantes s'étaient sauvées... La nourrice aussi, je pense. Il n'y avait personne dans les chambres... Et puis, je n'avais guère le temps de réfléchir, l'escalier était déjà plein de fumée. Si j'avais attendu, la petite damoiselle aurait été asphyxiée ou brûlée...

A ce moment, la petite fille se réveilla et se mit à crier à pleins poumons pour manifester son indignation : ses langes étaient trempés et elle était affamée! Que faisait donc nounou?

Maman Rose prit le bébé et se mit à le bercer, sans réussir à le calmer. Elle se demandait avec angoisse comment elle pourrait se procurer du lait pour l'enfant dans cette période de famine, et avec quoi elle lui ferait des langes... Elle commença par ôter à la petite fille ses langes mouillés, et l'enveloppa dans un vieux torchon.

Tout en se livrant à cette occupation, elle ne cessait de gémir :

— Qu'est-ce que nous allons devenir?

Elle finit par conclure :

— Il faut rendre cette petite, Pierre, et le plus vite possible.

— Mais à qui la rendre, maman? objecta Pierre.

Tous les châteaux flambaient.

* * *

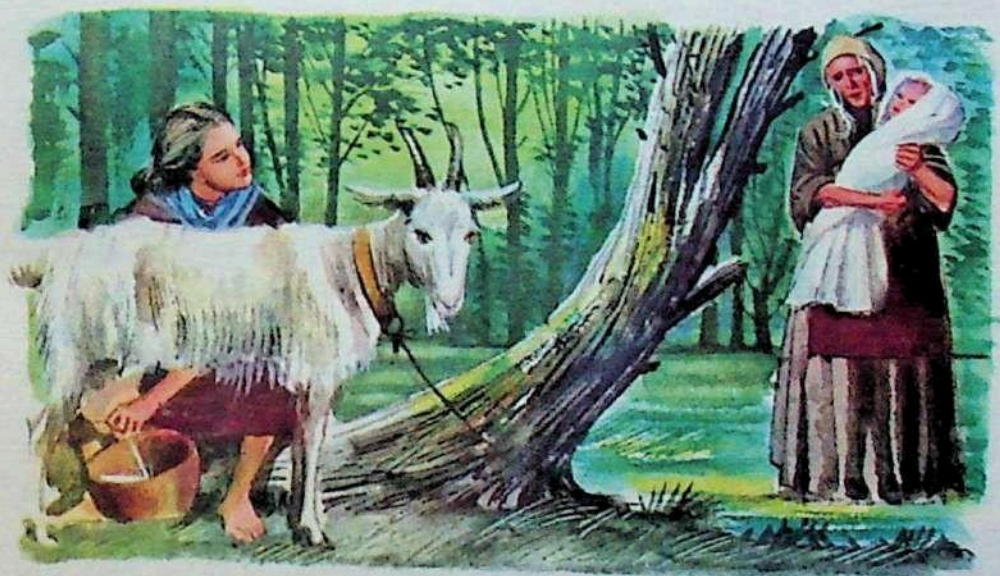
— Est-ce que je pourrais avoir... un peu de lait pour la petite? demanda timidement maman Rose.

AUDE DE BLANCHENEF

La jeune paysanne, qui achevait de traire une chèvre blanche attachée à un arbre, se retourna et sourit au bébé que Rose Aubier tenait dans ses bras.

— Bien sûr, dit-elle. Vous avez là une belle petite. Comment qu'elle s'appelle?

— Fleurie.



— C'est un joli nom. Quel âge qu'elle a?

— Quinze mois.

Il y avait plusieurs jours déjà que Rose Aubier et son fils, avec le bébé, s'étaient réfugiés dans la forêt. Bien des paysans, craignant les représailles depuis que le château avait brûlé, avaient cherché asile dans les bois. Tout leur avait tenu, la plupart du temps, dans un petit baluchon. Quelques-uns qui, malgré la famine, possédaient encore une chèvre, une brebis ou quelques poules,

AUDE DE BLANCHENEF

les avaient amenées avec eux. Un des paysans avait même un cochon — maigre à faire peur, il est vrai ! Tous les autres regardaient avec envie l'heureux propriétaire du cochon et supputaientencieusement le nombre de repas qu'ils pourraient faire avec la

Il faisait très chaud et les fugitifs dormaient sur l'herbe fougère, à la belle étoile. Quelques-uns, cependant, avaient construit des huttes de branchages.

Depuis que Rose Aubier campait ainsi dans les bois avec ses fils, la nourriture du bébé avait posé un grave problème. Tout ce que la pauvre veuve avait pu donner à la petite fille, c'était un peu de bouillie à l'eau, faite avec de la mauvaise farine. La cuisine des fugitifs se faisait en plein air, sur un feu de branches sèches, dans un pot de terre posé sur deux pierres. Ce pot, deux cuillères de bois, trois écuelles et un pichet constituaient tout ce que les Aubier possédaient comme vaisselle et ustensiles de cuisine. Pierre transportait le tout dans un panier.

Quand, pour la première fois, maman Rose, prenant l'enfant sur ses genoux, avait essayé de lui faire avaler une cuillerée de bouillie, la damoiselle Aude de Blanchenef s'était fâchée tout rouge ! Elle avait hurlé de rage et son petit poing, écartant la fâcheuse cuillère, avait envoyé la bouillie dans le visage de la paysanne ! Après un grand coup de cris et de pleurs, la petite, vaincue par la faim, avait dû par accepter la bouillie, non sans protester énergiquement.

Ce matin-là, enfin, Rose Aubier avait trouvé une paysanne qui possédait une chèvre et qui consentait à donner du lait pour l'enfant. Elle tendit une écuelle de bois, que la propriétaire de la chèvre remplit de lait mousseux. La paysanne avait elle-même un petit garçon de trois ans à la mine éveillée.

— Je vous donnerai du lait pour votre enfant une fois par semaine si vous voulez, dit-elle, mais pas davantage, car je dois en garder pour le petit.

AUDE DE BLANCHENEF

— Oh! oui, bien sûr, dit Rose Aubier, et je vous remercie beaucoup pour votre bonté.

Elle n'offrit pas de payer le lait, n'ayant, hélas! pas d'argent.

Les paysans réfugiés dans la forêt appartenaient à plusieurs villages des environs. La plupart d'entre eux ne connaissaient pas la veuve et son fils. Mais ceux qui les connaissaient s'étaient étonnés de voir Rose Aubier avec ce bébé dans les bras.

— C'est une enfant trouvée que j'ai recueillie, avait répondu brièvement celle-ci.

— Misère! s'encombrer d'une enfant qui n'est pas à soi par les temps qui courent! s'était exclamé un sabotier chargé de famille.

— Vous vous mettez sur la paille, ma belle! avait ricané une vieille au nez crochu.

Rose Aubier avait souri. Pierre et elle se trouvaient dans une misère telle qu'il était vraiment impossible de descendre plus bas... à moins de devenir des mendiants. Et tant qu'elle aurait des bras pour travailler, la veuve ne serait pas une mendiante.

Elle avait demandé à Pierre de choisir un nom pour la petite. « Car on ne peut pas l'appeler Aude, avait-elle dit. Tant qu'on ne sait pas comment les choses vont tourner, il vaut mieux que les gens ignorent que c'est la petite damoiselle du château. »

Pierre l'avait appelée Fleurie, un nom qu'il trouvait ravissant.



CHAPITRE III

LE RETOUR DU BARON

FLEURIE gardait les chèvres en filant sa quenouille. Les chèvres appartenaient à maître Louis, un des métayers du baron. Tous les matins, Fleurie allait chercher les chèvres pour les mener au pré et, tout en les gardant, elle devait filer une quenouillée pour la femme du métayer. En échange, elle recevait sa pitance. Maman Rose avait toujours refusé de louer Fleurie à un fermier pour l'été. C'était la coutume de louer les enfants pour les travaux des champs

AUDE DE BLANCHENEF

et pour garder les bêtes; mais la mère de Pierre ne voulait confier à d'autres l'enfant que son fils avait sauvée d'une affreuse. Elle se sentait responsable de Fleurie. Imaginez ce baron revienne d'Angleterre et apprenne que sa fille était chez des fermiers et dormait à l'étable, avec les bêtes, ce c'était l'usage (1)! Fleurie était une damoiselle et retourner au château un jour... Mais quand?

Dix années s'étaient écoulées depuis que Pierre avait été aux flammes un bébé qui pleurait. Le baron de Blanchenef toujours prisonnier en Angleterre. Son cousin, Robert de Ma qui avait conduit la répression avec une terrible férocité, le domaine. Il avait fait reconstruire le château, ce qui avait bien des jours de corvée aux malheureux serfs. Il avait fallu dix pour reconstruire Blanchenef, car les bras manquaient. L' aussi.

Depuis la Jacquerie, une misère noire régnait. Bien des étaient morts de faim dans les campagnes. Il n'y avait plus de travailleurs pour cultiver la terre et beaucoup de champs envahis par les ronces et les chardons, restaient en friche. Ce la plupart des hommes avaient été pendus ou massacrés, c'é les femmes qui devaient faire tous les travaux, même les plus Pierre, à dix ans, avait dû faire le travail d'un homme. A vêtu, le ventre creux, il peinait dix heures par jour, sous le des surveillants que l'intendant du château avait chargés de c les travaux.

Pendant ces années de misère, Fleurie était encore — heure ment pour elle — un innocent poupon qui ignorait la méch des hommes. Maman Rose, quand elle allait travailler aux ch l'emportait avec elle et l'installait dans l'herbe, à l'ombre

(1) Cette habitude de faire coucher les domestiques de ferme à l'étable ou à a subsisté dans les campagnes jusqu'au début du xx^e siècle.

AUDE DE BLANCHENEF

haie. Quand la fillette avait commencé à se tenir sur ses petites jambes, elle avait trottiné derrière sa mère adoptive, s'amusant d'un rien : d'une pâquerette, d'un grillon qui chantait dans l'herbe, d'un joli caillou trouvé près d'un ruisseau.

Pierre et sa mère s'étaient privés pour la petite. Quand il n'y avait qu'un morceau de pain noir à la maison, il était pour Fleurie. Quand il y avait de la soupe, c'était l'écuelle de la petite qui était toujours la mieux remplie. Aussi la fillette n'avait-elle pas trop pâti. Bien sûr, elle avait souffert de la faim, comme tous les enfants du village, mais pas au point de tomber malade ou de mourir de privations. A onze ans, c'était une petite fille maigre et pâle, mais très jolie avec ses grands yeux noirs et ses cheveux d'un blond doré. Maman Rose l'aimait comme si elle eût été sa fille, et Pierre chérissait celle qu'il appelait « sa petite sœur ». Pourtant, Rose Aubier n'avait pas laissé ignorer à la petite qu'elle n'était point sa fille.

« Puisque nous devons la rendre un jour, avait-elle dit à son fils, il vaut mieux que la petite sache que je ne suis pas sa vraie maman. D'ailleurs, elle l'apprendrait un jour ou l'autre par les enfants du village. »

Fleurie savait donc qu'elle était une enfant trouvée. Seulement, Pierre ne lui avait jamais dit où il l'avait trouvée, et quand Fleurie posait des questions là-dessus, maman Rose répondait invariablement : « Tu sauras tout ça plus tard. »

Fleurie n'était pas malheureuse. Ignorant qu'elle était une petite châtelaine, elle ne faisait pas de rêves impossibles. Maman Rose avait toujours veillé à ce que la petite ne fût pas chargée de travaux au-dessus de ses forces. Filer la quenouille, garder les chèvres, glaner, aider à la fenaison et à la cueillette des pommes, c'était à peu près tout ce qui avait été exigé de Fleurie. Les autres paysannes, dont les filles, dès sept ou huit ans, travaillaient dur, jugeaient

AUDE DE BLANCHENEF

que Rose Aubier gâtait Fleurie d'une manière scandaleuse, veuve qui n'avait pas un liard, et qui refusait de louer sa fillette pour les travaux des champs! C'était une honte!

Ce matin-là, Fleurie chantait tout en filant sa quenouille. Une belle journée de printemps; le merle sifflait dans les haies et les violettes fleurissaient à l'ombre des haies. Une aigrette montait en chantant dans l'azur. Fleurie leva la tête pour la regarder. A ce moment elle entendit le bruit des sabots d'un chevalier sentier qui longeait la haie. Elle tourna la tête. Un cavalier venait d'apparaître. Il était vêtu de noir. Il paraissait triste et ses vêtements étaient couverts de poussière.

Fleurie posa sa quenouille, se leva vivement et fit une grande révérence. L'inconnu avait arrêté sa monture. Il regardait Fleurie sans mot dire. Le soleil jouait dans les boucles d'or qui sortaient du petit bonnet noir...

— Comment t'appelles-tu, petite? demanda l'inconnu d'une voix rauque.

— Fleurie, messire, pour vous servir! répondit la fillette intimidée.

L'inconnu passa la main sur son front.

— Oui, bien sûr..., murmura-t-il comme pour lui-même. Je pensais que j'espérais qu'elle allait répondre : Aude?...

Fleurie regarda le cavalier avec surprise. Que voulait-il? L'inconnu continuait à fixer la petite fille. Il murmura quelques paroles incompréhensibles :

— Ces cheveux... le même blond...

Puis il ajouta brusquement :

— Quel âge as-tu?

— Onze ans, messire.

Le cavalier secoua la tête et s'éloigna.

« Elle aurait onze ans, elle aussi... ma petite Aude! se dit-il »

AUDE DE BLANCHENEF

tout bas. Ma petite fille que je n'ai jamais vue... Ma petite fille qu'on m'a tuée! »

Il songeait :

« Cette petite gardeuse de chèvres a les cheveux du même blond que ceux de mon Alys... Ma petite Aude était-elle blonde, comme sa mère? »



Onze ans et demi de captivité en Angleterre... Sa fille était née en son absence, quelques mois après la bataille de Poitiers où il avait été blessé et fait prisonnier... Il avait envoyé son écuyer en France, avec un message pour la baronne Alys de Blanchenef afin de lui faire savoir qu'il était prisonnier des Anglais et pour lui demander de s'occuper de la rançon... L'écuyer, à son retour, lui avait appris la naissance de la petite Aude et la mort d'Alys... Le baron avait été accablé par la douleur. Quand l'écuyer avait

AUDE DE BLANCHENEF

ajouté que le frère du baron allait s'occuper de trouver la rançon, c'est à peine si Hugues de Blanchenef y avait garde.

L'année suivante, d'horribles nouvelles atteignirent l'Angleterre. Les paysans du Beauvaisis s'étaient révoltés, avaient incendié les châteaux et massacré tous les nobles, sans épargner les femmes ni les enfants. Saisi d'une affreuse angoisse, le captif avait écrit à son écuyer en France pour la seconde fois afin de récolter des informations précises sur les sanglants événements qui se déroulaient dans la région de Senlis.

L'écuyer avait été absent pendant trois mois. Il était revenu avec des nouvelles effroyables. Tout le pays était à feu et à sang. La Jacquerie avait duré un mois. La répression avait été atroce. Les seigneurs avaient rassemblé une armée, sous les ordres de Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui était en guerre avec le dauphin Charles et se trouvait dans la région de Compiègne avec ses troupes. Les Anglais qui occupaient les environs, et dont les pilleries n'avaient pas peu contribué à provoquer la révolte, s'étaient joints à l'armée seigneuriale. Les manants avaient été traqués comme des bêtes féroces. Ils avaient été torturés, mutilés, pendus, massacrés par milliers... Quelques semaines avaient suffi pour noyer la région dans le sang.

Tout était déjà fini quand l'écuyer était arrivé. Il avait trouvé le fief de Blanchenef ravagé; villages et hameaux étaient réduits en cendres, les récoltes étaient brûlées et les arbres pliaient sous le poids des pendus. Le château n'était plus qu'un amas de débris noirs. L'écuyer n'avait trouvé âme qui vive pour le renseigner sur le sort de la famille du baron. Toute la région présentait le même aspect désolé. Enfin, le troisième jour, l'écuyer était venu sur un petit détachement navarrais, commandé par un sergent qui comprenait un peu le français et qui avait consenti à le conduire.

AUDE DE BLANCHENEF

au capitaine. Le capitaine navarrais l'avait envoyé à un chevalier anglais qui campait dans les environs avec une dizaine de lances (1). Celui-ci avait appris à l'écuyer qu'un seigneur français, le sire de Maupré, cousin du baron de Blanchenef, avait pris part à la répression et se trouvait actuellement près de Senlis.

Robert de Maupré n'avait pu fournir que peu de renseignements à l'écuyer. Lorsque l'armée des seigneurs était arrivée, le château de Blanchenef était complètement détruit par l'incendie. Les soldats de Maupré avaient brûlé les villages, incendié les récoltes et pourchassé les paysans réfugiés dans la forêt. Un grand nombre d'entre eux avaient été tués, d'autres avaient été pris et exécutés. Maupré avait fait mettre à la torture plusieurs des prisonniers pour les forcer à révéler ce qui s'était passé lors de l'attaque et de l'incendie du château. Les misérables avaient avoué : le frère du baron avait été tué et les hommes d'armes massacrés jusqu'au dernier. Les paysans avaient laissé fuir les domestiques ; ils avaient pillé le château et l'avaient incendié. Quant à la petite Aude, personne ne savait ce qu'elle était devenue... Le baron en avait conclu que le bébé avait péri dans l'incendie.

Ces affreuses nouvelles avaient jeté le jeune baron dans un violent désespoir. Il avait tout perdu : sa femme, sa fille unique, son frère, son château, sa fortune. Son fief était ravagé, réduit en désert. Il n'avait même plus l'espoir de revoir un jour la France, puisqu'il ne pourrait pas payer sa rançon...

Pendant plus de onze ans, il était resté prisonnier dans un sombre château anglais. Il n'était pas maltraité, mais son hôte, un petit seigneur très pauvre, avait fini par regarder d'un mauvais œil ce prisonnier qu'il fallait nourrir sans espoir d'en tirer rançon. (2)

(1) Une « lance » était un petit détachement militaire composé d'une dizaine d'hommes. Dix lances représentaient donc une centaine de combattants.

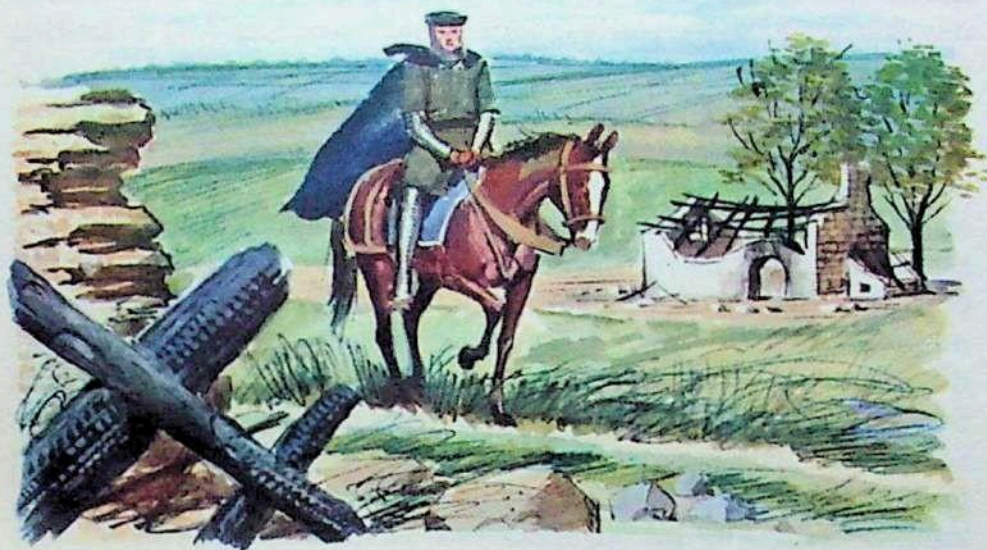
(2) Voir note à la fin du livre sur : les prisonniers français en Angleterre pendant la guerre de Cent Ans.



Au bout de deux ans de captivité, pourtant, le baron avait fait une tentative : il avait envoyé son écuyer en France vers le Maupré. Celui-ci, en apprenant le chiffre de la rançon, avait poussé les hauts cris : impossible de réunir une pareille somme. Les trois quarts du domaine étaient en friche, les manants qui avaient survécu vivaient d'herbes et de racines, ils ne possédaient rien. Tout le bétail avait été volé par les Anglais et les Normands au moment de la répression. Devant ce sinistre tableau, le baron avait perdu tout espoir. Jamais il ne pourrait réunir le montant de la rançon très élevée qui lui était demandée.

Onze ans après la défaite de Poitiers, le baron était toujours captif. A la fin, le seigneur anglais avait consenti à un compromis : il avait relâché le baron sur parole pour que celui-ci vînt en France et pût s'occuper lui-même de réunir le montant de sa rançon.

AUDE DE BLANCHENEF



Après un long et pénible voyage à travers la France ravagée par la guerre, le baron, épuisé de fatigue, était enfin arrivé dans le Beauvaisis. Son cheval était fourbu et lui-même avait de la peine à se tenir en selle. A mesure qu'il approchait de Blanchenef, il observait autour de lui les marques laissées par la révolte et la répression qui avait suivi : châteaux en ruine, villages détruits, champs à l'abandon. Quelques efforts avaient été faits, çà et là, pour réparer : on voyait quelques châteaux neufs, quelques villages reconstruits... Mais c'était bien peu de chose au milieu de cette dévastation générale. Le cœur du baron était de plus en plus lourd.

A une demi-lieue de ses domaines, le courage lui avait manqué : il avait faillit tourner bride et reprendre le chemin de l'Angleterre, préférant rester captif à l'étranger plutôt que de voir cette campagne autrefois si riante et maintenant ravagée. Puis il avait eu honte

AUDE DE BLANCHENEF

de sa faiblesse et avait continué son chemin. Partout il trouva des traces de la Jacquerie : fermes en ruine, hameaux incultes, champs en friche. Les troupeaux qui, jadis, couvraient les vallées avaient disparu ; à peine apercevait-on de place en place quelques brebis et quelques chèvres. Les rares paysans que le baron apercevait étaient faméliques et le regardaient d'un air farouche. Les chiens en haillons détalèrent à son approche et se cachèrent comme des bêtes traquées. La petite chevre aux cheveux d'or était la première personne qui l'avait salué. Aucun de ses vassaux, évidemment, ne l'avait reconnu : ceux qui pouvaient encore se rappeler le visage du baron avaient gardé le souvenir d'un jeune seigneur à l'air fier, richement vêtu, campé sur un beau cheval... Ils ne pouvaient reconnaître Hugues de Blanchenef dans cet homme las, couvert de poussière, vêtu d'un pourpoint noir usé, monté sur un cheval maigre et fourbu, qui voyageait sans la moindre escorte ; le plus ancien écuyer était mort en Angleterre, l'hiver précédent, et tous les hommes d'armes qui chevauchaient sous la bannière du baron avaient trouvé la mort sur le champ de bataille, à Poitiers.

Le village apparut entre les arbres. Ç'avait été, avant la guerre, un gentil petit village, entouré de haies d'aubépine, qui grouillaient d'une quarantaine de chaumières à l'ombre de quelques tilleuls. Le cœur serré, le baron compta les toits de chaume qui émergèrent de la verdure : vingt et un... Vingt et une maisons seules avaient été reconstruites. Le village avait diminué de moitié.

Un chemin boueux traversait l'agglomération. Le baron s'engagea. Les pauvres masures qui avaient été rebâties après l'incendie ne méritaient même pas le nom de chaumière : c'étaient de misérables cabanes aux murs de terre ou de bois. Un marmot de deux ou trois ans, très sale et à peu près nu, assis par terre au milieu du chemin, faisait des pâtés avec de la boue. Une femme nue jusqu'au cou, échevelée, jaillit d'une cabane en hurlant, bondit sur le chemin.

AUDE DE BLANCHENEF

empoigna l'enfant et s'enfuit en courant. Le baron resta un moment éberlué. « Ah çà! cette paysanne croyait-elle que mon cheval allait piétiner son marmot? » se dit-il.

Ayant passé onze années en Angleterre, le baron ignorait que depuis la Jacquerie, les paysans vivaient dans la terreur et voyaient un ennemi dans le moindre cavalier qui passait.

Un jeune paysan fendait du bois dans la cour d'une maison. Il interrompit sa besogne et leva la tête au passage du cavalier. Le baron l'interpella :

— Holà, manant!

Le garçon s'avança sans lâcher sa hache.

— Que désirez-vous, messire? dit-il d'un air méfiant.

— Donne-moi à boire, dit le baron.

Il venait de faire une longue traite sans trouver ni auberge ni fontaine le long du chemin; il mourait de soif et le château était encore loin.

— Je n'ai que de l'eau à vous offrir, dit le garçon brusquement.

— C'est ce que je te demande, répondit le baron.

Le jeune paysan entra dans la maison et revint peu après avec une coupe de bois pleine d'eau fraîche, qu'il tendit au cavalier.

Hugues de Blanchenef prit la coupe et but à longs traits.

— Voulez-vous que je fasse boire votre cheval, messire? demanda le garçon.

— Volontiers.

Le jeune paysan revint avec un seau de bois rempli d'eau claire qu'il mit devant le cheval. Pendant que sa monture se désaltérait, le cavalier regardait le garçon. Celui-ci, de son côté, dévisageait le baron et sa méfiance, peu à peu, faisait place à l'étonnement.

— Je te remercie, dit Hugues de Blanchenef.

— A votre service, messire baron, répondit le garçon en reprenant le seau vide.

AUDE DE BLANCHENEF

— Tiens! tu m'as reconnu? dit le baron, étonné.

— Je ne vous ai pas reconnu tout de suite, messire baron.
garçon avec embarras.

Il ne savait comment avouer à son seigneur qu'il l'avait reconnu à ses yeux noirs, dont le regard était semblable à celui de F.

— Quel âge as-tu? demanda brusquement le châtelain.

— Vingt ans, messire baron.

— Alors, tu avais huit ans et demi au moment de l'incendie.
Comment as-tu pu me reconnaître?

Le jeune paysan tourmentait la poignée du seau. Il ne répondait rien.

— Comment t'appelles-tu? reprit le châtelain.

— Pierre Aubier, messire baron.

— Tu étais là au moment de... enfin quand le château a brûlé.
Pierre baissa la tête et répondit d'une voix étouffée :

— Oui, messire baron.

Il se répétait :

« Il faut que je lui dise... il faut que je lui parle de sa fille.

Mais la crainte le paralysait. Le baron revenait peut-être à la
de vengeance.

Pierre allait être obligé, pour lui expliquer comment il avait
sauvé la petite Aude, de lui avouer qu'il se trouvait au château
lors de l'incendie. Le baron n'allait-il pas le prendre pour
un incendiaire, un criminel?

Hugues de Blanchenef hocha la tête.

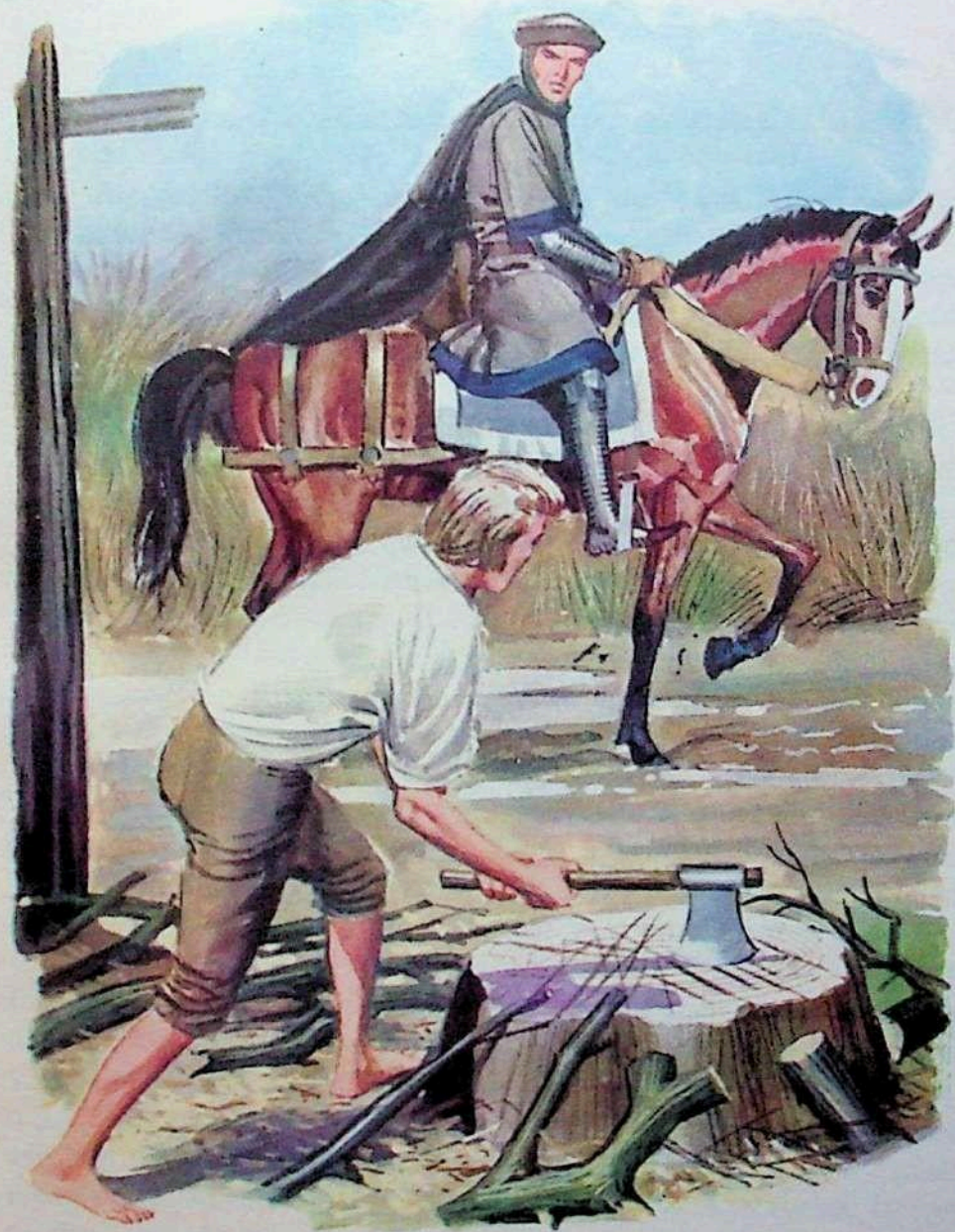
— Tu étais bien jeune à cette époque, dit-il enfin.

Il s'éloigna sans poser d'autre question. Mais Pierre
après lui et se mit à crier :

— Messire baron!

A cet appel, le châtelain se retourna.

— Que veux-tu? demanda-t-il, les sourcils froncés.



Un jeune paysan fendait du bois dans la cour...

AUDE DE BLANCHENEF

Pierre, haletant, rejoignit le cavalier qui s'était arrêté. Il bredouilla très vite :

— Messire baron, j'ai quelque chose à vous dire... C'est au sujet de damoiselle Aude...

Le baron sauta à terre et empoigna brutalement le garçon.

— Qu'as-tu à me dire, manant? Parle! Tu sais de quelle façon elle est morte? Tu le sais? Est-ce qu'ils l'ont tuée dans son berceau ou est-ce qu'ils l'ont...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

— Mais elle n'est pas morte, messire baron! s'écria Pierre. Le châtelain tressaillit violemment.

— Pas morte? Tu dis qu'elle n'est pas morte? Mais alors, où est-elle? Où est ma fille? Allons, parle ou sinon...

Son visage était effrayant. Il avait saisi Pierre au collet et l'étranglait à moitié. Suffoqué, le garçon luttait pour recouvrer son souffle; aucun mot n'arrivait à sortir de sa gorge serrée. Le baron finit par s'apercevoir que Pierre faisait de vains efforts pour parler et il relâcha son étreinte.

Des gens commençaient à apparaître sur le seuil de quelques maisons et regardaient la scène, mais sans oser intervenir.

— Damoiselle Aude est vivante, messire baron, articula Pierre avec effort. Entrez chez nous, je vais tout vous dire.

Le baron pénétra dans la pauvre demeure. C'était la première fois qu'il entra chez un paysan. Jamais il n'avait eu de rapports directs avec ses vassaux, à part quelques mots échangés en passant. C'était son intendant qui s'occupait des redevances et des corvées.

Le châtelain se trouva dans une petite pièce sombre et nue. Le sol était de terre battue. Il n'y avait pas de cheminée : on faisait le feu au milieu de la pièce, entre deux pierres, et la fumée sortait par les trous du toit. Le mobilier, très rudimentaire, se composait d'une table grossière, d'un banc et de deux escabeaux. Il n'y avait

AUDE DE BLANCHENEF

pas de lit : les habitants de la cabane couchaient par terre, paillasses. Quelques pots de terre et quelques écuelles s'al sur une planche fixée au mur.

Le jeune paysan avança un escabeau et le baron s'assit. Il resta debout devant lui, comme un accusé devant son juge. Il tordait nerveusement la boucle de sa ceinture de cuir.

— Allons, parle! gronda le baron.

Pierre, les yeux baissés, la gorge sèche, ne savait par où commencer son récit.

— Parle! Où est ma fille?

Le baron avait pris un ton menaçant qui acheva de troubler le jeune paysan.

— En ce moment elle... elle garde les chèvres de maître le fermier de la Roubière.

Hugues de Blanchenef bondit sous l'outrage.

— Quoi? Qu'as-tu dit? Ma fille garde les chèvres de maître manant?

Décidément, l'entretien tournait très mal! Pierre, jusqu'alors qu'il s'était représenté cette scène, avait imaginé le baron tout de joie, bouleversé d'émotion, éperdu de reconnaissance! Au moment, Hugues de Blanchenef paraissait dominé par la colère, la rancune et la douleur. Pierre, ne sachant comment se défendre, demeurait muet.

— Allons, parle, misérable! cria le baron, hors de lui. Maladroitement, le garçon tenta de se justifier :

— Messire baron, nous n'avons pas fait de mal à damoiseau. Nous l'aimons beaucoup, ma mère et moi... Ma mère ne voulait la louer pour les travaux des champs, mais forcement nous ne pouvions pas... enfin ce n'était pas possible... qu'elle ne travaille : elle a onze ans, maintenant, vous comprenez, et les filles de son âge travaillent aux champs.

AUDE DE BLANCHENEF

— Avoir fait travailler Aude comme une fille de serf! gronda le baron. Tu t'en repentiras, misérable!

Vraiment, cela allait de plus en plus mal! Pierre, affolé par les menaces du baron, commençait à regretter d'avoir parlé.

Le châtelain s'était levé.

— Je veux voir ma fille immédiatement! dit-il. Conduis-moi vers elle.

— Oui, messire baron. Mais... c'est que... damoiselle Aude ne sait pas qu'elle est votre fille... et...

— Comment? Vous lui avez caché la vérité? Vous lui avez fait croire qu'elle était la fille d'un manant? C'est le comble!

— Damoiselle Aude sait qu'elle est une enfant trouvée. Seulement, nous n'avons pas voulu lui dire où je l'avais trouvée, ni qu'elle était votre fille, messire baron. Nous avons pensé qu'il valait mieux... attendre votre retour. Mais nous ne pensions pas que vous resteriez si longtemps en Angleterre.

— Pourquoi n'avez-vous pas conduit Aude à mon cousin, le sire de Maupré?

Pierre se tut. Pouvait-il avouer au baron que le sire de Maupré ne lui inspirait pas confiance?

— Allons, réponds! dit le baron rudement.

Pierre hésita.

— Nous ne savions pas comment faire, messire baron. Nous ignorions comment messire de Maupré prendrait la chose... Nous avions peur qu'il ne nous crût pas. Je n'avais que dix ans, vous comprenez, quand j'ai apporté damoiselle Aude à ma mère... Ensuite, nous nous sommes cachés dans les bois pendant très longtemps. Messire de Maupré a fait brûler le village et les soldats ont tué beaucoup de gens. Alors, vous comprenez, ma mère a eu peur. Elle n'a pas osé aller le trouver. Elle a pensé qu'il valait mieux attendre votre retour.

AUDE DE BLANCHENEF

A mesure que Pierre parlait, l'indignation du baron se fit de plus en plus. Les choses lui apparaissaient sous un nouveau jour. Il demanda brusquement :

— Est-ce que ton père a été tué pendant la révolte ?

— Non, messire baron. Mon père est mort quand j'avais trois ans.

— Et comment as-tu fait pour enlever ma fille ?

Pierre regarda le baron avec stupeur.

— Mais je ne l'ai pas enlevée, messire baron ! Le château était gardé par des soldats. La petite pleurait dans son berceau. Alors je l'ai enroulée dans sa couverture et je l'ai emportée dans mes bras. Il faisait presque nuit. Personne ne m'a vu ; j'ai apporté la petite à ma mère et nous l'avons cachée...

— Mène-moi vers elle, dit le baron.

Sa colère s'était dissipée. Il avait cru tout d'abord que ces gens qui avaient enlevé la petite Aude pour se venger de lui et qu'ils avaient trouvé du plaisir à humilier la fille de leur seigneur et à la faire travailler comme une paysanne. Maintenant, il commençait à comprendre que Pierre avait agi par générosité, ou du moins par pitié envers un bébé sans défense. Et sa mère, bien que pauvre, n'avait pas hésité à recueillir l'enfant... Pourquoi garder rancune d'avoir fait travailler Aude ? Ils étaient tous misère, c'était évident.

Pierre dit timidement :

— Messire baron, je vais vous conduire vers la demoiselle. Mais je vous en prie, laissez-moi lui parler tout d'abord. Je vais mettre au courant, lui expliquer qu'elle est votre fille. Nous l'appelons Fleurie, elle ne connaît pas son vrai nom.

Le baron acquiesça.

— Fleurie ! Fleurie !

La petite chevrière, qui fredonnait une chanson tout en

AUDE DE BLANCHENEF

la quenouille, s'arrêta brusquement et se retourna. Elle vit Pierre qui s'avancait vers elle en courant, à travers le pré. Derrière lui, mais à une certaine distance, venait le seigneur que la fillette avait vu passer à cheval un moment auparavant. Il tenait sa monture par la bride.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Fleurie, vaguement inquiète.

Pierre ne répondit pas tout de suite. Il ne savait par quel bout commencer...

— Fleurie, dit-il, enfin, nous avons retrouvé ta famille... ou plutôt ton père...

La fillette jeta un cri de joie.

— Oh ! quel bonheur ! Mais comment... Raconte, raconte vite !

Pierre, embarrassé, demeurait silencieux. Enfin il reprit en hésitant :

— Ton père est un noble, Fleurie : c'est le baron de Blanchenef, qui était prisonnier en Angleterre et qui vient de rentrer.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Fleurie, éperdue.

Mais déjà le baron, ayant jeté la bride sur le cou de son cheval, s'avancait à grandes enjambées.

— Aude ! Ma petite Aude ! dit-il d'une voix rauque.

Et il ouvrit les bras.

Fleurie, médusée, hésitait encore. Pierre la poussa vers le baron :

— Embrasse ton père !

Intimidée, la petite baissait la tête et tortillait le coin de son tablier.

Ce fut le baron qui vint à elle. Il l'attira contre lui et la serra sur sa poitrine.

— Aude, ma petite fille ! murmura-t-il.

Il se pencha et embrassa longuement, tendrement la fillette. Fleurie se haussa sur la pointe des pieds et lui baisa la joue. Elle osait à peine embrasser son père. Elle était la fille du baron ! Cela

AUDE DE BLANCHENEF

lui paraissait à peine croyable. C'était un rêve, bien sûr. l'heure elle allait se réveiller!

Mais le rêve continuait. Le baron la soulevait dans l'asseyait sur son cheval, sautait en selle derrière elle. Il retourna vers Pierre en disant :

— J'emmène Aude. Je repasserai te voir.

— Mais... les chèvres, messire baron! s'écria Fleurie. Je pas les laisser... Elles vont se sauver partout. Maître Louis furieux!

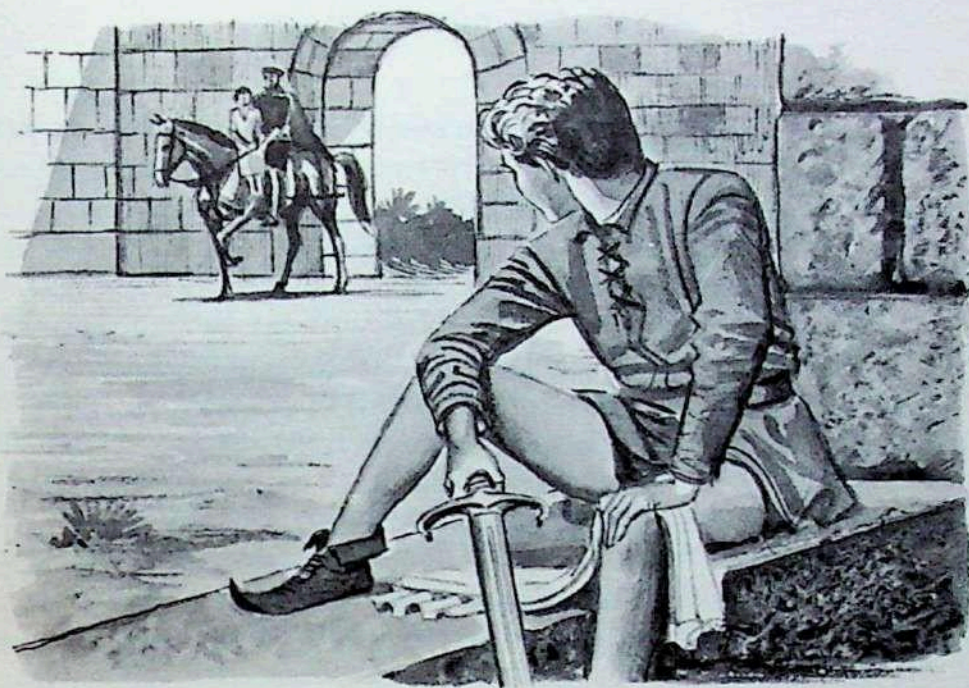
— Je me moque bien de maître Louis et de ses chèvres, baron. S'il n'est pas content, qu'il vienne se plaindre au château et je le recevrai!

— Et ma quenouille! reprit Fleurie. Laissez-moi donc aller chercher messire baron. Il faut que je ramasse ma quenouille et que je rentre les chèvres!

— Ah ça! as-tu bientôt fini? gronda le baron. Je t'emmène au château et tout ce que tu trouves à dire, c'est pour t'inquiéter de quelques chèvres et d'une quenouille!

Fleurie baissa la tête et se tut.





CHAPITRE IV

FLEURIE CHATELAINE

MICHEL DE MAUPRÉ fourbissait son épée quand un cavalier pénétra dans la cour du château. Une petite paysanne aux cheveux blonds était assise devant lui, sur la selle. Michel leva les yeux et regarda avec surprise l'homme et la fillette. Qui étaient-ils ?

L'inconnu fronça les sourcils. On mettait bien du temps à s'occuper de lui. Aucun valet ne s'avançait et les quelques hommes

AUDE DE BLANCHENEF

d'armes qui jouaient aux dés dans un coin de la cour n'avaient l'air de se soucier de sa présence.

— Holà, petit! appela le cavalier.

Il prenait Michel pour un page ou un jeune valet.

Michel toisa l'inconnu.

— Que désirez-vous, messire? dit-il d'un air hautain.

— Ce que je désire? s'écria le cavalier avec impatience s'occupe de mon cheval et qu'on le mène à l'écurie! Et qu'il prévienne le sire de Maupré que le baron de Blanchenef est de retour.

Michel demeura frappé de stupeur.

— Mais..., bégaya-t-il, le baron est en Angleterre!

Une lueur de colère passa dans les yeux noirs du cavalier.

— Il n'y est plus, puisque je suis ici! riposta-t-il d'un ton sec. Es-tu stupide ou te moques-tu de moi, jeune drôle?

Michel, suffoqué d'indignation, ne répliqua rien. Il se dirigea vers le château, grimpa l'escalier quatre à quatre et entra dans la grande salle où le sire de Maupré était occupé à boire.

— Père! s'écria-t-il, le baron est de retour!

Robert de Maupré sursauta.

— Hein? Quoi? Que dis-tu? Quelle est cette plaisanterie?

— Je ne plaisante pas, père! Le baron est là, dans la cour avec une petite paysanne assise sur le pommeau de sa selle!

Le sire de Maupré laissa échapper une exclamation malsonnante. Puis il repoussa son siège et se dirigea vers la fenêtre. Il aperçut son cousin qui mettait pied à terre et qui aidait la fillette à descendre. Un palefrenier avait fini par sortir de l'écurie et s'avancait rapidement vers les nouveaux arrivants.

Robert de Maupré, suivi par son fils, descendit l'escalier à la rencontre du baron.

— Quelle surprise, mon cousin! s'exclama-t-il. J'étais loin de m'attendre à votre retour, en vérité!

AUDE DE BLANCHENEF

— Vous pensiez que j'allais passer le reste de mon existence en Angleterre? lança le baron d'un ton sarcastique.

— Non, certes, mais je n'espérais point..., bredouilla le sire de Maupré.

— Vous n'espériez point me revoir si tôt? ironisa Hugues de Blanchenef.

— Ce n'est pas ce que je veux dire...

Robert de Maupré s'enfermait de plus en plus et paraissait de plus en plus mal à l'aise. De toute évidence, le retour du baron ne l'enchantait pas!

— Votre joie fait plaisir à voir, mon cousin! railla le baron. Quel accueil touchant!

Le visage du sire de Maupré s'empourpra. Il s'efforça de dissimuler la colère qui montait en lui. Les paroles ironiques du baron l'exaspéraient.

Se contenant avec peine, il demanda :

— Puis-je savoir qui est cette petite qui vous accompagne?

— Certainement! répondit le baron avec un sourire malicieux. Je vous présente ma fille, Aude!

Robert de Maupré et son fils demeurèrent médusés. Timidement, Aude exécuta une révérence.

— Mais... mais... c'est impossible, baron! bégaya le sire de Maupré au comble du désarroi. Aude, votre fille, a disparu, vous le savez, dans l'incendie du château et...

— Elle a *disparu*, en effet, mon cousin. Mais c'est à tort que nous l'avons cru morte...

Il ajouta brièvement :

— Je vous donnerai des explications en temps utile. Pour le moment, j'ai grand besoin de prendre quelque repos et quelque nourriture.



AUDE DE BLANCHENEF

Le soir de ce jour mémorable, Robert de Maupré fit appeler son fils. Il avait dû, bien à contrecœur, rendre au châtelain la seigneurie qu'il occupait en l'absence de son cousin. Robert de Maupré avait été obligé de s'installer dans une chambre plutôt assez sombre et située au nord. C'est là que Michel le rejoignit.

Michel de Maupré était un garçon de treize ans, grand et fort. Il avait des boucles couleur de châtaigne mûre et des yeux où dansaient des paillettes d'or.

Michel trouva son père en train d'arpenter la chambre. Le visage de Maupré était d'une humeur massacrant.

— C'est inimaginable! explosa-t-il dès que Michel eut ouvert la porte. Le baron a ramené au château une enfant toute petite paysanne sortie on ne sait d'où, et il veut l'installer ici comme sa fille!

— Mais, balbutia Michel, déconcerté, je pensais... je pensais que cette petite était la fille du baron... qu'il l'avait retrouvée. N'est-ce pas là ce qu'il nous a déclaré?

Le sire de Maupré ricana.

— C'est ce que le baron mon cousin a déclaré, en effet! Mais au cours de l'entretien que nous avons eu par la suite, j'ai dit que qu'il n'y avait aucune preuve, tu entends bien, aucune, que la petite fût sa fille! Il s'est fié aveuglément aux déclarations du manant, Pierre Aubier, qui a prétendu avoir sauvé la petite lors de l'incendie du château.

— C'est peut-être vrai, après tout, dit Michel, perplexe.

Furieux, Robert de Maupré frappa du poing sur la table.

— Imbécile! Tu ne comprends donc pas que si cette enfant est la fille du baron, nous n'avons qu'à plier bagage et à retourner à Maupré?

Michel ouvrit des yeux immenses.

— Ah! Ah! je vois que tu n'avais pas pensé à cela! re-

AUDE DE BLANCHENEF

père. Si la fille du baron est vivante, nous n'avons plus rien à faire ici.

Michel regarda son père. Les yeux de Robert de Maupré étincelaient de fureur. Il répéta rageusement :

— Ce manant n'a aucune preuve... Heureusement! La parole d'un manant est sans valeur... Qu'est-ce qui nous prouve que ce paysan et sa mère ne cherchent pas à faire passer pour la fille du baron une quelconque enfant trouvée?

— Mais dans quel but agiraient-ils ainsi?

Maupré jeta à son fils un regard de pitié.

— Dans quel but? Mais voyons, Michel, pour soutirer de l'argent au baron, tout simplement!

— Ils n'oseraient pas! Ils savent qu'un pareil mensonge les conduirait à la potence.

— Peuh! un manant ferait n'importe quoi pour de l'argent!

Michel était ébranlé, mais pas convaincu. Son père s'en aperçut.

— Mets-toi bien dans la tête, dit-il d'une voix brève, que cette petite est une enfant trouvée, et rien d'autre! Tu m'entends? Je n'ai pas envie de retourner à Maupré, ce qui arrivera si nous ne parvenons pas à convaincre le baron de son erreur!

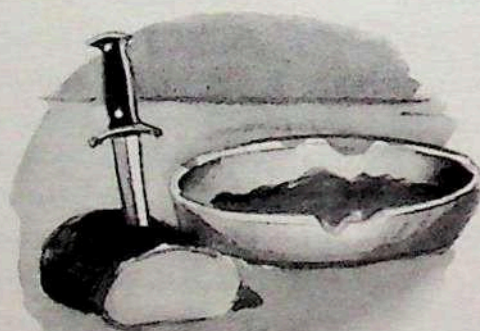
Michel eut un petit frisson. Lui non plus n'avait pas envie de retourner à Maupré! Il revit en pensée le misérable manoir où s'était écoulée une partie de son enfance. Maupré était une vieille bâtisse à demi écroulée, moitié ferme, moitié château. Les murailles étaient lézardées, il pleuvait dans les chambres, l'humidité suintait le long des murs, les araignées et les rats régnaient en maîtres... Les repas se prenaient dans la cuisine enfumée, sur une table boiteuse, en compagnie des domestiques et des valets de ferme (1). Et quels repas! En ces temps de disette, la table des Maupré n'était

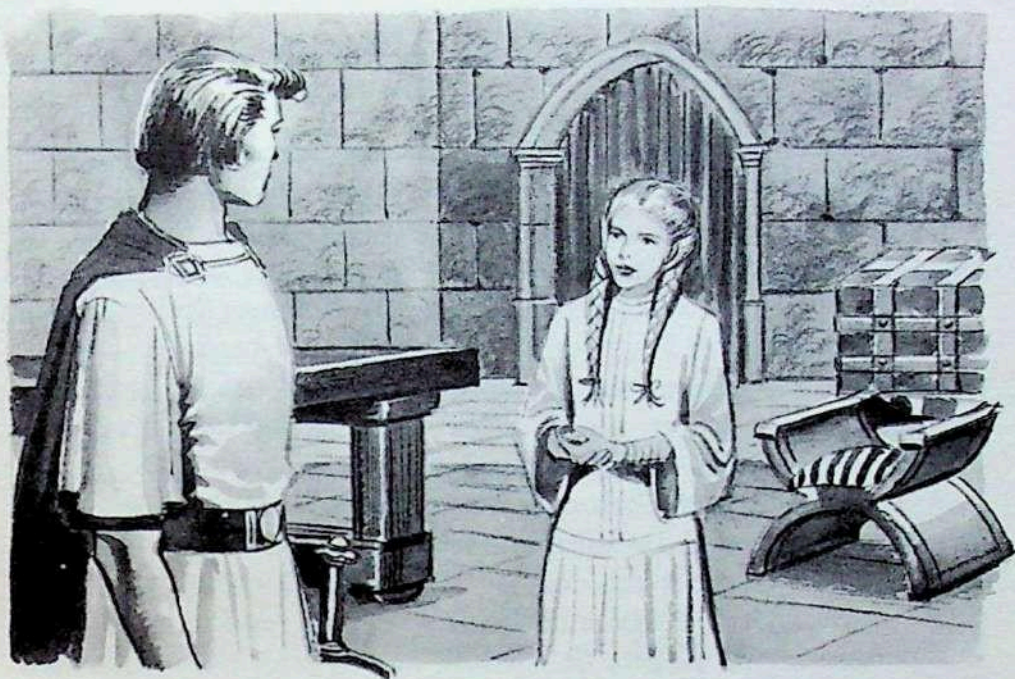
(1) A cette époque, les petits seigneurs pauvres mangeaient à la cuisine avec leurs domestiques. Cette coutume subsista à la campagne jusqu'au xvi^e siècle.

AUDE DE BLANCHENEF

guère mieux servie que celle des paysans : des fèves ou chiches, avec un morceau de pain noir, constituaient l'ordinaire. Il n'y avait de viande que lorsque Robert de Maupré allait à la chasse et réussissait à tuer une perdrix ou un lapin... « Tout ça pour que de retourner vivre à Maupré ! » se dit Michel résolu.

Robert de Maupré regardait son fils d'un air rêveur. Une idée venait de germer dans son esprit... Après tout, ce serait une solution. Mais il n'en parla pas à Michel ce soir-là. Il fallait d'abord voir comment les choses allaient tourner.





CHAPITRE V

L'IDÉE DU SIRE DE MAUPRÉ

TROIS mois s'étaient écoulés, et le baron avait dû retourner en Angleterre sans avoir réussi à réunir le prix de sa rançon. En partant, il avait confié Aude à son cousin, non sans inquiétude, il faut l'avouer. Aude avait proposé spontanément :

— Puisque vous devez repartir, messire, ne pourrais-je pas retourner auprès de maman Rose et de Pierre, pendant la durée de votre absence ?

Elle s'effrayait à l'idée de rester seule dans ce château avec le

AUDE DE BLANCHENEF

sire de Maupré et son fils, qui lui faisaient peur. Mais le baron avait très mal accueilli la naïve proposition de sa fille.

— Il n'en est pas question! avait-il déclaré violemment. Tu retourneras pas chez ces gens-là! Ce sont de très braves gens, veux bien le croire, mais la place de la fille du baron de Blanchenef est au château, non à garder les chèvres! Tu resteras ici.

Aude avait soupiré, mais elle s'était soumise. Elle avait tendrement embrassé son père et, les yeux brouillés de larmes, elle l'avait regardé s'éloigner... Quand donc reviendrait-il?

Après le départ du baron, la situation de la pauvre petite était devenue rapidement presque intenable. En la présence du baron le sire de Maupré avait déguisé son hostilité envers la fille. Mais à présent que Hugues de Blanchenef était parti, et pour longtemps sans doute, Robert de Maupré ne se gênait plus. Aude était journellement abreuvée d'humiliations. Quant à Michel, il paraissait ignorer complètement sa cousine : les filles ne l'intéressaient plus.

Quelques semaines passèrent ainsi.

Un soir, Robert de Maupré fit appeler son fils.

— J'ai bien réfléchi, dit-il, et j'ai pris une décision : tu vas épouser ta cousine.

— Comment? fit Michel, abasourdi.

— Tu vas épouser ta cousine, répéta le sire de Maupré, en scandant ces paroles.

— Mais je ne veux pas me marier avec Aude! protesta Michel indigné. Vous affirmez, mon père, que ce n'est qu'une petite paysanne. Vous ne voulez tout de même pas que j'épouse une enfant trouvée?

— D'abord, fit remarquer Maupré, tous les enfants trouvés sont considérés comme nobles devant la loi (1). Et tu épouses Aude, m'entends-tu, qu'elle soit ou non ta cousine. C'est le seul moyen de conserver le château!

(1) Historique.

AUDE DE BLANCHENEF

Michel réfléchit un moment. La vie était fort agréable au château de Blanchenef. En l'absence du baron, son cousin s'y comportait en maître... Oui, mais le baron, un jour ou l'autre, reviendrait d'Angleterre et alors, comme son père l'avait dit, ils n'auraient plus qu'à partir, à retourner vivre dans la misère à Maupré... Michel étouffa un soupir.

— Bon, dit-il avec résignation, j'épouserai Aude. Mais... si elle ne le veut pas?

— Je saurai bien l'y obliger, gronda Robert de Maupré.



Le soir même, il fit venir la fillette et, brutalement, sans aucun ménagement, il lui fit part de sa décision. Aude, terrorisée, éclata en sanglots.

— Je ne veux pas! gémit-elle.

Une formidable gifle fut la seule réponse. Aude leva le bras pour protéger son visage. Maupré empoigna la fillette par l'épaule et la secoua furieusement.

— Écoute-moi bien! dit-il d'un ton menaçant. Si tu refuses d'obéir, je te fouetterai jusqu'à ce que tu cèdes!

Il enferma Aude dans sa chambre, après avoir ajouté qu'il lui donnait jusqu'au lendemain pour réfléchir (1).

Aude passa la nuit à pleurer.

Le lendemain matin, elle entendit des pas lourds s'approcher de la chambre, la clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit en grinçant. La silhouette de Robert de Maupré apparut sur le

(1) Autrefois, dans les familles nobles, on mariait les enfants très jeunes et sans se soucier de leur consentement. Jeanne d'Albret fut mariée à douze ans au duc de Clèves et comme elle refusait de consentir à cette union, elle fut si cruellement fouettée par son père que, le jour de la cérémonie, il fallut la porter pour aller à l'église, car elle était incapable de marcher!

AUDE DE BLANCHENEF

seuil. Il tenait à la main un des fouets qui servaient pour corriger les chiens.

— Alors, demanda-t-il, tu as bien réfléchi ?

Aude tremblait de tous ses membres.

— J'épouserai mon cousin, dit-elle d'une voix blanche.

Maupré eut un mauvais rire.

— Je savais bien que tu deviendrais raisonnable ! persifla-

Le mariage fut célébré le lendemain. Pour Aude, cette cérémonie fut un cauchemar. Pour Michel, ce ne fut qu'une désagréable corvée. Après quoi, il se hâta d'oublier Aude et de retourner à ses occupations habituelles.



Aude, assise devant une corbeille de linge à reprendre, tricotait tristement l'aiguille. Les journées de la jeune châtelaine étaient lamentablement vides. Élevée comme une petite paysanne, Aude ignorait les passe-temps habituels des filles de la noblesse : elle ne savait ni broder, ni faire de la tapisserie, ni jouer du luth, ni monter à cheval. Alors, désespérée de rester inactive dans ce grand château où elle se sentait affreusement seule, elle avait supplié la lingère de lui donner du travail : du linge à raccommoder, des torchons à ourler. La lingère, une vieille fille revêche, avait consenti, en bougonnant, à lui confier du raccommodage. Mais elle mettait en doute les talents de la fille du baron !

Seule dans la grande salle, Aude, assise près de la fenêtre, travaillait sans entrain. Les heures s'écoulaient avec une lenteur désespérante... Ah ! comme elle aurait voulu courir pieds nus dans l'herbe en gardant les chèvres !

Un gros soupir gonfla sa poitrine et des larmes, peu à peu, se mirent à couler silencieusement sur ses joues. Oh ! re-

AUDE DE BLANCHENEF

venir la petite Fleurie! Retrouver la tendresse de maman Rose, l'affection fraternelle de Pierre! Un sanglot lui échappa.

La porte s'ouvrit brusquement et Michel entra en coup de vent.

— Dis donc, Aude..., commença-t-il.

Puis il s'aperçut que sa cousine était en larmes.

— Qu'est-ce que tu as? Tu pleures? dit-il gauchement.

Un violent sanglot fut la seule réponse. Michel demeura embarrassé. Ce n'était pas un méchant garçon, mais n'ayant jamais eu de sœur ni de cousine, il ne savait pas comment il fallait s'y prendre pour consoler une fille qui pleurait. Il se dit que la meilleure façon de distraire Aude de son chagrin était sans doute de lui offrir de partager ses plaisirs, et il proposa :

— Veux-tu venir avec moi au chenil?

— Laisse-moi tranquille! gémit Aude, dont les sanglots redoublèrent.

Michel, découragé par l'accueil fait à sa proposition, haussa les épaules et sortit sans rien dire. Aude essuya avec sa manche son visage ruisselant (1). Puis, abandonnant son ouvrage, elle se leva, s'approcha de la fenêtre et se mit à regarder au-dehors. C'était une belle journée ensoleillée. Comme il devait faire bon cueillir des marguerites dans le pré, près du ruisseau!

Elle tourna la tête au bruit de la porte qui s'ouvrait. C'était Michel qui revenait. Il portait à deux mains une petite boule de fourrure blanche qui se trémoussait et glapissait...

Aude, stupéfaite, ne bougeait pas.

— Eh bien, prends-le, voyons! dit Michel avec impatience. Tu n'aimes pas les chiens?

— Oh! si! balbutia Aude.

Bien rares alors étaient les paysans qui possédaient un chien.

(1) Le mouchoir n'était pas encore en usage.

AUDE DE BLANCHENEF

Aude, à l'époque où elle s'appelait encore Fleurie, avait fréquenté quelques chiens de berger... Elle se souvenait en particulier d'un chien de maître Louis, une grosse bête aux poils hirsutes, aux yeux fidèles. Elle tendit les mains et reçut la petite boule blanche toute frétilante. C'était un chiot ravissant, âgé de quelques semaines. Il était tout blanc, avec une amusante tache noire sur l'œil. Le chiot sortit une langue rose et lécha tendrement les doigts de la fillette.

— Qu'il est mignon! dit Aude, ravie.

Elle ajouta timidement :

— Je te remercie, Michel... c'est... c'est très gentil...

Michel coupa court à ses remerciements.

— Tu viens voir les chevaux, à présent? demanda-t-il.

Il passait le plus clair de son temps au chenil et aux écuries. Il lui paraissait naturel que sa cousine s'intéressât elle aussi aux chiens et aux chevaux.

— Oui, si tu veux, dit Aude avec hésitation.

Les chevaux lui faisaient un peu peur, mais elle n'osait pas l'avouer. Michel avait été gentil, il avait cherché à lui faire plaisir. Elle ne voulait pas se montrer impolie.

— Bon, dit Michel, allons d'abord rapporter le petit chien à ta mère. Tu le reprendras quand tu auras envie de jouer avec.

— Comment s'appelle-t-il?

— C'est toi qui choisiras son nom.

Aude demeura perplexe. Les chiens qu'elle connaissait s'appelaient Noiraud, Labri, Fidèle. C'étaient là des noms qui ne pouvaient pas convenir à un chien de chasse! Elle décida que le choix d'un nom pour son nouvel ami était une importante affaire qui méritait réflexion.

Un moment plus tard, les deux enfants, après avoir rapporté le petit chien à sa mère, une épagneule aux longs poils soyeux,

AUDE DE BLANCHENEF

robe blanche tachée de feu, se rendirent aux écuries. Michel voulait faire admirer à sa cousine un petit poulain nouveau-né, tout gauche sur ses pattes frêles.

— Qu'il est joli! s'écria Aude.

Elle tenta une timide caresse. Le poulain, craintif, se déroba.

Michel fit faire à sa cousine le tour de l'écurie, lui présenta tous les chevaux.

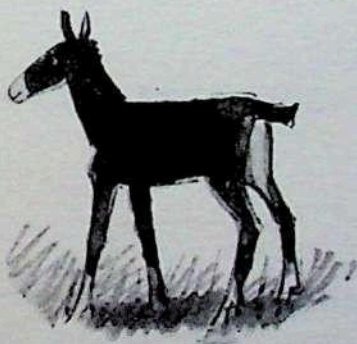
— Je vais faire une promenade à cheval, dit-il à la fin. Veux-tu venir avec moi?

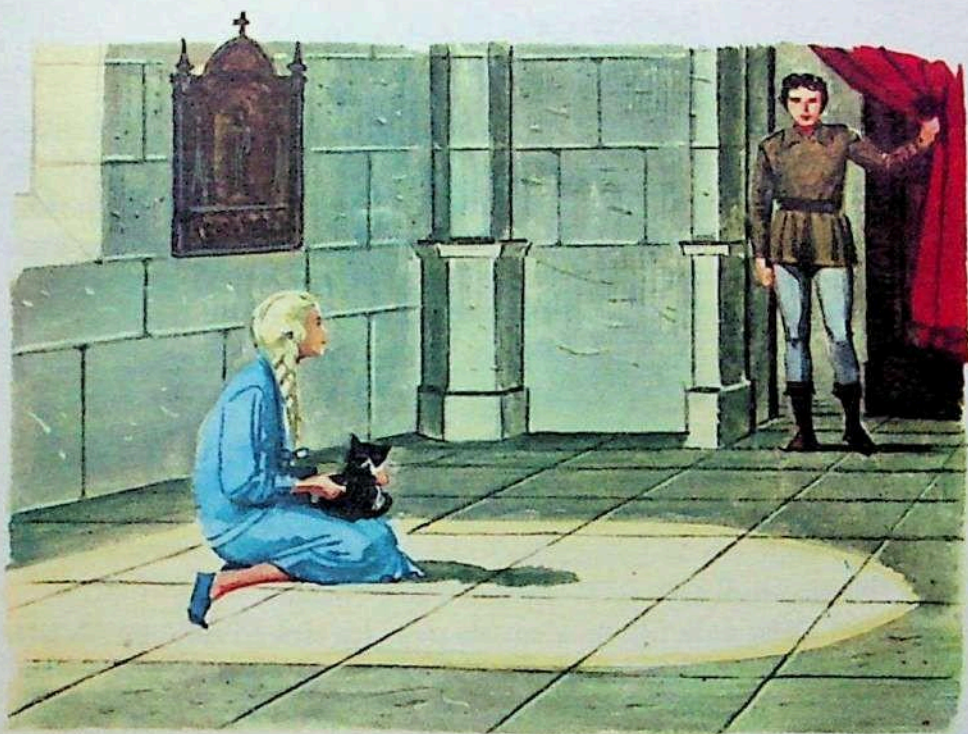
— Je ne sais pas monter, répondit Aude en rougissant.

— Ça ne fait rien, je te prendrai en croupe.

Après une légère hésitation, Aude accepta, et Michel donna l'ordre de seller Roselys, la jument blanche.

— Roselys est très douce, déclara-t-il. Il ajouta : Si tu veux, je t'apprendrai à monter.





CHAPITRE VI

UNE ESCAPADE

J'AI une surprise pour toi! annonça Michel.
Aude, qui jouait avec un chaton noir — dernier cadeau de Michel — leva la tête et regarda son cousin.

— Viens voir, dit Michel.

Il entraîna la fillette au verger. Une balançoire toute neuve

AUDE DE BLANCHENEF

était suspendue à l'une des grosses branches d'un vieux pommier.

— C'est pour toi! dit-il.

Aude, ravie, devint toute rose de plaisir. Elle n'avait jamais possédé de balançoire, mais maître Louis en avait installé une dans le clos, derrière la ferme, et Aude s'était balancée parfois avec les filles du fermier.

— Oh! merci, Michel! dit-elle en battant des mains, que suis-je contente! Que tu es gentil!

Et, spontanément, elle se jeta au cou du garçon et l'embrassa sur les deux joues. Michel devint rouge comme braise et recula brusquement.

Aude s'assit sur la balançoire.

— Pousse-moi très fort! dit-elle à son cousin.

Michel obéit et la fillette s'envola dans les airs en riant aux éclats.

— Plus haut! Plus haut! répétait-elle sans cesse.

Les cris de joie et les éclats de rire de la fillette attirèrent Maupré à la fenêtre.

— Que se passe-t-il donc? grommela-t-il.

Il se pencha au-dehors et demeura abasourdi à la vue du spectacle qui s'offrait à lui.

— Ça, par exemple! fit-il.

Il ne pouvait en croire ses yeux.

Michel, qui jusqu'ici avait paru tenir sa cousine pour quasiment négligeable, qui ne lui adressait pas la parole trois fois par jour, s'amusait maintenant avec elle et paraissait y prendre un vif plaisir, si l'on en jugeait par les éclats de rire qu'il mêlait à ceux de la fillette.

« Il va falloir que je mette ordre à cela! » se dit Maupré.

Toutefois, il n'intervint pas immédiatement.



AUDE DE BLANCHENEF

Bien loin de se douter de l'orage suspendu sur leurs têtes, Aude et Michel, cet après-midi-là, avaient projeté une escapade.

La veille, Aude, prenant son courage à deux mains, avait dit à son cousin :

— Je voudrais te demander quelque chose.

Michel ne lui faisait plus peur, maintenant, mais il l'intimidait encore beaucoup.

C'était au cours d'une promenade en forêt que la fillette avait adressé cette requête à Michel. Ils s'étaient arrêtés au bord d'un petit étang fleuri de nénuphars. Michel avait attaché la jument à un arbre et ils s'étaient assis dans l'herbe.

Aude avait exposé son désir :

— Je voudrais tant aller voir Pierre et maman Rose. Tu veux m'y emmener, dis ?

Ses grands yeux noirs suppliaient.

Michel, qui mâchonnait un brin d'herbe, n'avait pas répondu tout de suite. Aller rendre visite à ces paysans ne l'enthousiasmait pas.

— Tu n'as pas besoin de moi pour y aller ! dit-il enfin avec brusquerie.

— Mais si ! Ils n'habitent plus au village, mon père les a installés dans une métairie, très loin d'ici. Si tu voulais m'emmener là-bas à cheval...

Hugues de Blanchenef avait jugé préférable d'éloigner Rose Aubier et son fils. Il ne voulait pas que la petite châtelaine, en son absence, se rendît trop fréquemment auprès de ceux qui l'avaient élevée. Il leur avait fait notifier, par l'intendant, qu'ils devaient quitter le village pour aller s'installer aux Genêts, comme métayers. Pour ces paysans très pauvres, être engagés comme métayers par le baron était évidemment une faveur. Mais le hameau des Genêts se trouvait à une bonne journée de marche du château ;

AUDE DE BLANCHENEF

Rose Aubier et son fils avaient compris que le baron voulait éloigner de « la petite ».

Comme Michel gardait le silence, Aude avait insisté, suppliant, et le garçon avait fini par se laisser fléchir.

— Bon, avait-il dit, c'est entendu ! Nous irons demain après-midi. Nous partirons de bonne heure.



Le hameau des Genêts se trouvait de l'autre côté de la forêt. Il faisait un temps superbe et Roselys trottait allégrement. Vers quatre heures de l'après-midi, Michel et sa cousine arrivèrent en vue des Genêts. C'était un hameau de cinq maisons. Ils demandèrent à une femme qui remplissait une cruche à la fontaine leur indiquer la métairie.

Bientôt la jument s'arrêta devant la barrière vermoulue

AUDE DE BLANCHENEF

donnait accès dans la cour. Michel sauta à terre et aida sa cousine à descendre. Aude, peu habituée à monter à cheval, se sentait toute courbatue au terme de cette longue randonnée.

Michel poussa la barrière et s'avança. La cour était déserte. Il appela :

— Holà! Quelqu'un!



Le silence seul lui répondit.

Aude traversa la cour et se dirigea vers la maison en criant :

— Maman Rose!

Elle n'obtint pas de réponse.

La porte, fermée au loquet, s'ouvrit sous la poussée de la fillette. Aude entra dans la cuisine. Quelques braises rougeoyaient dans l'âtre. Il n'y avait personne.

AUDE DE BLANCHENEF

La maison se composait de deux pièces et d'un grenier. Aude parcourut et constata qu'elle était vide. La fillette sortit, vint à l'étable et la grange sans trouver âme qui vive.

— Ils sont aux champs, dit-elle, déçue.

Les enfants sortirent, laissant Roselys dans la cour. Ils errèrent un moment à travers la campagne déserte et finirent par rencontrer une fillette qui gardait quelques chèvres. Ils l'interrogèrent, mais la petite ignorait où se trouvaient Rose Aubier et son fils.

— P'tête qu'y sont par là! dit-elle en indiquant du menton une direction très vague.

Il fallut se contenter de ce renseignement. Aude, tout ankylosée après cette longue chevauchée, se traînait avec peine. A la fin, ils entendirent un bruit de voix derrière une haie. Il s'approchèrent et virent quelques paysannes qui ramaient des haricots. Aux questions de Michel, une des femmes répondit que Rose Aubier devait être à laver du linge à la rivière, et que son fils travaillait à la vigne. Sur ses indications, Aude et Michel se dirigèrent vers la rivière qui serpentait paresseusement à travers les prés. Bientôt, ils entendirent le bruit du battoir et, franchissant le rideau de saules, aperçurent Rose Aubier à genoux sur la rive.

— Maman Rose! cria Aude en s'élançant vers elle, les bras tendus.

A cet appel, la paysanne leva la tête, stupéfaite. Puis, laissant tomber son battoir, elle courut à la rencontre de la fillette, la saisit dans ses bras et la couvrit de baisers. Aude riait et pleurait à la fois.

— Fleurie! ma petite fille! répétait Rose Aubier d'une voix hachée.

Puis elle réalisa soudain que la fillette n'était pas seule et regarda craintivement Michel de Maupré, qui contemplait la scène d'un air ironique.

AUDE DE BLANCHENEF

Elle se hâta de faire une révérence, à laquelle Michel répondit par un léger salut.

— Alors, bonne femme, vous voilà contente ? dit-il. Vous voyez que le sire de Maupré n'a pas croqué votre Fleurie !

Le ton railleur de Michel décontenança la pauvre femme. Elle demeura muette et baissa les yeux.

— Où est Pierre ? demanda Aude.

— Il travaille à la vigne. Je vais aller le chercher. Attends-moi ici.

Elle partit en courant et revint dix minutes plus tard en compagnie de Pierre. Aude se jeta dans les bras de son frère adoptif. Pierre embrassa la fillette sur les deux joues.

— Ça fait plaisir de te revoir, Fleurie ! dit-il d'une voix enrouée par l'émotion. Comment es-tu venue ?

— Mon cousin m'a amenée sur son cheval.

Pierre s'aperçut alors que, dans son trouble, il avait oublié de saluer Michel de Maupré. Il rougit violemment, se tourna vers le jeune garçon et le salua respectueusement. Aude se dit qu'elle devait annoncer son mariage à sa mère adoptive, qui l'ignorait probablement. Elle commença avec effort :

— Je ne sais pas si tu as appris, maman, que j'avais épousé mon cousin Michel ?

— Je l'avais entendu dire, répondit Rose Aubier.

Elle ajouta avec embarras :

— Je pense qu'il faut te féliciter... j'espère que tu seras heureuse.

En fait, elle avait été bouleversée en apprenant le mariage de la fillette avec le fils du sire de Maupré. La cruauté dont Maupré avait fait preuve lors de la répression de la Jacquerie avait frappé de terreur tous les vassaux de Blanchenef. Les paysans tremblaient devant le cousin du baron. Quand Rose Aubier avait appris que Hugues de Blanchenef était reparti en Angleterre, laissant sa

AUDE DE BLANCHENEF

filles seule au château avec le sire de Maupré et son fils, elle avait senti l'angoisse la gagner. Sa fragile, sa précieuse Fleurie au pouvoir de cet homme dur et brutal ! Son angoisse redoubla quand la nouvelle du mariage de Fleurie avec son cousin lui parvint. Si le garçon brutalisait Fleurie, s'il la frappait ?

Rose Aubier leva vers Michel un regard craintif. Ce jeune seigneur avait l'air orgueilleux, mais il ne paraissait pas méchant. En tout cas, c'était gentil de sa part de lui avoir amené la petite.

— Voulez-vous venir à la maison, messire ? demanda-t-elle en hésitant.

— Volontiers, dit Michel. Ma cousine paraît fatiguée, elle a besoin de se reposer un moment. Et j'ai laissé ma jument dans votre cour.

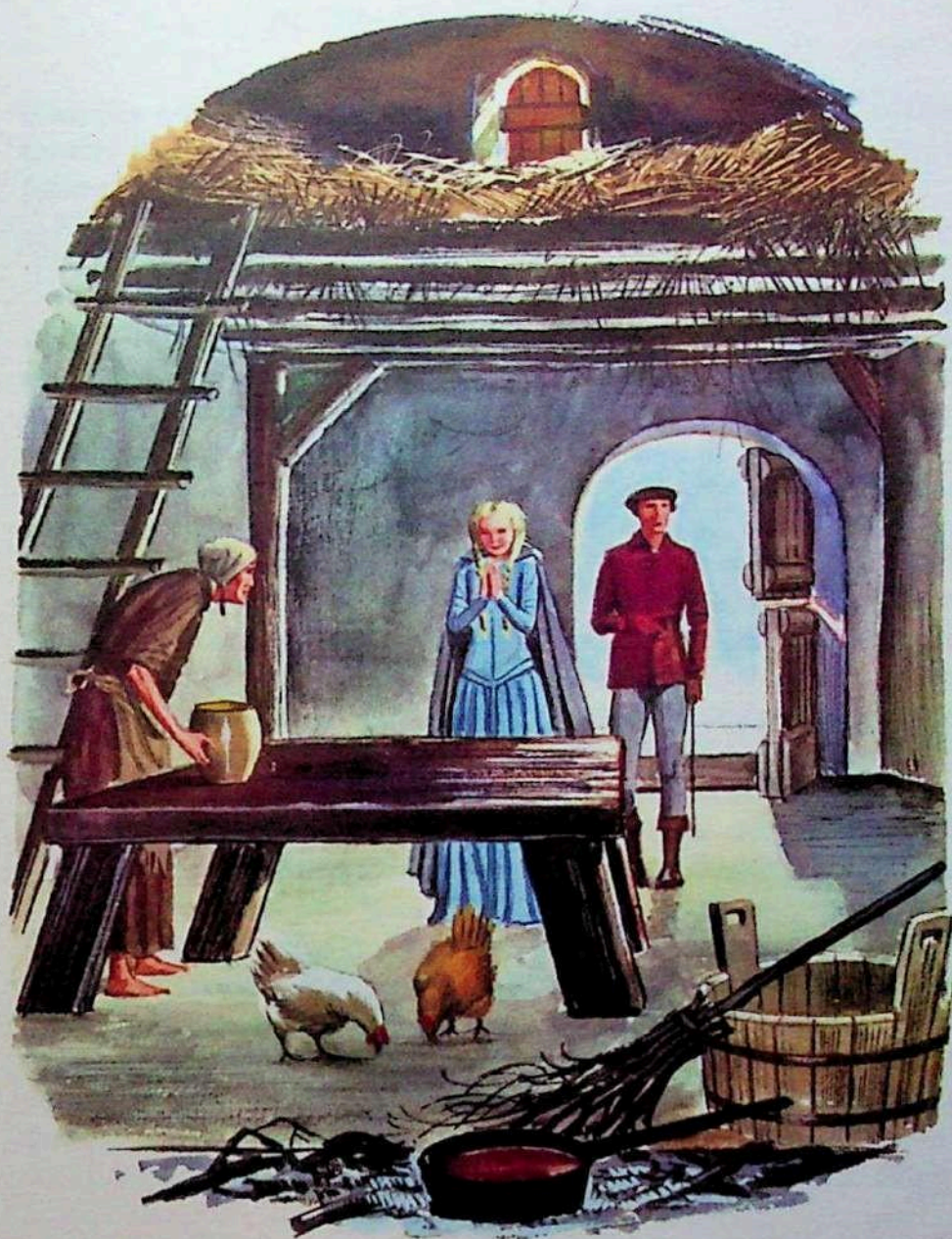
— Je m'en occuperai, dit Pierre.

Dès qu'ils furent arrivés à la métairie, Pierre dessella la jument, la fit boire et la conduisit à l'étable, car il n'y avait pas d'écurie. La métairie ne possédant pas de chevaux de labour. Puis il lui donna du foin.

Pendant ce temps, Rose Aubier faisait entrer Aude et Michel dans la maison et s'empressait de servir une collation : du fromage de chèvre, du miel, du pain bis et des cerises juteuses. Depuis qu'ils étaient installés à la métairie, Rose Aubier et son fils avaient une existence moins difficile. Certes, ils devaient travailler beaucoup, la métairie rapportait peu ; mais ils n'étaient plus dans la misère.

Aude et Michel firent honneur au goûter. La fillette babilait gaiement et Rose Aubier, en l'écoutant, se rassurait un peu. Peut-être, après tout, son cousin était-il gentil avec elle ? Elle avait voulu poser certaines questions à la fillette, mais elle n'osait le faire en présence de Michel de Maupré.

Celui-ci gardait le silence. Il observait et réfléchissait. Comment la paysanne et son fils étaient-ils, comme le prétendait son père ?



Rose s'empressait de servir une collation...

AUDE DE BLANCHENEF

d'habiles coquins qui avaient réussi à faire passer une enfant trouvée pour la fille du baron ? Rose Aubier avait l'air d'une brave femme. Mais les apparences sont souvent trompeuses.

Michel s'adressa brusquement à Pierre qui venait d'entrer.
— Raconte-moi comment tu as trouvé Aude, dit-il.

Pierre fit le récit du sauvetage. Mais, gêné par la façon dont Michel le regardait, il garda les yeux baissés en racontant d'un air embarrassé comment il avait arraché le bébé aux flammes. Cette attitude fit croire à Michel que Pierre déguisait la vérité pour se donner le beau rôle. Il se dit qu'une bonne bastonnade (1) aurait sans doute suffi pour faire avouer à ce paysan que Fleurie n'était qu'une enfant trouvée.

Michel avait perdu sa mère alors qu'il était encore un bébé. Il avait été élevé par sa nourrice, qui l'idolâtrait et qui le gâtait outrageusement. Les moindres désirs de Michel étaient pour elle des ordres. Robert de Maupré, par contre, ne témoignait aucune tendresse à son fils. Il l'aimait, certes, à sa manière. Mais il le battait fréquemment, surtout quand il avait bu.

Le père de Michel était un homme dénué de sens moral. Ses intérêts et son plaisir étaient les seuls mobiles de ses actes. Il avait cherché à inculquer à son fils cette idée que le bien, c'était ce qui était avantageux pour lui.

Entre cette nourrice qui le choyait et ce père cynique et brutal, le garçon aurait pu devenir un petit monstre d'égoïsme et de cruauté. Il n'en avait rien été. Malgré l'éducation singulière qu'il avait reçue, Michel avait gardé un certain fond de droiture et de générosité. La souffrance des autres l'émouvait toujours. Parce qu'il avait trouvé Aude en larmes et qu'il avait éprouvé le désir de la consoler, il avait commencé à s'intéresser à cette fillette

(1) Au Moyen Âge, les paysans étaient battus à coups de bâton (c'était la bastonnade) ou à coups de fouet, sur l'ordre du seigneur, pour la moindre peccadille.

AUDE DE BLANCHENEF

qui, jusque-là, lui avait été indifférente. Un sentiment inconnu s'était éveillé en lui : le désir chevaleresque de protéger un faible et menacé.

Il repoussa l'idée de faire fouetter Pierre. Ce jeune paysan, à tout, disait peut-être la vérité. Et, dans ce cas, il eût été ody de le faire frapper pour le contraindre à avouer une faute qu'il n'avait pas commise. Et puis... au fond de lui-même, Michel devait reconnaître qu'il aurait regretté d'apprendre que la fille élevée par Rose Aubier n'était pas Aude de Blanchenef, sa cousine, mais une enfant trouvée, recueillie par charité.



Ils repartirent vers six heures.

Alors qu'ils se trouvaient en pleine forêt, la jument se mit à boiter. Michel et sa cousine mirent pied à terre et le garçon, consterné, constata que la jument avait perdu un fer. Ils avaient à peine fait la moitié du trajet et ils étaient loin de toute agglomération.

— Il faut continuer à pied, en menant Roselys par la bride, dit Michel.

Seul, le garçon se serait encore tiré d'affaire. Mais sa cousine, fatiguée, marchait avec peine. Le jour commençait à baisser. Michel comprit que la nuit allait les surprendre au cœur de la forêt. Il se calma, la tranquillité le gagna. Il savait que, depuis la Jacquerie, des bandes de hors-la-loi rôdaient dans les bois. On les nommait les Louches. C'étaient des « Jacques », des paysans révoltés, qui, pour sauver leur vie, s'étaient réfugiés dans la forêt lors de la répression et qu'on n'avait pas réussi à capturer. Ils vivaient de rapine pendant la nuit, sortaient de leurs refuges pour attaquer les voyageurs isolés. Ils n'attaquaient point les paysans. Mais si quelque riche marchant

AUDE DE BLANCHENEF

quelque gros bourgeois ou quelque moine dodu se risquait dans la forêt sans escorte, à la tombée du jour, les Loups se jetaient sur lui et le dépouillaient de ses marchandises ou de sa bourse, de ses provisions, parfois même de ses vêtements. S'il tentait quelque résistance, il était aussitôt roué de coups. Les Loups s'attaquaient plus rarement aux seigneurs, car ceux-ci étaient toujours armés et voyageaient accompagnés d'une escorte. Deux enfants seuls seraient une proie facile pour ces gueux. Et une jument comme Roselys constituait un butin appréciable.





CHAPITRE VII

LES LOUPS

LA nuit tombait rapidement. Le sous-bois s'emplissait d'ombres menaçantes. Aude, craintive, se rapprocha de Michel.

— Crois-tu que nous arriverons avant la nuit? demanda-t-elle en frissonnant.

— Sûrement pas, bougonna Michel. Mon père sera furieux et je ne m'attends pas à être bien accueilli.

— Tu veux dire... qu'il te battra? demanda Aude, terrorisée.

AUDE DE BLANCHENEF

— Pour sûr! Nous avons filé sans rien lui dire. D'ailleurs, je bien certain que si nous avions parlé à mon père de notre intention d'aller voir les Aubier, il nous aurait interdit d'y aller.

— Mais pourquoi?

Michel haussa les épaules.

— Tu es bête! dit-il rageusement. Tu ne comprends donc que mon père est furieux contre ces manants?

— Mais pourquoi? répéta Aude.

— Parce que mon père ne croit pas que tu sois la fille du baron. Il pense que tu es une enfant trouvée et que les Aubier ont cru au baron que tu étais sa fille.

Cette révélation bouleversa Aude.

— Mais si... si ton père croit... que je ne suis pas ta cousine, pourquoi m'a-t-il forcée à t'épouser? dit-elle d'une voix tremblante.

— Demande-le à mon père! ricana Michel.

Il se souciait peu d'avouer à la fillette qu'il avait accepté d'épouser uniquement pour ne pas être obligé de retourner à Marville quand le baron reviendrait.

— Je n'oserai jamais lui demander cela! murmura Aude. Mais toi, tu dois bien savoir. Enfin, ton père a bien dû te dire pourquoi il voulait que tu te maries avec moi?

Michel ne répondit rien. Il éprouvait un vague sentiment de honte.

— Si nous pouvions découvrir la maison d'un garde forestier, dit-il au bout d'un moment, je t'y laisserais avec Roselys et je demanderais au garde de me prêter son cheval pour regagner le château. Je reviendrais te chercher demain matin. Seulement, je ne sais pas exactement où nous sommes, et j'ignore où se trouve la maison forestière la plus proche.

— Peut-être trouverons-nous une cabane de bûcheron?

— Je le souhaite. Tiens, prends la bride de Roselys, je

AUDE DE BLANCHENEF

grimper sur un arbre et essayer de voir si j'aperçois une lumière.

Il tendit la bride à sa cousine et escalada un chêne très élevé. Aude le suivit du regard avec anxiété.

— Je vois un grand feu, annonça-t-il joyeusement. Sur la droite et pas très loin. Ce doit être un campement de sabotiers ou de charbonniers.

Il redescendit en hâte et rejoignit sa cousine. Tous deux se dirigèrent vers l'endroit où Michel avait vu briller un feu. Ils débouchèrent bientôt dans un endroit découvert où s'élevaient quelques huttes misérables. C'était un campement de sabotiers. Un grand feu était allumé au milieu de la clairière. Les silhouettes d'une douzaine de personnes s'agitaient autour du brasier. L'apparition d'un jeune seigneur et d'une petite châtelaine, suivis d'une jument blanche, à pareille heure et dans un tel endroit, fit sensation. Les pauvres gens regardèrent les arrivants et demeurèrent muets de stupeur. Quelques enfants, effrayés, coururent se cacher dans les huttes. D'autres se réfugièrent dans les jupes de leur mère. Les hommes ôtèrent leurs bonnets et saluèrent bien bas, les femmes firent une révérence. Un sabotier aux cheveux blancs s'avança à la rencontre des arrivants.

— Je suis Michel de Maupré, dit le garçon d'une voix brève. Ma jument a perdu un fer et nous avons été surpris par la nuit. Pourriez-vous nous dire à quelle distance se trouve la maison forestière la plus proche?

— C'est assez loin, messire, répondit le vieux sabotier. La maison forestière la plus proche se trouve à la Croix-aux-Loups. Il faut bien compter trois quarts d'heure de marche, la nuit surtout.

— Bon, dit Michel. L'un de vous va me conduire à la Croix-aux-Loups. Ma cousine est fatiguée, elle passera la nuit ici. Vous prendrez soin d'elle et je viendrai la chercher demain matin.

Il parlait avec hauteur et Aude se sentait gênée, vis-à-vis des

AUDE DE BLANCHENEF

sabotiers, d'entendre son cousin s'exprimer de cette façon impérieuse sans la moindre formule de politesse. Elle éprouvait une impression pénible en voyant ce vieillard courber l'échine devant ce garçon de treize ans.

Le sabotier répondit humblement :

— Mon fils va vous accompagner, messire; et nous veillerons sur la damoiselle, vous pouvez être tranquille.

— Fort bien. Partons immédiatement.

Il se tourna vers sa cousine :

— A demain, Aude. J'espère que tu ne passeras pas une mauvaise nuit.

Il s'inclina devant la fillette et la salua avec courtoisie; mais il répondit à peine aux profonds saluts des sabotiers. Aude était indignée de l'attitude de son cousin, mais elle n'osait pas manifester sa désapprobation. Michel l'intimidait toujours.

Le garçon et son guide disparurent dans la nuit avec Rose. Aude demeura seule au milieu des sabotiers. Ceux-ci formaient un cercle autour d'elle, à une distance respectueuse.

La fillette, intimidée par tous ces regards fixés sur elle, se tait pourtant.

— Je vous remercie de me permettre de passer la nuit avec vous, dit-elle gentiment. Je suis très fatiguée et je n'aurais jamais eu la force de marcher encore jusqu'à la Croix-aux-Loups.

Une des femmes glissa quelques mots au vieux sabotier. Celui-ci se tourna vers Aude :

— Ma fille vous offre de coucher chez elle, dit-il. Mais il faut nous excuser : nous n'avons pas de lit à vous offrir.

— Oh! cela ne fait rien! répondit la fillette avec bonne humeur. J'ai l'habitude de coucher sur la dure!

La femme fit entrer Aude dans l'une des huttes. Il n'y avait aucun meuble. Un tas de feuilles de fougères, dans un coin, servait de lit.

AUDE DE BLANCHENEF

de couche à toute la famille. Aude, brisée de fatigue, s'étendit avec délices sur ce lit de verdure et la femme du sabotier la couvrit maternellement d'une peau de mouton en guise de couverture.

— Voulez-vous manger quelque chose, damoiselle? demanda-t-elle.

— Non, merci, dit Aude vivement.



Elle avait grand faim, mais, connaissant par expérience la misère des pauvres gens, elle ne voulait pas priver la sabotière des quelques provisions qui représentaient sans doute la nourriture de ses enfants pour le lendemain.

— Bonne nuit, damoiselle, dormez bien! dit la sabotière en se retirant.

N'osant partager la hutte avec la fille du châtelain, elle alla passer la nuit chez sa sœur avec son mari et ses enfants.

AUDE DE BLANCHENEF

Aude, très vite, sombra dans le sommeil.

Pendant ce temps, Michel de Maupré, précédé par Jean sabotier, qui tenait une torche, se dirigeait vers la Croix-aux-Loups. Le garçon commençait à espérer que l'aventure allait se terminer sans encombre quand, soudain, le cri du loup retentit tout d'eux, dans un fourré, et presque aussitôt une demi-douzaine de gaillards à mine patibulaire jaillirent des ténèbres. C'étaient des Loups. Le sabotier jeta la torche et s'enfuit à toutes jambes. Un des Loups saisit la bride de Roselys tandis que deux autres menaçaient Michel. Le garçon tenta de tirer sa dague du fourreau, mais un des Loups lui appliqua sur le poignet un formidable coup de gourdin qui arracha un cri de douleur au jeune garçon. Le corps de Michel retomba, inerte.

— Je suis Michel de Maupré! cria-t-il en se débattant. Si on me touche, mon père vous fera pendre haut et court!

A cette menace, les Loups se mirent à rire bruyamment.

— Tu chantes bien haut, mon jeune coq! railla le chef de la bande. Si nous te coupions la langue et les oreilles, comme ton père l'a fait aux Jacques?

Épouvanté par cette horrible menace, Michel se tut. Il était trop fier pour implorer la pitié de ces manants.

« S'ils veulent me tuer, je saurai leur montrer comment on tue un gentilhomme! » se dit-il.

A la lueur de la torche que l'un d'eux avait ramassée, Michel vit un homme portant une corde s'approcher de lui. Le garçon crut d'abord qu'ils allaient le pendre sans autre forme de procès. Mais les Loups, heureusement, avaient des intentions moins sinistres : ils se contentèrent de l'attacher à un arbre.

— A présent, tu peux toujours crier, ricana le chef. Personne ne t'entendra!

AUDE DE BLANCHENEF

Ils disparurent, emmenant la jument. Michel demeura seul dans les ténèbres, en proie à une affreuse angoisse. Combien d'heures allait-il rester là, dans l'obscurité, lié à cet arbre ? Son père, sans doute, allait s'inquiéter de ne pas le voir rentrer, et il organiserait des battues. Mais le découvrirait-on avant l'aube ? Et si les loups — les vrais loups — l'attaquaient et le dévoraient ?... Michel avait froid, il avait faim, il était épuisé de fatigue, son poignet brisé le faisait horriblement souffrir et les cordes, trop serrées, s'enfonçaient dans sa chair...

Il cria, appela, mais en vain. Il tenta de se libérer des cordes et ne réussit qu'à se meurtrir cruellement. Des larmes de souffrance et de rage lui échappèrent.

« Je me vengerai ! oh ! je me vengerai ! Je les ferai tous pendre ! » se répétait-il, ivre de fureur.

L'aube pointait quand Michel, enfin, entendit des aboiements lointains. Le garçon était à moitié évanoui de fatigue et de souffrance. Il voulut secouer sa torpeur, appeler, crier, mais il ne put proférer un son. Enfin un garde forestier apparut, tenant un chien en laisse et suivi de deux piqueurs. Ils jetèrent des exclamations en découvrant Michel attaché à l'arbre. Ils se hâtèrent de le délier. Mais le garçon était trop faible pour se tenir sur ses jambes, et ils durent le porter jusqu'à la maison forestière où la femme du garde le mit au lit et lui fit avaler un bol de bouillon chaud, tandis que le garde montait à cheval et galopait jusqu'au château pour annoncer au sire de Maupré, fou d'angoisse, que son fils avait été retrouvé sain et sauf.



CHAPITRE VIII

LA REVANCHE DU SIRE DE MAUPRÉ

Le sire de Maupré s'était bien promis de fouetter son fils d'importance pour le punir de son escapade et des angoisses qu'il lui avait causées. Mais quand on le lui ramena si mal en point, il n'eut pas le courage de sévir. Il se contenta d'injurier Michel, pour dissimuler la peur qu'il avait éprouvée. Michel dut faire le récit de ses aventures. Toute la colère de Maupré se tourna alors contre Aude. Il dépêcha deux gardes à cheval au campement

AUDE DE BLANCHENEF

des sabotiers avec mission de ramener immédiatement la fi

— Et je te promets de la corriger de façon à lui ôter toute de recommencer! vociféra-t-il.

Michel tenta en vain d'excuser sa cousine, de plaider sa Robert de Maupré ne voulut rien entendre.

— Comment! cria-t-il en brandissant sa cravache, tu défends une gueuse, une enfant trouvée, peut-être une bohém

— Mais peut-être aussi ma cousine, père! riposta Michel c geusement. En tout cas, qu'elle soit Aude de Blanchenef ou elle est ma femme et c'est vous qui nous avez imposé ce ma dont nous ne voulions ni l'un ni l'autre!

Le sire de Maupré faillit s'étrangler de fureur.

— Ta femme! ricana-t-il, ta femme! Elle est bien bonne! pauvre nigaud, si cette fille n'est pas Aude de Blanchenef mariage est nul!

— Comment? fit Michel en pâlisant.

Le sire de Maupré paraissait jouir du désarroi de son f daigna expliquer.

— Ton mariage n'est valable que si celle que tu as ép est réellement la fille du baron. Autrement, il y a erreur s personne et ton mariage est nul (1)!

Michel regarda son père avec une sorte d'effroi.

Il ne pouvait croire à tant de duplicité de sa part. Le sire de M reprit, avec un mauvais rire :

— Pour qui me prends-tu? Pour un naïf? Sois tranquille, garçon, si le baron meurt en Angleterre, j'aurai vite fait de pr que Rose Aubier et son fils sont des menteurs et que la fille ont élevée n'est pas Aude de Blanchenef. Du même coup, ton m sera déclaré nul et c'est nous qui hériterons du château!

(1) La loi est encore la même aujourd'hui. « L'erreur sur la personne » (en cas sification d'état civil, par exemple) est une cause de nullité.

AUDE DE BLANCHENEF

Une question brûlait les lèvres de Michel. Par respect pour son père, il n'osa pas la poser.



Le sire de Maupré mit ses menaces à exécution et Aude fut cruellement battue.

Après quoi, le châtelain tourna sa fureur contre ceux qui avaient eu l'audace de frapper son fils, de le blesser, de l'attacher à un arbre et de lui voler son cheval.

— Cela ne se passera pas ainsi! déclara-t-il, bouillant de colère.

Dès le lendemain, il fit annoncer à son de trompe qu'il offrait une forte récompense à qui livrerait un des brigands, mort ou vif, et une récompense encore plus importante à qui pourrait lui indiquer le repaire des Loups. Il était décidé à organiser, dès qu'il tiendrait ce renseignement, une battue monstre avec l'aide des seigneurs du voisinage, afin d'en finir définitivement avec ces bandits.

La promesse de récompense n'eut tout d'abord aucun résultat. Les paysans avaient bien trop peur des Loups pour les trahir au profit du seigneur. De plus, le sire de Maupré était haï de tous et les manants se réjouissaient secrètement de la mésaventure dont son fils avait été victime.

Cependant l'un des gardes-chasse, alléché par le montant de la récompense promise, eut une idée. Il s'agissait, après tout, d'attraper l'un des brigands et de le livrer, mort ou vif. Il tendit secrètement des pièges à loups, habilement dissimulés, dans la partie de la forêt où Michel avait été assailli et qu'il supposait fréquentée par les hors-la-loi. Le premier résultat fut décevant : deux renards et un blaireau furent les seules victimes. Mais la nuit suivante, il captura un malheureux braconnier, qu'il livra au sire de Maupré, lequel le fit pendre après l'avoir fait fouetter pour tenter de l'amener

AUDE DE BLANCHENEF

à avouer ce qu'il pouvait savoir des activités secrètes des Loups. L'homme ne savait rien, et n'avait sur la conscience que la mort de quelques lapins, ce qu'il confessa en sanglotant et en implorant vainement la miséricorde du sire de Maupré.

* * *

Aude, tenant dans ses bras le petit chaton noir, Farfadet, se pencha à la fenêtre et regarda au-dehors. Le spectacle qu'elle vit la frappa sur place.

Un garde-chasse à cheval venait d'entrer dans la cour du château. Un garçon d'une douzaine d'années, les mains liées derrière le dos, était attaché sur le cheval.

Aude sentit son cœur chavirer.

« Le pauvre garçon ! Qu'a-t-il pu faire ? Est-ce un braconnier ? Le sire de Maupré va-t-il le faire pendre comme il a fait pendre tant de malheureux, avant-hier ? »

Posant vivement Farfadet sur un fauteuil, elle s'élança vers l'escalier et faillit se heurter à son cousin qui montait.

— Oh ! Michel ! s'écria-t-elle, tu as vu ce pauvre garçon ? Qu'a-t-il fait ?

Michel regarda sa cousine d'un air méprisant :

— Ce « pauvre garçon » est un bandit que le garde-chasse a réussi à capturer. Mon père va être bien aise de l'apprendre.

— Mais il... il ne va pas le faire pendre comme le braconnier ! balbutia Aude, au bord des larmes.

Michel eut un rire sarcastique.

— J'ai l'idée qu'avant de le faire pendre, mon père chargera le bourreau d'arracher à ce chenapan quelques renseignements concernant le repaire des Loups !

Les yeux de la fillette se dilatèrent d'horreur.



Un garde-chasse à cheval venait d'entrer dans la cour...

AUDE DE BLANCHENEF

— Tu... tu veux dire que ton père va faire torturer un garçon de cet âge?

Michel haussa les épaules.

— J'en suis fâché pour lui, mais c'est le seul moyen d'obtenir les renseignements qui permettront d'en finir avec ces bandits.

Aude éclata en sanglots. Michel, agacé, l'écarta de son bras valide — il avait le bras droit en écharpe depuis sa mésaventure — et monta l'escalier pour aller avertir le sire de Maupré de la capture faite par le garde.

Aude, aveuglée par les larmes, continua son chemin et déboucha dans la cour du château. Les hommes d'armes faisaient cercle autour du prisonnier lié sur le cheval et l'accablaient d'insultes et de quolibets.

Le garçon ne bougeait pas et ne répondait rien. Il avait un air farouche et ses yeux noirs luisaient sous ses cheveux en broussaille. Une de ses jambes pendait. La cheville avait été broyée par les mâchoires du piège; la blessure était horrible à voir.

Aude tira le garde par la manche.

— Il faudrait soigner ce garçon..., dit-elle d'une voix mal assurée.

Le garde se retourna et se mit à rire :

— Soyez tranquille, Madame! (1) Messire de Maupré saura faire soigner ce bandit par le bourreau!

Aude suffoquait d'indignation et de chagrin. Elle comprit qu'elle perdait son temps et que le garde était inaccessible à la pitié.

A ce moment, le sire de Maupré apparut. Aude s'élança vers lui et, malgré la terreur qu'il lui inspirait, elle se mit à l'implorer, mains jointes, d'épargner le prisonnier. Robert de Maupré ne fit qu'en rire et lui intima rudement l'ordre de rentrer au château. Aude se jeta à genoux en sanglotant.

(1) On disait « Madame » en s'adressant à une fille de la noblesse, qu'elle fût mariée ou non.

AUDE DE BLANCHENEF

— Cela suffit! hurla Maupré, furieux. Tu vas me faire le de cesser cette comédie!

Et se tournant vers son fils qui l'avait accompagné :

— Emmène ta cousine, dit-il, conduis-la dans sa chambre que je ne l'entende plus! Tu m'as compris?

— Oui, mon père, répondit Michel.

— Et, si elle ne veut pas se taire, donne-lui une bonne correction.

Sous les regards railleurs des soldats et des domestiques, Michel empoigna sa cousine par le bras, la releva et l'entraîna. Aude pleura à gros sanglots.

— Tu es ridicule! tempêta Michel quand ils furent dans l'escurie. Tu te donnes en spectacle devant la valetaille et devant la garnison et tout cela pour un coquin qui mérite la corde!

— Oh! Michel! comment n'as-tu pas pitié de ce malheureux? gémit la fillette entre deux sanglots.

— Eh bien, oui, j'ai pitié de lui! avoua Michel. Et si son sort dépendait de moi, il est probable que j'aurais la sottise de lui faire grâce. Mais mon père en juge autrement et je ne puis l'en blâmer.



Aude, réfugiée dans sa chambre, était en proie à un violent désespoir.

« Je ne veux pas rester ici! se disait-elle. Le sire de Maupré est trop méchant! Je me sauverai, j'irai chez maman Rose et... »

Les projets de révolte de la petite châtelaine s'arrêtèrent. Elle n'osa envisager ce qui se passerait si elle tentait de s'échapper. Elle serait rattrapée, bien sûr, et le sire de Maupré se vengerait cruellement sur Rose Aubier et son fils. Aude comprit qu'il était préférable de renoncer à ce projet, qui amènerait la perte de sa liberté, qui l'avaient élevée et aimée.

AUDE DE BLANCHENEF

Au bout d'un moment, on frappa à la porte et Michel pénétra dans la chambre, tenant le petit chien dans ses bras.

— Je viens voir si tu es calmée et je t'amène Babiole pour te tenir compagnie, dit-il.

C'était Michel, finalement, qui avait, sur la demande de la fillette, choisi le nom du petit chien. Babiole se précipita vers Aude avec des jappements de joie et se roula à ses pieds en gémissant de plaisir.

— Je n'ai pas envie de jouer, Babiole, dit Aude tristement.

Le chien s'empara d'une pantoufle et se mit à la mordiller en grognant d'un air féroce. Aude tourna vers son cousin un visage anxieux.

— Qu'est devenu le prisonnier ? demanda-t-elle.

Michel fronça les sourcils.

— J'ai fait ce que j'ai pu pour lui, tu sais ! Mais mon père est furieux et ne veut rien entendre.

— Comment un garçon de cet âge pourrait-il être un de ces bandits ?

— Il paraît que les Loups ont quelques femmes et quelques enfants avec eux. Ce garçon est sans doute le fils d'un de ces misérables.

— Mais enfin, protesta Aude, le fait qu'il se promenait la nuit dans la forêt ne prouve pas qu'il soit le fils d'un brigand !

— Là-dessus, il n'y a aucun doute. Le garde a interrogé ce garçon avant de l'amener au château et celui-ci a refusé de se nommer, de dire de quel village il venait. Donc c'est un Loup ou bien un voleur. Si c'était un paysan, il n'aurait pas hésité à dire qui il était, de quel endroit il venait, pour quelle raison il se trouvait dans la forêt à cette heure-là.

— Et qu'est-ce que... ton père lui a fait ?

— Il l'a fait fouetter pour l'obliger à avouer où se trouve le repaire des Loups, qu'on n'a jamais pu découvrir. Mais le garçon n'a

AUDE DE BLANCHENEF

rien voulu dire. Alors mon père l'a fait jeter au cachot en lui disant qu'il lui donnait jusqu'à demain pour réfléchir et que, s'il n'y réfléchissait pas à dire ce qu'il savait, il serait mis à la torture.

— Et tu crois que ton père... fera vraiment ce qu'il dit ?
Que ce n'est pas seulement une menace pour effrayer ce garçon et l'obliger à parler ?

Aude levait sur son cousin un regard anxieux. Michel hochait la tête. Il aurait voulu rassurer la petite, dont il voyait l'angoisse. Mais il connaissait assez son père pour savoir que celui-ci n'hésiterait pas à exécuter sa menace.

— Tu ferais mieux de ne plus y penser, Aude, conseille-t-il.

— C'est impossible ! Je ne pourrai pas dormir en pensant à ce qui m'attend. Michel, il faut absolument le faire évader !

Michel sursauta.

— Tu n'y penses pas !

— Tu ne veux pas m'aider ?

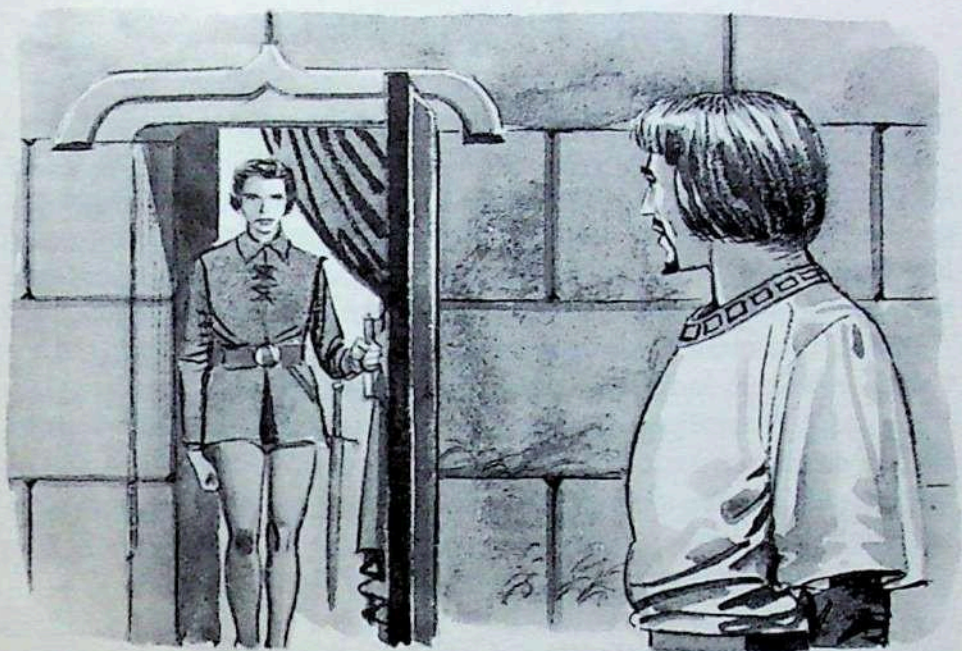
— Non et non ! C'est de la folie. Si mon père savait que j'ai des idées pareilles, il t'enfermerait au cachot immédiatement. Mais je vas me promettre de ne rien tenter pour faire échapper ce garçon, sinon je t'enferme à clef dans ta chambre !

Aude demeura suffoquée.

— Tu es aussi méchant que ton père et je te déteste ! cria-t-elle.

— Fort bien. Si c'est ainsi, je t'enferme ! De cette façon, je suis sûr que tu ne feras pas de sottises.

Là-dessus, Michel sortit et donna un tour de clef à la porte.



CHAPITRE IX

AUDE DANS LE REPAIRE DES LOUPS

EH bien, dit Robert de Maupré en voyant entrer son fils, Aude est-elle plus raisonnable ou faut-il que j'aie lui faire entendre raison ?

— Aude est tranquille, dit Michel vivement car il voulait épargner une correction à la fillette. Je l'ai enfermée dans sa chambre.

— Tu as bien fait, approuva Maupré.

AUDE DE BLANCHENEF

Mais Michel était secrètement tourmenté.

Pendant ce temps, Aude, prisonnière dans sa chambre, réfléchissait aux moyens de faire évader le prisonnier. Elle dut reconnaître que la chose s'avérait impossible. Elle ne pourrait ni persuader le geôlier de la laisser entrer dans le cachot, ni lui dérober ses clefs, ni parvenir à forcer la serrure. Il fallait renoncer à ce projet.

Alors, comment sauver le prisonnier ?

Elle réfléchit longtemps, puis un plan se forma dans sa tête. Mais pour le réaliser, il fallait sortir de là. Elle résolut de mettre en œuvre pour que Michel lui rendît la liberté.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Puis la clef tourna dans la serrure et Michel apparut.

— Alors, te voilà raisonnable à présent ? demanda-t-il.

Aude lui adressa son plus beau sourire.

— Tu peux être tranquille, j'ai renoncé à faire évader le prisonnier. D'ailleurs, je vois bien que c'est impossible. Et je te demande pardon pour les mauvaises paroles que je t'ai dites tout à l'heure.

Michel résolut de se montrer magnanime.

— C'est bien, dit-il, je te pardonne. Et puisque tu es devenue raisonnable, je ne t'enfermerai plus à clef.

Aude étouffa un soupir de soulagement. Elle avait obtenu ce qu'elle voulait, et sans le demander !

Aude attendit que son cousin se fût éloigné. Puis elle mit son manteau et descendit l'escalier à pas de loup. Elle se glissa dans la cour, la traversa en courant et sortit par la poterne. Ouf ! le plus dur était fait ! A présent, il n'y avait plus une minute à perdre.

La fillette était tout essoufflée quand elle atteignit la forêt. Maintenant, elle ne risquait plus guère d'être rattrapée. Trois quarts d'heure de marche l'amènèrent à la Pierre-aux-Fées. C'était, comme on dit, un site sauvage, un gros rocher de forme étrange. On disait qu'à minuit, le lieu était fréquenté par les fées.

AUDE DE BLANCHENEF

Aude s'arrêta, le cœur battant. Par trois fois, elle lança l'appel du loup. Puis elle attendit...

Qu'allait-il se passer? Elle avait affreusement peur, mais elle était bien décidée à aller jusqu'au bout.

Elle n'eut pas à attendre très longtemps. Un buisson remua, les branches s'écartèrent et un homme déguenillé jaillit du fourré.

— Salut, la Louve! dit-il.

Puis il regarda la fillette avec stupeur.

— Mais tu es... la fille du baron! s'écria-t-il. Qu'est-ce que tu viens faire ici?

Il avait tiré un coutelas et semblait s'apprêter à faire un mauvais parti à l'imprudente. Aude, toute pâle, recula.

— Écoutez-moi, je vous en supplie! dit-elle d'une voix étranglée. L'un des vôtres est prisonnier au château. Le sire de Maupré va le faire pendre demain, il faut que je voie votre chef immédiatement.

L'homme, indécis, regardait la fillette.

— Je ne comprends rien à ton histoire, grommela-t-il. Pourquoi veux-tu voir le chef? Et qui t'a indiqué le signal?

— J'expliquerai tout cela à votre chef, répondit Aude fermement.

L'homme se gratta la tête et parut réfléchir.

— C'est bon, dit-il enfin. Je vais te conduire au chef. Mais si tu médites quelque trahison, je te saigne comme un poulet! Te voilà avertie. Donne ton écharpe, je vais te bander les yeux.

Il s'empara de l'écharpe blanche que la fillette portait autour du cou et il lui banda les yeux. Puis il saisit Aude par le bras et la poussa avec rudesse.

— Marche!

Aude avançait à l'aveuglette, trébuchant sur les pierres et les racines, accrochant sa robe aux ronces et aux buissons... Elle étouffait sous son bandeau.

AUDE DE BLANCHENEF

Après une marche qui lui parut durer des heures, elle entendit des voix rudes s'écrier :

— Qu'est-ce que tu nous amènes là, Leroux?

— Tu as fait une prise?

— Oh! la jolie damoiselle!

Aude, au bord des larmes, arracha son bandeau. Elle se trouva au centre d'une clairière où s'élevaient quelques huttes. Une taine de gaillards en haillons faisaient cercle autour d'elle. La fillette, éperdue, réalisa quelle folie elle avait commise. Ces bandits allaient la tuer, sans aucun doute.

— Mais c'est la damoiselle du château! s'écria l'un des hommes.

— Je veux parler à votre chef! clama Aude désespérée.

Un homme de haute taille s'avança.

— Comment as-tu pris cette petite, Leroux? demanda-t-il.
Elle se promenait donc seule en forêt?

Leroux expliqua :

— J'étais en sentinelle près de la Pierre-aux-Fées quand j'ai entendu le signal. J'ai regardé entre les branches et j'ai aperçu la petite. Elle me tournait le dos, je voyais seulement sa mante grise et ses nattes blondes. Je ne pouvais pas me figurer que c'était la fille du baron! C'est seulement quand je me suis approché d'elle que je l'ai reconnue.

Le regard du chef était devenu très grave.

— Comment as-tu surpris nos secrets? dit-il sévèrement.
Comment t'a renseignée?

— Pardonnez-moi, bégaya Aude, je n'aurais pas dû vous le dire.
Mais je ne savais pas comment faire... Un garde forestier a capturé l'un des vôtres, un garçon d'une douzaine d'années, et il l'a amené au château. Le sire de Maupré a dit qu'il le ferait mettre à la torture s'il ne voulait pas révéler votre cachette. Alors je suis venue.

Les hommes la regardaient. Le chef dit enfin en hésitant :

AUDE DE BLANCHENEF

— Tu es venue nous avertir... pour que nous allions délivrer le garçon ?

Aude secoua la tête.

— Vous ne pourrez pas le délivrer, le château est trop bien gardé. Mais j'ai pensé que... Voilà, je vais vous expliquer... Prenez-moi comme otage et envoyez un message au château pour dire que vous



tenez la fille du baron, et que vous la relâcherez en échange du garçon qui est prisonnier.

Les Loups étaient abasourdis. Dans toute leur existence de hors-la-loi, ils n'avaient jamais rencontré un cas pareil : la fille d'un châtelain qui venait se livrer volontairement pour sauver l'un des leurs !

Un homme s'avança vers Aude. Il était maigre et pâle ; il paraissait égaré par la douleur.

AUDE DE BLANCHENEF

— C'est mon fils qu'ils ont pris! dit-il d'une voix rauque. petit n'est pas rentré hier soir... Qu'est-ce qu'ils ont fait de

— Il est au cachot pour le moment, répondit Aude. Mais faut agir tout de suite, ce soir même.

Le chef intervint.

— Mais tu ne m'as pas dit, fit-il en attachant sur Aude un regard sévère, comment tu as eu l'idée d'aller à la Pierre-aux-Fées et t'a indiqué le signal?

— Il faut que je vous explique... J'ai été élevée par Rose Aubier, c'est son fils Pierre qui m'a sauvé la vie lors de l'incendie du château. Il m'a apportée à sa mère et ils m'ont cachée... Ils ne m'ont pas dit que j'étais la fille du baron, je croyais que j'étais une enfant trouvée. J'ai appris la vérité il y a quelques mois seulement, lorsque le baron, mon père est revenu d'Angleterre. Quand j'étais chez ma mère, Rose, Pierre m'avait dit un jour que si sa mère, ou lui, ou moi-même, ou bien une autre personne, se trouvait dans un grand péril, il faudrait aller à la Pierre-aux-Fées et lancer trois fois l'appel au loup et que le secours viendrait. Pierre m'avait dit que je ne devais le faire que si quelqu'un était en danger de mort. Eh bien, ce garçon était en danger de mort, n'est-ce pas? Alors j'ai cru bien faire en venant vous avertir...

Comme ils gardaient tous le silence, elle ajouta d'une voix tremblante :

— J'espère que vous n'êtes pas fâchés contre Pierre parce qu'il m'a dit cela...

— Non, nous ne sommes pas fâchés contre Pierre Aubier, répondit le chef. Mais tu es une fille extraordinaire!

— Pourquoi? dit Aude naïvement.

— Tu n'as pas pensé que nous pourrions te tuer ou te garder en prisonnière?

Aude frissonna.

AUDE DE BLANCHENEF

— Si, j'y ai pensé, avoua-t-elle. Mais si vous faisiez cela, le garçon serait perdu.

— Elle a raison, dit vivement le père du jeune prisonnier. Il faut envoyer un message au château!

— Un instant, Martin! interrompit le chef. Qu'est-ce qui nous prouve que ce n'est pas un piège?

— Le sire de Maupré n'aurait pas envoyé la fille du baron! protesta André Martin. C'était trop risquer.

— Et tu n'as mis personne au courant? insista le chef en fixant sur Aude un regard pénétrant.

La fillette secoua la tête.

— Non, personne, je vous le jure!

— Pas même le fils de Maupré?

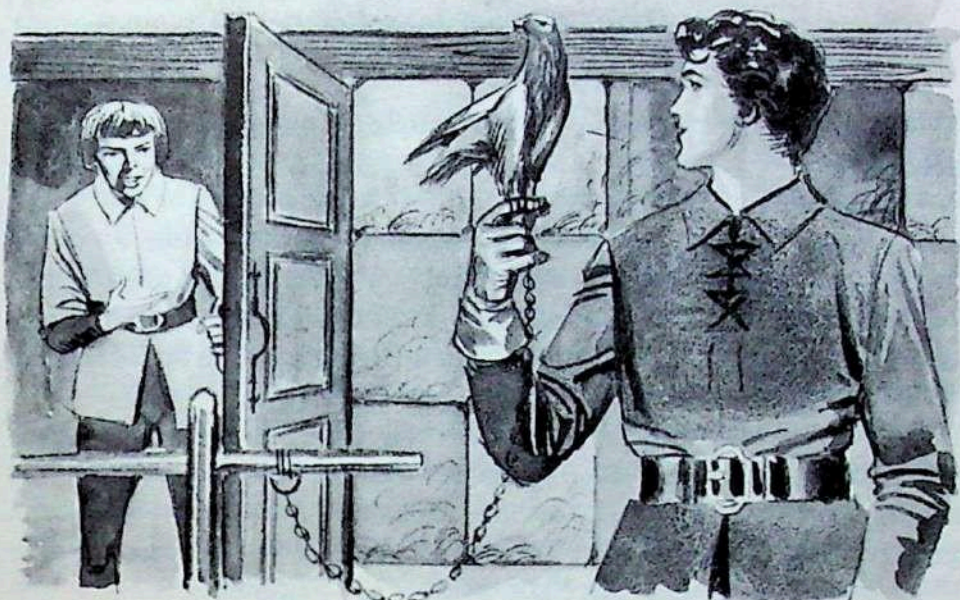
— Non, pas même mon cousin. Le sire de Maupré et son fils ignorent que j'ai quitté le château. Et même si l'un des domestiques m'a vue sortir, il n'a pas pu deviner où j'allais.

Le chef parut réfléchir un moment. André Martin, le père du jeune prisonnier, intervint :

— Il faut tirer Claude de là! Envoyons un messenger au château. Je m'offre à y aller.

— Surtout pas! protesta vivement le chef. Le sire de Maupré te garderait prisonnier, et il aurait deux otages au lieu d'un. Voici ce que nous allons faire... Leroux, emmène la damoiselle un peu plus loin.

Leroux obéit. Les Loups se concertèrent. Ils délibérèrent un moment. Puis Aude vit André Martin se détacher du groupe et s'enfoncer dans la forêt.



CHAPITRE X

LE SACRIFICE DE MICHEL

MICHEL se trouvait à la fauconnerie (1) quand son page, Renaud, entra précipitamment et lui dit :

— Messire votre père vous prie de venir immédiatement.

Michel, qui tenait sur son poing son faucon favori, caressa l'oiseau et le remit sur son perchoir. Le page paraissait vivement ému. Michel pressentit quelque nouveau désagrément. Il interrogea :

— Que se passe-t-il, Renaud ?

(1) Dans tous les châteaux, on élevait des faucons qu'on dressait pour la chasse au vol.

AUDE DE BLANCHENEF

— Je l'ignore, messire. Mais messire votre père paraît nécontent.

Michel pensa :

« Pourvu que ma cousine n'ait pas fait quelque sottise! »

Il hâta le pas et, suivi de son page, se rendit dans la grande salle où le sire de Maupré l'attendait. Il trouva celui-ci au paroxysme de la rage. Robert de Maupré pouvait à peine parler ; il était cramoisi et les yeux lui sortaient de la tête.

— Vous m'avez fait demander, mon père? interrogea Michel.

Le sire de Maupré commença par émettre un rugissement. Ce fut suivi d'un flot d'épithètes malsonnantes à l'adresse de sa fille. Gueuse, cette coquine, cette enfant trouvée que le diable emporta.

— Mais qu'a-t-elle fait? dit Michel en pâlisant.

Il se demandait si Aude n'avait pas réussi, en dépit de sa faiblesse, à faire évader le jeune prisonnier.

— Ce qu'elle a fait? hurla Maupré. Ce qu'elle a fait? Elle s'est sauvée et elle est allée trouver les Loups!

Michel sentit son cœur se serrer.

— Ce n'est pas possible..., balbutia-t-il. Comment aurait-elle pu découvrir le repaire des Loups? Et comment savez-vous qu'elle est allée là-bas?

Maupré empoigna une écharpe blanche qui traînait sur la table et la brandit sous le nez de son fils.

— Tu reconnais ça?

— Évidemment! C'est l'écharpe de ma cousine.

— Eh bien, la coquine n'est pas au château, et je viens de recevoir la visite du curé du village. Un homme envoyé par les Loups est venu le trouver avec un message disant que la fille du sire de Maupré est leur prisonnière, et qu'ils la rendront en échange du garçon que nous avons capturé! Et comme preuve de ses dires, le messager nous a remis au prêtre cette écharpe que voilà.

AUDE DE BLANCHENEF

— Il faut relâcher le prisonnier immédiatement! s'écria Michel.

— Jamais de la vie! rugit Maupré. La petite sotte s'est fait prendre, je ne sais comment, mais elle l'a sûrement cherché. Eh bien, tant pis pour elle, qu'elle reste avec les Loups!

— Mon père, vous ne pouvez pas faire une chose pareille! protesta Michel, frémissant d'indignation. Si vous faites pendre ce garçon, ils tueront ma cousine!

Une violente discussion s'engagea. Mais Michel ne put vaincre l'obstination de son père. Le sire de Maupré, fou de rage, refusait de relâcher le prisonnier et de laisser échapper ainsi une occasion unique de connaître le repaire des Loups et d'en finir avec eux. Michel, horrifié, eut même le sentiment que son père allait profiter des circonstances pour se débarrasser de la fille du baron sans avoir à y mettre la main.

Exaspéré par l'insistance du garçon, Maupré se mit à l'injurier. Hors de lui, Michel quitta la pièce.

Il monta au chemin de ronde pour réfléchir tranquillement. Assis dans l'embrasure d'un créneau, tout en regardant la campagne et la masse sombre de la forêt qui s'étendait sous ses yeux, il se demandait :

« Que faire? Comment sauver Aude? »

Il avait compris que son père, furibond, ne lèverait pas le petit doigt pour tirer la fillette de la dangereuse situation dans laquelle son imprudence l'avait précipitée.

Michel entrevoyait bien un moyen de sauver Aude. Mais c'était un moyen héroïque, qui exigeait de la part du jeune garçon beaucoup de courage et d'esprit de sacrifice : il s'agissait de se jeter lui-même dans le piège pour sauver la fillette.

Maupré n'avait pas élevé son fils dans la tradition chevaleresque qui faisait du gentilhomme le défenseur du faible et de l'opprimé. Bien au contraire, il s'était efforcé d'éloigner de son esprit les idées

AUDE DE BLANCHENEF

de générosité, de sacrifice que lui, Maupré, jugeait absurde et ridicules.

Michel était à cet âge indécis où le caractère n'est pas encore formé, où le bien et le mal se disputent l'âme de l'adolescent, qu'on puisse nettement prévoir lequel des deux l'emportera dans la lutte.

Tandis qu'il réfléchissait, troublé, hésitant encore sur la route à suivre, une image s'imposa à son esprit.

Michel avait pour parrain un homme riche et cultivé, amateur de belles reliures, et qui possédait dans sa bibliothèque un magnifique livre d'heures (1) dont le jeune garçon avait bien souvent tourné les pages quand il allait en visite chez son parrain. Parmi les scènes bibliques ou profanes qui ornaient cet ouvrage, une enluminure avait particulièrement frappé l'imagination de Michel : le paradis de l'artiste avait représenté la scène de la tentation du Christ. Certes, un esprit critique aurait pu objecter que l'artiste interprète avait interprété la scène de façon très fantaisiste. Le merveilleux palais aux clochetons ajourés qui figurait au premier plan ressemblait plus à un château de Touraine qu'à un palais oriental au temps de Christ; et la ville blottie au pied de la montagne escarpée, avec ses toits d'ardoise et ses murailles crénelées, paraissait une ville de l'Ile-de-France plutôt qu'une ville de Palestine. L'esprit de Michel ne s'était pas attardé à des considérations de ce genre.

Par contre, il avait été frappé par l'inscription qui figurait au bas de la page : sur une banderole, le pinceau de l'artiste avait tracé ces mots, en belles lettres pourpres rehaussées d'or :

Le diable lui dit : Je te donnerai toutes ces choses si tu te prosteras et m'adores (2).

(1) Livre d'heures : livre contenant des psaumes, des prières, etc., à dire aux différentes heures de la journée. Certains de ces livres d'heures, ornés de ravissantes miniatures, étaient de véritables œuvres d'art. (Voir note à la fin du livre.)

(2) Évangile selon saint Matthieu, chapitre 4.

AUDE DE BLANCHENEF

Le sire de Maupré ne craignait ni Dieu ni diable. La religion, disait-il, c'était l'affaire des prêtres et des moines, et un gentilhomme avait mieux à faire qu'à réciter des patenôtres ! Aussi Michel connaissait-il peu de chose de l'Évangile. Pourtant l'adolescent ne pouvait s'empêcher de trouver une certaine ressemblance entre la scène de la tentation et la situation dans laquelle il se trouvait placé. Ce n'était pas, certes, « tous les royaumes du monde et leur gloire » qui lui étaient offerts, mais un beau château, un fief, un titre de baron... Et pour avoir tout ceci il n'y avait aucun crime à commettre, il lui suffisait de ne pas intervenir, de laisser les événements suivre leur cours, d'abandonner à son sort une fillette imprudente, qui n'était peut-être même pas sa cousine mais une enfant trouvée...

Il eut la vision d'un corps charmant, étendu sur la fougère. Mais nul prince n'éveillerait cette jeune Belle-au-bois-dormant (1)... Le sommeil qui fermait ses paupières, c'était le sommeil de la mort. Et c'était lui, Michel, qui l'avait condamnée en refusant d'aller à son secours, alors qu'il pouvait la sauver. Fille de noble ou enfant trouvée, elle était morte pour que Michel pût hériter du château et devenir baron. Le titre que Michel porterait un jour, le fief dont il serait le maître auraient été payés de la vie d'une fillette innocente.

Le garçon ne réfléchit pas davantage. Il descendit l'escalier en courant et se précipita à l'écurie.

(1) Perrault a repris, dans ses Contes, des histoires appartenant au folklore universel. C'est ainsi que la Belle-au-bois-dormant était connue bien avant le XVII^e siècle.



CHAPITRE XI

LA DÉFAITE DU SIRE DE MAUPRÉ

VOILA bien une autre affaire, chef! Depuis plus d'une demi-heure, le fils du sire de Maupré se promène dans la forêt en criant à tous les échos : « Ohé! les Loups! » Et il ajoute : « Je suis Michel de Maupré. Je viens me rendre! » Qu'est-ce qu'il faut faire?

Un Loup, hors d'haleine, venait de rejoindre le chef et de lui faire cette déclaration. A cette nouvelle invraisemblable, le chef se prit la tête à deux mains. Jamais chef de bande ne s'était trouvé

AUDE DE BLANCHENEF

en face d'une situation pareille : deux prisonniers de marque se livrer volontairement, et le même jour ! il était dépassé par les événements.

Jacques Duroc, le chef des Loups, était un laboureur qui avait pris part à la Jacquerie avec les hommes de son village. Lors de la répression, sa maison avait été brûlée, sa femme et ses enfants massacrés par les soldats de Charles le Mauvais. Réfugié dans le forêt, il avait été contraint à cette existence de hors-la-loi. Il haïssait les seigneurs et il aurait tué avec joie le sire de Maupré. Mais il était un homme intelligent et il avait toujours interdit à ses Loups de se livrer à des actes de violence ou de cruauté. Les Loups ne commettaient pas d'assassinats et ils ne tuaient qu'en légitime défense, s'ils étaient attaqués. Jacques Duroc comprenait fort bien que tant que les Loups se borneraient à délester un voyageur de sa bourse ou à piller les marchandises d'un commerçant se rendant à la foire, les seigneurs se soucieraient peu de mettre un terme à ces agissements. Les détrousseurs de grands chemins abondaient au Moyen Age et même certains seigneurs n'hésitaient pas à les laisser à piller et à rançonner les voyageurs qui passaient sur leurs terres. Mais si les Loups commençaient à égorger les seigneurs et à enlever leurs enfants, alors tout était à craindre : les seigneurs s'uniraient contre eux, comme ils l'avaient fait lors de la répression, des bandes de monstres seraient organisées et les Loups seraient traqués sans trêve ni merci.

L'homme attendait la réponse du chef.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On le capture ?

— Il est seul ?

— Oui.

— Tu es absolument sûr que personne ne le suit à distance ?
garde par exemple ?

(1) Historique.

AUDE DE BLANCHENEF

— Il y a un moment qu'on le surveille. Personne ne le suit. Alors, on le prend et on l'amène ?

— Attrapez-le et bandez-lui les yeux. Puis vous l'amènerez dans le souterrain. Mais pas de violences, hein ? Si cet imbécile ne lui avait pas cassé le poignet l'autre jour, tout ça ne serait pas arrivé ! A présent, le sire de Maupré est enragé !

Un moment après, Michel, les yeux bandés, était amené en présence du chef.

— Otez-lui son bandeau, dit celui-ci.

Michel constata qu'il se trouvait dans un souterrain éclairé par quelques torches. Un groupe de Loups l'entouraient.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda le chef, assez brutalement. L'autre jour, mes hommes te tenaient, ils t'ont relâché. Alors, qu'est-ce que tu cherches ?

— Je ne dirai rien tant que je n'aurai pas vu la fille du baron saine et sauve, répondit Michel d'un air hautain.

— Va la chercher, Martin, commanda Jacques Duroc.

Martin revint bientôt avec la fillette.

En voyant Michel au milieu des Loups, Aude laissa échapper un cri, puis elle s'élança vers son cousin et se jeta dans ses bras en sanglotant. Michel, un peu gêné sous les regards goguenards des Loups, entoura Aude de son bras valide et la serra gauchement contre lui.

— Oh ! Michel, tu t'es fait prendre ! gémit Aude à travers ses sanglots.

— Pas du tout ! riposta-t-il. Dès que j'ai appris que tu étais aux mains des Loups, je suis venu leur dire de te relâcher.

Écartant Aude du geste, il se tourna vers le chef et jeta d'une voix brève :

— Vous allez laisser partir ma cousine. Je resterai comme otage à sa place.

AUDE DE BLANCHENEF

— Et tu te figures que nous allons exécuter tes ordres ? le chef. Vous ne sortirez d'ici ni l'un ni l'autre tant que le Maupré n'aura pas relâché le prisonnier !

Michel regarda l'homme avec une fureur contenue. Ses yeux étincelaient.

— Vous allez libérer ma cousine immédiatement !

— Non !

La riposte claqua comme un coup de fouet. Michel se poing. Il étouffait de colère.

Jacques Duroc reprit :

— On n'est pas allé vous chercher, ni toi ni ta cousine vous qui êtes venus nous trouver. Alors, tant pis pour vous resterez ici tous les deux jusqu'à ce que Claude Martin retour saine et sauf. Et ton père sera prévenu qu'on te traitera comme il traitera le prisonnier.

Michel frémit. Il savait que son père avait fait fouetter comment le jeune garçon. Et qui sait si, lorsqu'il aurait découvert la fuite de son fils — et cette découverte ne tarderait guère — le sire de Maupré n'allait pas torturer le prisonnier pour lui arracher le secret de la cachette des Loups ? Il fallait à tout prix sauver la fillette à la vengeance des bandits.

— Traitez-moi comme il vous plaira, dit-il fièrement. laissez partir ma cousine.

— On pourrait relâcher la petite, puisqu'on tient le fils de Maupré, plaida timidement André Martin, qui n'était pas mauvais, au moins et qui avait pitié de l'enfant blonde. Il avait une fille du même âge.

— Non, dit le chef. Ce serait imprudent.

Et, se tournant vers Michel, il commanda :

— Donne-moi un de tes gants.

Michel retira l'un de ses gants et le tendit à l'homme.



« Ohé! les Loups! »

AUDE DE BLANCHENEF

— Voilà, dit Jacques Duroc, avec ça le sire de Maupré ne pourra mettre en doute que nous tenons son fils.

— Mon père le sait déjà, remarqua Michel. Je lui ai laissé, en partant, un mot que mon page avait ordre de lui remettre une heure après mon départ.

— Alors, on peut s'attendre à avoir sur le dos Maupré et sa meute avant peu, grommela le chef.

— Je vais aller porter le gant et le message, proposa André Martin.

— Trop dangereux. Tu es déjà allé chez le curé ce matin, on a assez vu ta figure pour aujourd'hui. On va envoyer une des femmes. Et pas au village : chez le garde forestier de la Croix-aux-Loups.



Le sire de Maupré, hébété, tenait dans sa main le gant de Michel et écoutait le récit de la femme du garde :

— J'étais en train de laver mon linge au ruisseau quand, tout à coup, j'ai vu une femme sortir des buissons, une espèce de sorcière, mal peignée, en haillons, avec des yeux qui brillaient comme de la braise. Elle m'a dévisagée et elle m'a dit : « T'es bien la femme du garde, hein ? — Pour sûr », que j'ai répondu. Mais je n'étais point rassurée, messire ! Justement, mon mari était parti depuis le matin pour voir une coupe de bois. Alors, elle me tend le gant et elle me dit : « Les Loups ont pris le fils du sire de Maupré. Voilà son gant. Tu iras le porter au château et tu diras au seigneur qu'il relâche tout de suite le garçon qui est prisonnier, sans lui faire de mal. Faute de quoi les Loups tueront Michel de Maupré et sa cousine avant demain matin. Et tu lui diras aussi que s'il fait du mal au garçon, on en fera autant à son fils. » Là-dessus, elle a disparu. J'en

AUDE DE BLANCHENEF

avais les sangs tournés! J'ai tout laissé et je suis venue en marche aussi vite que j'ai pu!

Robert de Maupré vacilla. Le prisonnier était dans un état! Si les Loups tenaient parole et allaient faire subir à Michel tout ce qu'il avait lui-même fait subir au jeune garçon? En tout cas, il n'y avait pas un instant à perdre.

Il appela son écuyer, lui donna l'ordre de tirer le prisonnier du cachot, de le hisser sur un mulet et de dire au capitaine de la garnison qu'il se préparât à l'escorter avec dix hommes d'armes. Il s'arma et monta à cheval.

La petite troupe prit la direction de la forêt. A chaque instant, Maupré craignait de voir le prisonnier s'effondrer sur la sellette et rouler sur le sol. Il finit par dire à l'écuyer de le prendre sur son cheval et de le tenir fermement.

Le soleil déclinait quand ils entrèrent dans la forêt. L'angoisse de Maupré ne cessait de croître. Quelle allait être la réaction des Loups quand ils découvriraient que le prisonnier était incapable de marcher? Qu'allaient-ils faire à Michel? Et même, relâcheraient-ils Michel et Aude une fois qu'ils tiendraient le jeune garçon? Tout cela à craindre de ces gens sans aveu. Mais le sire de Maupré n'avait pas le choix. Comment Michel avait-il pu être assez stupide pour agir de la sorte et aller se mettre à la merci des Loups pour sauver cette petite sotte? Robert de Maupré ruminait les termes du message que Michel avait griffonné de la main gauche et que le page lui avait remis une heure après le départ du jeune garçon.

« Mon père, puisque vous ne voulez rien faire pour sauver Aude, je vais me livrer aux Loups afin qu'ils la relâchent. Qu'elle soit ma cousine ou non, je n'ai qu'une parole, moi. »

« Qu'elle soit ma cousine ou non! se répétait Maupré, furieux. Est-il possible d'être aussi stupide! »

Ainsi, Michel acceptait de risquer volontairement sa li-

AUDE DE BLANCHENEF

et sa vie afin de sauver une fillette qui n'était peut-être qu'une enfant trouvée, la fille d'une mendiante ou d'une bohémienne, qui sait ? Les plans savamment ourdis par Maupré s'effondraient, la générosité de son fils avait détruit toutes ses combinaisons. Il était vaincu, vaincu par une fille de onze ans et par un garçon de treize ans. C'était à mourir de rage !

— Où faut-il aller, messire ?

La voix de l'écuyer arracha Maupré à ses sombres pensées.

— Ils n'ont pas dit où il fallait relâcher le prisonnier, répondit-il.

Et, se tournant vers le garçon que l'écuyer avait assis devant lui, sur la selle, il demanda brusquement :

— Où veux-tu que nous te laissions ?

Les yeux noirs du jeune Loup s'ouvrirent tout grands. Il ne répondit rien.

— Allons, réponds ! jeta Maupré avec colère. Les tiens ont pris mon fils et la fille du baron. Ils demandent à les échanger contre toi et ils nous ont fait dire de te relâcher avant demain matin. Où veux-tu aller ?

— Laissez-moi n'importe où, répondit le garçon d'un air indifférent.

— Comme c'est commode ! grinça Maupré.

Mais il comprit qu'il ne tirerait rien de plus du garçon. Celui-ci ne voulait donner aucune indication qui pût mettre le châtelain sur la voie.

— Allons à la Croix-aux-Loups, puisque c'est là qu'ils ont remis le message, jeta Maupré à l'écuyer.



Les Loups, embusqués dans les fourrés, surveillaient attentivement les principaux carrefours de la forêt. L'un des guetteurs avait

AUDE DE BLANCHENEF

signalé l'approche de la troupe dès que Maupré et ses hommes avaient pénétré dans le bois.

— Claude est-il avec eux? avait demandé Jacques Duroc.

Le guetteur ayant donné une réponse affirmative, André Maupré, qui se tenait près du chef, avait supplié qu'on le laissât aller à la rencontre des cavaliers. Duroc s'y était opposé.

— Non. Attendons de voir ce qu'ils vont faire.

Un moment après, un autre guetteur vint annoncer que la troupe se dirigeait vers la Croix-aux-Loups.

— Très bien, dit le chef. Tous les hommes là-bas et cernent le carrefour. Enfermez les prisonniers dans le souterrain.

Ces ordres furent exécutés. Les Loups se faufilèrent silencieusement à travers les taillis et se mirent en embuscade près de la Croix-aux-Loups.

— Et que personne ne tire sans mon ordre! avait recommandé le chef, qui craignait que quelque Loup vindicatif ne pût résister à l'envie d'envoyer une flèche à Maupré.

Aude et Michel, enfermés dans le souterrain sur l'ordre du chef des Loups, attendaient avec angoisse l'issue de leur aventure. Qu'allait-il se passer? Le sire de Maupré relâcherait-il le prisonnier? Et les Loups les laisseraient-ils partir?

Le souterrain dans lequel les enfants étaient enfermés aboutissait à une abbaye en ruine. Les Loups avaient découvert ce souterrain par hasard, et ils en avaient fait un de leurs principaux refuges. L'entrée était dissimulée par des buissons de ronces. Une grille rouillée la fermait.

Dans l'ombre, Aude, frissonnante, se serrait contre Michel.

— Que crois-tu qu'ils vont nous faire? dit-elle d'une voix tremblante.

— Mais rien du tout! répondit Michel d'un ton rassurant. Ils vont nous relâcher dès que mon père aura libéré ce garçon.

AUDE DE BLANCHENEF

— Le chef a dit que... qu'il nous traiterait comme ton père aurait traité le prisonnier..., murmura Aude, défaillante.

— Il a dit qu'il *me* traiterait comme mon père aurait traité le prisonnier. Il ne te fera rien, à toi.

— Mais je ne veux pas qu'il te maltraite! sanglota Aude.

— Calme-toi, voyons! dit Michel gentiment. Ce sont des menaces en l'air.

— Je voudrais en être sûre... Michel, j'ai peur pour toi.

A ce moment, on entendit grincer la grille. La lueur d'une torche brilla dans l'obscurité.

— Les voilà! gémit Aude en cachant son visage sur l'épaule de Michel.

D'un geste protecteur, le jeune garçon passa son bras valide autour de la fillette et la serra contre lui. Les pas se rapprochèrent. Deux Loups apparurent.

— Allons, venez! dit celui qui portait la torche.

Les enfants se levèrent et les suivirent.

— Est-ce que le sire de Maupré a relâché le garçon? hasarda timidement Aude.

— Oui, grogna l'un des hommes, il l'a relâché. Mais le pauvre garçon est dans un triste état.

Aude eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre.

Dans la clairière, Claude était étendu sur l'herbe, au pied d'un hêtre. Sa mère, agenouillée près de lui, l'embrassait en pleurant, tandis que son père serrait la main du garçon dans les siennes en répétant d'une voix rauque :

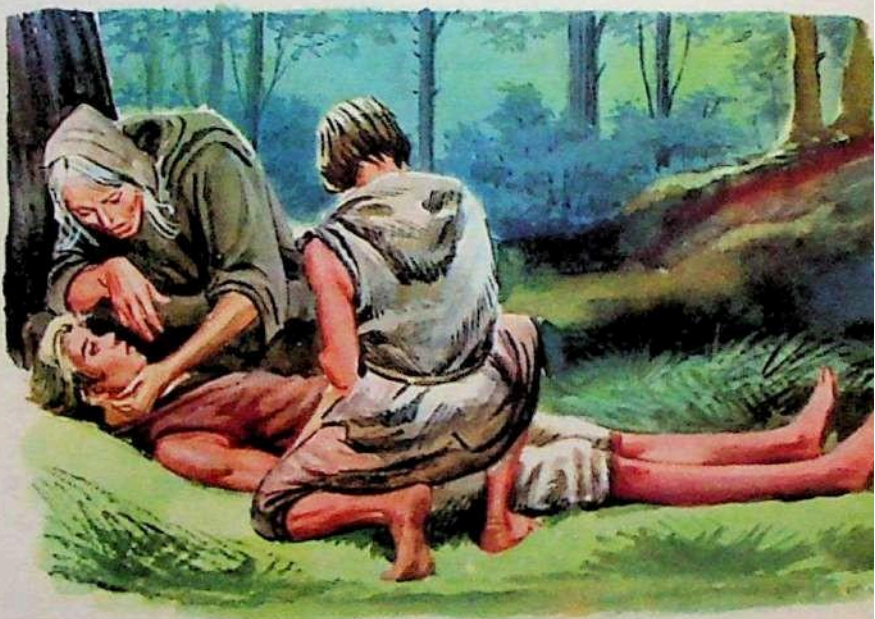
— Mon p'tit gars... qu'est-ce qu'ils t'ont fait, dis? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

Claude ne répondait rien. Il gardait les yeux clos et paraissait épuisé de fatigue et de souffrance.

Le chef posa la main sur l'épaule du père :

AUDE DE BLANCHENEF

— Écoute-moi, Martin, dit-il. Tu sais ce que j'ai promis Maupré, s'il faisait du mal à Claude. Seulement, si... si je traïtais le fils de Maupré comme Maupré a traité le tien... il se vengerait d'une façon terrible. Il ameutera contre nous tous les gens des châteaux, ils cerneront la forêt et... ils finiront par nous avoir... Par ailleurs, rien n'obligeait la fille du baron et son cousin à venir nous trahir.



ils se sont livrés volontairement : la petite pour sauver toi-même et le garçon pour sauver sa cousine. Qu'est-ce que tu décides ?

Martin se redressa et se retourna :

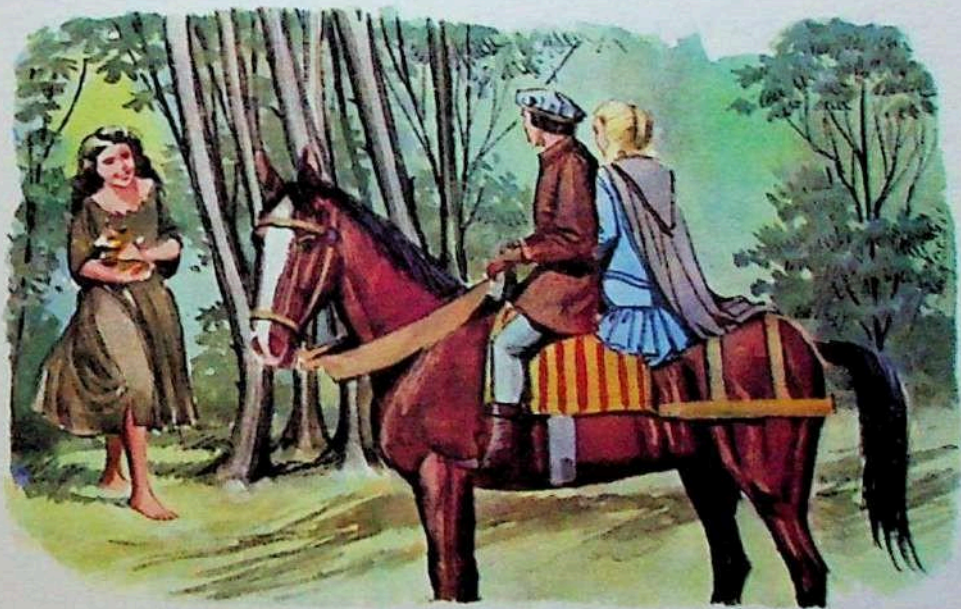
— Qu'ils s'en aillent ! cria-t-il.

— Oui, qu'ils s'en aillent, approuvèrent les Loups.

Aude et Michel, les yeux bandés, furent emmenés à bonne distance de leur repaire. Après quoi, celui qui les guidait s'éloigna.

AUDE DE BLANCHENEF

en leur criant d'ôter leur bandeau. Les enfants obéirent. Ils étaient seuls dans une partie de la forêt qu'ils ne connaissaient pas. Leur cheval était attaché à un bouleau. Michel le détacha et il aida sa cousine à monter en croupe. A ce moment, les branches d'un buisson s'écartèrent et une petite fille déguenillée, pieds nus, apparut. Elle serrait dans ses bras un ravissant renardeau.



— Tu arrives à point, petite! dit Michel. Tu vas nous dire où nous sommes.

— Vous n'êtes pas loin du carrefour de la Pie, répondit la petite après une hésitation.

— C'est de quel côté, le carrefour de la Pie?

— Par là.

— Et pour aller au château?

AUDE DE BLANCHENEF

— J'saurais pas vous expliquer. Mais vous n'avez qu'à tout droit après le carrefour de la Pie et vous arriverez à la Croix-aux-Loups. Vot' père, il y est.

— Tu es la fille d'un bûcheron? demanda Michel.

— Je suis la sœur de Claude. Je vous ai suivis, je voulais remercier la damoiselle parce qu'elle a sauvé mon

Elle leva les yeux sur la fille du baron et demanda timidement :

— Est-ce que vous aimez les bêtes, damoiselle?

— Oui, beaucoup, répondit Aude en souriant.

La petite jeta un coup d'œil méfiant du côté de Michel.

— Si je vous donne le renard... votre cousin ne lui fera pas mal?

— Je prends le renard sous ma protection! déclara Michel amusé. Foi de gentilhomme.

— Alors, tenez!

Elle se haussa sur la pointe des pieds et, dans un geste d'offense, éleva le renardeau vers la petite châtelaine qui se pencha pour le recevoir.

— Prenez-le, dit-elle. Pour vous remercier d'avoir sauvé mon frère... Il s'appelle Flamme.

Elle plongea dans les taillis. Et Aude, ravie, serra dans ses bras le petit renard.

— Souhaitons que Babiole ne l'étrangle pas! dit Michel.

A la Croix-aux-Loups, le sire de Maupré et ses hommes attendaient depuis deux heures.

A mesure que le temps s'écoulait, l'espoir de Maupré diminuait.

« Ces misérables ne relâcheront pas les enfants... ils les tuent », se disait-il avec angoisse.

La fureur qui s'était emparée de lui quand il avait apprenue la capture de la fillette par les Loups, puis celle de son fils, avait

AUDE DE BLANCHENEF

place à un violent désespoir. Bien qu'il ne fût pas tendre pour Michel, il l'aimait cependant; c'était son fils unique, il était fier de ce beau garçon, robuste et intelligent.

« Je ne le reverrai pas vivant ! se répétait-il. Ils vont le pendre... ou lui faire pire encore... le mutiler... le torturer... J'ai été fou de relâcher ce garnement que je tenais... »

Au paroxysme de la douleur, il fixait d'un air égaré l'allée forestière que la nuit envahissait.

« Mon Dieu, s'ils reviennent vivants, je promets de traiter désormais Aude comme si elle était ma fille ! »

Maupré avait atteint le fond du désespoir. Il commençait à éprouver le vague sentiment que le malheur qui l'atteignait pouvait être la punition du mal qu'il avait voulu faire à la fille de son cousin. C'est alors que la pensée de ce vœu lui était venue à l'esprit.

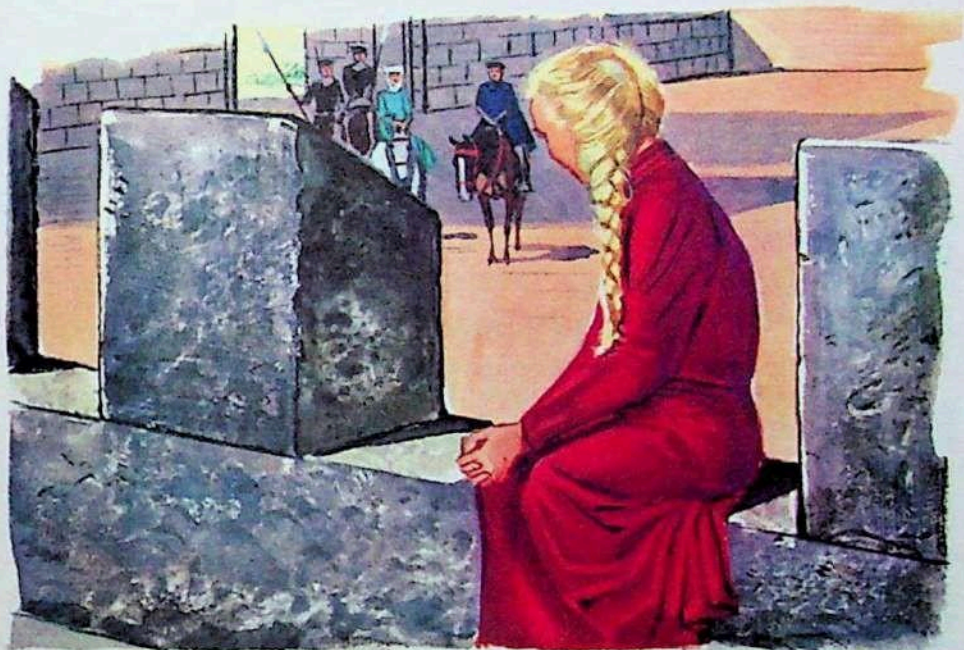
Au Moyen Age, faire un vœu en vue d'obtenir une chose désirée était une pratique très fréquente; même des gens qui n'étaient pas particulièrement pieux n'hésitaient pas à promettre, par exemple, d'accomplir un pèlerinage ou de faire un don important à une église ou à un couvent pour obtenir la réalisation de ce qu'ils souhaitaient.

... La nuit était complètement tombée quand le pas d'un cheval résonna dans l'allée forestière... Quelque chose s'avavançait sous les rayons de la lune qui filtraient entre les branches des hêtres...

— Une torche ! hurla Maupré.

Il s'élança en courant comme un fou.

Quand son écuyer, qui était allé chercher une torche chez le garde, revint, la lueur dansante du flambeau éclaira un spectacle inattendu : un cheval sortait de l'ombre, monté par Michel et portant Aude en croupe, et la fillette serrait dans ses bras un petit renard couleur de flamme.



CHAPITRE XII

DOUBLE SURPRISE

FLAMME, le petit renard apprivoisé, et Babiolo, le jeune épagneul, jouaient ensemble sur le chemin de ronde. Ils se livraient un assaut en règle, se roulaient sur les dalles, se mordaient mutuellement. Babiolo émettait des grognements féroces et Flamme poussait des glapissements aigus. L'un et l'autre étaient au comble de la joie (1).

(1) L'amitié entre un jeune renard et un chien de chasse est une chose assez rare, mais non exceptionnelle. Ma mère possédait un épagneul et un renard apprivoisé qui s'étaient liés d'amitié et qui jouaient ensemble. (N.D.A.)

AUDE DE BLANCHENEF

Aude, amusée, regardait la scène en souriant. Plusieurs s'étaient écoulés depuis son aventure chez les Loups. Le Maupré avait tenté, mais en vain, de se venger des hors-la-loi. Les battues monstres qui avaient été entreprises dans le fief de Blanchenef n'avaient abouti à aucun résultat. Les Loups semblaient volatilisés.

En effet, leur chef, persuadé que le sire de Maupré ne reviendrait pas sur sa défaite, avait jugé prudent de déguerpir en vitesse avec sa bande. Dans le cours de la nuit qui avait suivi le retour de Blanchenef, les hors-la-loi avaient levé le camp et, à marches forcées, gagné une autre forêt, située au-delà des limites du fief de Blanchenef. Là, ils s'étaient terrés dans des cachettes et ils s'étaient tenus cois un certain temps, s'abstenant de commettre de nouveaux méfaits qui auraient trahi leur présence sur les terres du vassal de Boishardy.

Le son d'un cor tira Aude de ses pensées. La fillette s'approcha du créneau et se pencha pour voir qui arrivait. Elle aperçut un groupe de cavaliers à l'entrée du pont-levis : un seigneur et une jeune dame, avec une petite escorte.

« Une visite ! » pensa Aude, charmée.

Les visites étaient chose rare. Quelques seigneurs, par occasion, venaient chasser avec le sire de Maupré. Mais comme il n'y avait pas de châtelaine à Blanchenef, ils n'amenaient ni leur femme ni leurs filles. Aude, d'ailleurs, eût été bien en peine pour organiser une réception ! Son éducation de damoiselle était encore à faire.

Elle se hâta de descendre l'escalier, heureuse, mais aussi un peu embarrassée à l'idée de se trouver en face de ces inconnus. Comme elle arrivait au premier-étage, elle entendit la voix de Maupré dans la grande salle. La porte était ouverte et la fillette sauta pour entendre les mots, proférés par Maupré avec un accent de rage indescriptible.

— Malédiction ! le baron est revenu !

AUDE DE BLANCHENEF

Elle s'arrêta, clouée sur place et le cœur battant à grands coups. Qu'est-ce que cela voulait dire? Est-ce que son père se trouvait parmi le groupe de cavaliers qui attendaient devant le pont-levis?

Elle descendit l'escalier quatre à quatre et s'élança dans la cour au moment précis où les visiteurs y pénétraient. Bouleversée d'émotion, elle reconnut son père dans le seigneur qui accompagnait la jeune châtelaine. Du haut du chemin de ronde, elle n'avait pu distinguer ses traits. Mais qui donc était cette jeune fille aux cheveux blonds et aux yeux bleus qui se tenait à côté du baron?

Aude s'avança, fit une révérence à l'inconnue et s'approcha du baron pour l'embrasser. Le baron, présentement, aidait la jeune châtelaine à descendre de sa monture. Après quoi, il se tourna vers sa fille, la saisit dans ses bras et la serra contre lui avec emportement.

— Aude! ma petite fille! Enfin! dit-il d'une voix entrecoupée en baisant le petit visage frémissant.

Et, se tournant vers la jeune châtelaine, la main appuyée sur l'épaule de la fillette, il présenta :

— Voici Aude, ma fille.

Et il ajouta :

— Aude, je te présente la baronne de Blanchenef.

Aude, abasourdie, regardait son père sans comprendre. La baronne de Blanchenef? Qu'est-ce que cela voulait dire?

La lumière se fit dans son esprit quand le sire de Maupré, suivi de Michel, apparut et que le baron renouvela les présentations. Robert de Maupré verdit de rage et siffla, d'un ton venimeux :

— Comment, mon cousin, vous vous êtes remarié secrètement?

Le baron se redressa et toisa l'insolent.

— Je me suis remarié, en effet, Maupré, risposta-t-il avec hauteur. Mais ce ne fut point, comme vous l'insinuez, un mariage secret : j'ai épousé très haute et très noble damoiselle Maud Fair Oaks, fille de Sir Richard Fair Oaks, seigneur de Blackmoor, dans le

AUDE DE BLANCHENEF

Cambridgeshire. Le mariage a été célébré voici six semaines à Blackmoor Castle.

Robert de Maupré faillit tomber à la renverse. Le baron avait épousé la fille du seigneur anglais qui le retenait prisonnier pendant douze ans !

Frémissant de rage, ne se possédant plus, il articula :

— Alors votre rançon est payée ? Je serais curieux de savoir ce que mon cousin, qui vous a prêté pareille somme ?

Hugues de Blanchenef dévisagea le sire de Maupré et répondit froidement :

— Ma rançon est payée, en effet. Et vous n'avez nulle importance à avoir, mon cousin : je ne dois rien à personne. Sur ce, je préfère que j'introduise la baronne dans mon château !



Quand Sir Richard Fairoaks avait vu revenir à Blackmoor son prisonnier très las et fort découragé, quand le baron de Blanchenef lui avait raconté l'inutilité de ses démarches et comment il avait complètement échoué dans ses efforts pour réunir la somme exigée, une idée qui couvait depuis fort longtemps dans l'esprit du seigneur anglais s'était imposée à lui. Le baron venait de décider avec amertume, qu'il n'existait désormais pour lui qu'un seul unique moyen de s'acquitter : s'adresser aux usuriers et engager son domaine.

— Hum ! hum ! fit Sir Richard, ce serait regrettable... très regrettable, messire, qu'un bon gentilhomme en vînt à cette extrémité. Ne pourrions-nous pas... faire un arrangement ? Entre gens de bien, n'est-ce pas...

— Un arrangement ? Lequel ? demanda Hugues de Blanchenef saisi d'un fol espoir.

AUDE DE BLANCHENEF

— Eh bien... hum! hum! Vous venez de me narrer, baron, de quelle façon miraculeuse vous aviez retrouvé votre fille, et je m'en réjouis avec vous... Mais vous n'avez point de fils. N'avez-vous jamais songé... hum!... à vous remarier?

Le baron ne comprit pas que Sir Richard lui tendait la perche.

— Me remarier? dit-il avec amertume. Certes, j'y ai songé. Mais



quel beau parti à offrir à une fille de la noblesse : un gentilhomme ruiné, dont le domaine sera bientôt entre les griffes des usuriers!

— Oui... oui... bien sûr.

Sir Richard tournait autour du pot, n'osant formuler franchement son offre. Tout ruiné qu'il était, le baron constituait un bon parti, du moins pour la fille d'un petit seigneur anglais, propriétaire d'un manoir délabré, de quelques landes stériles et d'une vaste étendue de marécages.

AUDE DE BLANCHENEF

Sir Richard reprit :

— Votre domaine a été ravagé par la Jacquerie, mais l vous reste... elle a de la valeur. A mon avis, vous auriez tort c mettre entre les griffes des usuriers. Il existe une meilleure so

— Mais laquelle? Vendre? Ce serait bien pis!

— Qui parle de vendre? Ne pourriez-vous constituer er votre épouse une partie de vos terres, correspondant à la va votre rançon? Ainsi, vous ne vous dépouilleriez pas, puisque reviendrait à votre fils par héritage.

— Je ne comprends pas, dit le baron.

Sir Richard vit qu'il n'avait plus d'autre moyen que de se lui-même la main du baron pour sa fille.

— Messire baron, commença-t-il d'un air embarrassé n'avez pas été sans remarquer, je pense, l'attachement que r Maud éprouve à votre égard...

Maud avait seize ans. Elle était douce et jolie. Le baron vue grandir, devenir une ravissante jeune fille. Il n'était pa insensible à son charme. Dans ce triste château où il était le sourire de Maud, ses beaux yeux bleus avaient été pour F de Blanchenef comme un rayon de soleil...

Quinze jours plus tard, le baron épousait la fille de Sir R

* * *

Robert de Maupré ne décolerait pas. Le retour intempe baron, ce stupide mariage ruinaient toutes ses combin

Quand il avait décidé de marier son fils à la petite Aude, de Maupré était persuadé que son cousin, n'ayant pu acqui rançon, ne reviendrait pas avant plusieurs années. Et qu reviendrait enfin, découragé, vaincu, n'ayant plus d'autre alte que d'engager le domaine à des usuriers, ou de rester toute prisonnier en Angleterre, Maupré le placerait devant le fait a

AUDE DE BLANCHENEF

pli. Il ferait valoir qu'il avait cru de son devoir de donner un protecteur à Aude, d'assurer son avenir... Il ne doutait pas que le baron, même s'il manifestait quelque humeur en découvrant que son cousin avait profité de son absence pour marier sa fille à Michel, ne finît par accepter la situation.

Malheureusement pour Maupré, les choses ne s'étaient pas passées ainsi. Le retour rapide, imprévisible, du baron avait surpris son cousin et déjoué ses plans. Hugues de Blanchenef, découvrant que Maupré avait marié Aude à son fils quelques semaines après son départ, allait entrer en fureur et considérer la chose comme une manœuvre déloyale de la part de son cousin... D'autant plus que Robert, quand il avait vu surgir inopinément le baron en compagnie de sa jeune épouse anglaise, avait été incapable de dissimuler sa colère et sa déception et s'était laissé aller à proférer des paroles regrettables, alors qu'il aurait fallu biaiser, flatter, faire preuve de tact et d'habileté.

Dans la chambre étroite et sombre qu'il avait dû réintégrer, Robert de Maupré tournait comme un ours en cage et donnait de grands coups de pied aux meubles, faute de pouvoir passer sa colère sur quelqu'un. Michel, assis sur un coffre à habits, regardait son père avec perplexité.

— J'ai agi comme un imbécile! vociférait Robert de Maupré. Mais comment aurais-je pu prévoir que le baron reviendrait d'Angleterre au bout de trois mois! Je le croyais là-bas pour quatre ou cinq ans. A présent, nous n'avons plus qu'à faire nos paquets et à retourner à Maupré.

— Mais, tout de même, risqua Michel, nous sommes mariés, Aude et moi...

— Mariés? Laisse-moi rire! Tu as épousé ta cousine par parole de présent (1). Pour que votre mariage fût indissoluble, il aurait

(1) Au sujet des mariages d'enfants, voir note à la fin du livre.

AUDE DE BLANCHENEF

Sir Richard reprit :

— Votre domaine a été ravagé par la Jacquerie, mais vous reste... elle a de la valeur. A mon avis, vous auriez tort de mettre entre les griffes des usuriers. Il existe une meilleure solution.

— Mais laquelle? Vendre? Ce serait bien pis!

— Qui parle de vendre? Ne pourriez-vous constituer avec votre épouse une partie de vos terres, correspondant à la valeur de votre rançon? Ainsi, vous ne vous dépouilleriez pas, puisque tout reviendrait à votre fils par héritage.

— Je ne comprends pas, dit le baron.

Sir Richard vit qu'il n'avait plus d'autre moyen que de se fier à lui-même la main du baron pour sa fille.

— Messire baron, commença-t-il d'un air embarrassé, je n'avez pas été sans remarquer, je pense, l'attachement que Maud éprouve à votre égard...

Maud avait seize ans. Elle était douce et jolie. Le baron ne pouvait voir grandir, devenir une ravissante jeune fille. Il n'était pas insensible à son charme. Dans ce triste château où il était en prison, le sourire de Maud, ses beaux yeux bleus avaient été pour lui de Blanchenef comme un rayon de soleil...

Quinze jours plus tard, le baron épousait la fille de Sir Richard.



Robert de Maupré ne décolérait pas. Le retour intempestif du baron, ce stupide mariage ruinaient toutes ses combinaisons.

Quand il avait décidé de marier son fils à la petite Aude de Maupré était persuadé que son cousin, n'ayant pu acquiescer à sa rançon, ne reviendrait pas avant plusieurs années. Et qu'il reviendrait enfin, découragé, vaincu, n'ayant plus d'autre alternative que d'engager le domaine à des usuriers, ou de rester tout prisonnier en Angleterre, Maupré le placerait devant le fait accompli.

AUDE DE BLANCHENEF

pli. Il ferait valoir qu'il avait cru de son devoir de donner un protecteur à Aude, d'assurer son avenir... Il ne doutait pas que le baron, même s'il manifestait quelque humeur en découvrant que son cousin avait profité de son absence pour marier sa fille à Michel, ne finît par accepter la situation.

Malheureusement pour Maupré, les choses ne s'étaient pas passées ainsi. Le retour rapide, imprévisible, du baron avait surpris son cousin et déjoué ses plans. Hugues de Blanchenef, découvrant que Maupré avait marié Aude à son fils quelques semaines après son départ, allait entrer en fureur et considérer la chose comme une manœuvre déloyale de la part de son cousin... D'autant plus que Robert, quand il avait vu surgir inopinément le baron en compagnie de sa jeune épouse anglaise, avait été incapable de dissimuler sa colère et sa déception et s'était laissé aller à proférer des paroles regrettables, alors qu'il aurait fallu biaiser, flatter, faire preuve de tact et d'habileté.

Dans la chambre étroite et sombre qu'il avait dû réintégrer, Robert de Maupré tournait comme un ours en cage et donnait de grands coups de pied aux meubles, faute de pouvoir passer sa colère sur quelqu'un. Michel, assis sur un coffre à habits, regardait son père avec perplexité.

— J'ai agi comme un imbécile! vociférait Robert de Maupré. Mais comment aurais-je pu prévoir que le baron reviendrait d'Angleterre au bout de trois mois! Je le croyais là-bas pour quatre ou cinq ans. A présent, nous n'avons plus qu'à faire nos paquets et à retourner à Maupré.

— Mais, tout de même, risqua Michel, nous sommes mariés, Aude et moi...

— Mariés? Laisse-moi rire! Tu as épousé ta cousine par parole de présent (1). Pour que votre mariage fût indissoluble, il aurait

(1) Au sujet des mariages d'enfants, voir note à la fin du livre.

AUDE DE BLANCHENEF

fallu que ta cousine atteigne ses douze ans et toi tes quatorze avant le retour du baron. Jusque-là, le mariage peut être annulé aucune formalité, à la demande d'un seul des conjoints.

Michel demeura interdit. Il n'était pas au courant de ces subtilités juridiques.

— Et vous croyez, mon père, dit-il en hésitant, qu'Aude demandera... l'annulation de notre mariage?

Robert de Maupré regarda Michel et parut réfléchir.

— Tu t'entendais bien avec ta cousine, n'est-ce pas? insinua-t-il.

— Pas au début, avoua Michel avec franchise. Mais ensuite,

— Enfin, tu lui as sauvé la vie!

Michel regarda son père d'un air indigné. Comment le sire de Maupré osait-il rappeler cela, alors qu'il avait joué un si grand rôle dans cette affaire?

— Vous oubliez, me semble-t-il, que vous aviez l'intention d'abandonner ma cousine à son sort! dit-il d'une voix frémissante.

Furieux, Robert de Maupré marcha sur son fils d'un air menaçant.

— Si tu souffles à quiconque un mot de cela, gronda-t-il, je te romprai les os, tu entends?

Oui, Michel entendait. Et son indignation ne connaissait pas de bornes. Jamais son père ne lui avait paru aussi méprisable. Il dut se contenir pour ne pas lui crier ce qu'il pensait de sa conduite.

A ce moment, un pas rapide retentit dans le couloir, la porte s'ouvrit sous une violente poussée et le baron fit irruption dans la pièce. En voyant son visage, Maupré comprit que son cousin était au courant de tout.

— Ainsi, tu as profité de mon absence pour marier ma fille à ton fils, misérable! jeta le baron, hors de lui. Tu te croyais bien tranquille, hein? Tu pensais que je ne reviendrais jamais d'Angleterre!

Maupré tenta une protestation, mais le baron le fit taire.

— Pas un mot! Inutile de mentir. Je te donne une heure pour



Le baron fit irruption dans la pièce.

AUDE DE BLANCHENEF

déguerpir avec ton fils. Et que je ne vous retrouve plus jamais sur mon chemin, ni l'un ni l'autre! Vous avez compris?

Et le baron sortit en claquant la porte.

Après le départ de son cousin, Maupré s'effondra. Avoir tant lutté, tant rusé, pour en arriver là! Être chassé comme un laquais! Retourner vivre dans la misère à Maupré après avoir espéré finir ses jours dans l'abondance au château de Blanchenef! Quelle chute!

Ivre de rage, il se mit à faire ses paquets, tout en proférant des injures et des menaces contre le baron.

Michel, écœuré, quitta la pièce.

Ainsi, c'était fini. Il fallait dire adieu à Blanchenef, retourner vivre à Maupré, seul avec son père qu'il méprisait à présent... Il fallait renoncer aux chiens, aux chevaux, aux faucons, à tout ce qui avait fait, pour lui, l'intérêt de son existence au cours des années passées au château... Plus que tout cela, il fallait perdre Aude, ne plus la revoir jamais... jamais... et apprendre quelque jour qu'elle avait épousé un autre, un jeune noble de meilleure naissance que Michel et plus fortuné que lui... Il mesurait mieux, maintenant, la place que la fillette avait tenue dans son existence. A l'indifférence qu'il avait éprouvée pour elle au début avait succédé une franche camaraderie, qui s'était transformée en une profonde amitié. C'était par Aude que ce garçon, qui n'avait ni mère ni sœur, avait eu la révélation de ce sentiment inconnu pour lui : la tendresse.

Tristement, Michel fit ses paquets.

Tout à coup, la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement et Aude s'élança dans la pièce comme un ouragan.

— Tu pars, Michel? s'écria-t-elle d'une voix étranglée par les larmes. Oh! ce n'est pas possible! Mon père ne peut pas être assez méchant pour te chasser!

— Écoute, Aude, commença Michel, fort embarrassé, il vaudrait mieux que...

AUDE DE BLANCHENEF

A cet instant, la voix du baron s'éleva dans l'escalier :

— Aude, où es-tu ? Que fais-tu ?

La fillette, effrayée, garda le silence. Le baron, ne recevant de réponse, gravit rapidement l'escalier, et il vit sa fille dans la chambre de Michel, dont la porte était restée ouverte. Sa colère éclata.

— Je t'avais interdit de revoir Michel ! s'écria-t-il. Est-ce que tu m'obéis ?

Pour toute réponse, Aude éclata en sanglots. Hugues de Blanchenef entra dans la chambre, empoigna sa fille par le bras et l'entraîna malgré sa résistance.

— Je ne veux pas que Michel parte ! cria Aude à travers ses sanglots. Je ne veux pas !

— Je suis le maître ici, fit le baron, les dents serrées. Tu m'obéiras.

Il enferma la fillette dans sa chambre. Aude, par la suite, assista au départ de Robert de Maupré et de Michel. Braquée de colère du baron, elle ouvrit la fenêtre, se pencha au-dehors et poussa de toute la force de ses poumons :

— Michel ! Michel !

Le garçon, qui allait monter à cheval, se retourna, leva la tête et sourit à la fillette.

Il agita la main en signe d'adieu.

— Michel ! cria Aude, prends Flamme ! Je te le donne !

Par malheur, le sire de Maupré avait entendu.

— Ah non ! rugit-il, je ne veux pas de cette sale bête à Michel ! Tu entends, Michel ? Je te défends de le prendre.

— Qui est Flamme ? demanda brusquement le baron, qui venait d'arriver au départ et qui avait entendu, lui aussi.

— C'est un renard ! ricana Maupré.

— Un renard ?

AUDE DE BLANCHENEF

— Oui, un petit renard que la sœur de Claude a donné à Aude, dit Michel.

— La sœur de Claude? Qui est ce Claude? reprit le baron.

— Le fils d'un Loup.

Le baron allait de surprise en surprise.

— Vous voyez, mon cousin, ironisa Maupré, les belles fréquentations de damoiselle Aude : le fils d'un Loup, la sœur d'un louveteau, sans compter le grand chef des Loups en personne!

— Mais qu'est-ce que cette histoire? s'écria le baron.

Il se demandait s'il devait en rire ou se fâcher.

Michel dit brièvement :

— C'est arrivé lorsque nous étions prisonniers chez les Loups, Aude et moi. Ma cousine vous contera l'histoire.

Il salua froidement le baron, sauta en selle et s'éloigna avec son père.





CHAPITRE XIII

LA RENCONTRE AU BORD DE L'ÉTANG

L'ÉTÉ avait fait place à l'automne. La forêt s'était revêtue d'une merveilleuse parure. Mais le château de Maupré semblait à Michel plus sinistre encore que dans ses souvenirs. Le vent qui soufflait en rafales, chassant la pluie, poussait de lugubres gémissements en passant à travers la toiture trouée et remplissait le grenier de ses hurlements. Sa lamentation résonnait dans tout le manoir, il s'insinuait sous les portes mal closes, secouait les fenêtres aux

AUDE DE BLANCHENEF

carreaux fêlés, faisant battre les volets disjoints, emplissaient vacarme l'immense cheminée à la hotte noircie et rabattait dans la salle aux murs nus, qui servait à la fois de cuisine et à manger.

Le sire de Maupré se livrait à la chasse avec une sorte de folie. Il avait toujours eu un penchant pour la bouteille; mais il s'était mis à boire sans aucune retenue. Presque tous les jours était ivre; il tenait alors des propos incohérents et se répétait injures et en menaces contre le baron de Blanchenef.

Michel rongea son frein. Ses seules distractions étaient la chasse, le tir à l'arc et les longues chevauchées dans la forêt par l'automne. Mais souvent le mauvais temps interdisait sa sortie.

Un jour de brouillard, Michel et son père se trouvaient dans la salle basse du manoir. Un maigre feu brûlait dans la cheminée. Robert de Maupré, assis devant la table, un goblet à la main, vidait mélancoliquement une bouteille — la troisième du matin. Une idée que, sous l'influence de l'alcool, il jugea lui vint à l'esprit. Il résolut d'en faire part immédiatement à son père, qui, assis sur une escabelle, le menton dans la main, regardait avec un air mélancolique les flammes danser dans l'âtre.

— Dis donc, Michel, fit-il entre deux hoquets, il me vient une idée... une excellente idée.

Michel ne demanda pas quelle était cette idée. Il écoutait d'une oreille distraite les propos que son père tenait lorsqu'il était sous l'influence de la boisson.

— Voilà..., reprit Maupré. Il s'agit de ta cousine...

Un hoquet lui coupa la parole. Michel se tourna vers son père et le regarda avec inquiétude. Maupré avala une nouvelle gorgée de vin pour s'éclaircir les idées.

— Ta cousine aura douze ans dans trois mois et tu aur

AUDE DE BLANCHENEF

torze ans dans six semaines, continua Maupré, la langue pâteuse. Il n'y a qu'à enlever Aude, la garder pendant trois mois dans une bonne cachette — je me charge d'en trouver une fameuse! — et le tour est joué! Dans trois mois, votre mariage sera indissoluble.

— Mais ce serait pire que tout! s'écria Michel, indigné. Le baron serait furieux, et à juste titre cette fois!

— Je me moque bien du baron! ricana Maupré. Il pourra tempêter tant qu'il voudra, il ne découvrira pas où nous cachons la fille.

— Jamais je ne me prêterai à pareille chose.

— Tu aimes mieux mourir de faim à Maupré, pauvre imbécile!

— J'aime mieux être un imbécile qu'un coquin! protesta violemment Michel.

Cette riposte cingla Maupré. Fou de rage, il empoigna sa cravache, se jeta sur Michel, lui arracha son pourpoint et sa chemise et le roua de coups. Michel serrait les dents pour ne pas crier, mais il se tordait de douleur. Quand Maupré s'arrêta de frapper, le garçon avait le dos en sang.

— Je te dresserai, moi! gronda Maupré.

Il jeta la cravache et retourna à sa bouteille.



Michel avait vaguement espéré que son père avait parlé sous l'empire de l'ivresse et que, cette ivresse dissipée, il ne se souviendrait plus des propos qu'il avait tenus. Mais, dans les jours qui suivirent, Robert de Maupré revint à la charge. Son projet d'enlèvement lui paraissait une idée mirobolante et son fils se demandait avec désespoir s'il n'allait pas passer des paroles aux actes. Comment l'empêcher d'accomplir son sinistre projet? Aller prévenir le baron? Michel se refusait à dénoncer son père.

AUDE DE BLANCHENEF

Quelques jours après cette scène, Michel, encore endolori par les coups qu'il avait reçus, se promenait à cheval dans la forêt. Il s'arrêta près d'un étang endormi sous les branches. Un oiseau de gorge chantait dans un buisson d'aubépine. Michel attachant sa monture au tronc argenté d'un bouleau et s'assit dans les fougères rousses. Le miroir immobile de l'étang reflétait les feuillages des ormes et des frênes qui se penchaient sur l'eau.

Michel suivait du regard le vol d'une bergeronnette grise. Soudain il aperçut, entre les arbres qui bordaient la rive, la silhouette menue d'une fillette à cheval. La jeune amazone montait une bécasse blanche et se dirigeait dans la direction de Maupré. Il recula vers Aude.

Se levant d'un bond, il la héla de toutes ses forces et s'élança vers sa rencontre.

— Aude! Où vas-tu? demanda-t-il avec inquiétude.

Il craignait que sa cousine n'eût formé le projet téméraire de rendre seule au château de Maupré. Connaissant les sinistres intentions de son père, il tremblait que celui-ci ne saisît l'occasion de s'emparer de la fillette et de la séquestrer.

— Je te cherchais, Michel, je voulais te voir, répondit Aude. Aide-moi à descendre.

Michel la reçut dans ses bras et la déposa sur le sol.

— J'ai cru que je n'arriverais jamais à sortir seule, dit la jeune fille. J'ai dû le faire en cachette. Mon père ne m'aurait jamais permis de venir te voir.

Après leur aventure chez les Loups, Michel avait appris à sa cousine à monter à cheval. Mais la fillette n'était pas encore une bonne cavalière.

Michel demanda, très vite :

— Est-ce que la baronne est gentille pour toi?

— Oh! oui, elle est très gentille, je l'aime beaucoup. Mais e

AUDE DE BLANCHENEF

sait que quelques mots de français et, comme j'ignore l'anglais, nous ne pouvons guère parler...

Michel étendit son manteau sur la fougère et fit asseoir sa cousine auprès de lui. Ils restèrent un moment silencieux à écouter le rouge-gorge lancer ses trilles. Puis Aude posa sa main sur le bras de Michel.

— J'ai raconté à mon père tout ce qui s'était passé quand nous



étions prisonniers des Loups, chuchota-t-elle. Je lui ai dit comme tu avais été courageux et de quelle façon tu m'avais sauvé la vie.

— Et qu'est-ce que ton père a dit ?

— Rien, avoua Aude avec un soupir.

Michel eut un sourire amer.

— Aude, dit-il gentiment, je crois qu'il vaut mieux ne pas nous faire d'illusions. Le baron trouve que je ne suis pas un parti assez brillant pour sa fille. Restons donc cousin et cousine... Et pour le

AUDE DE BLANCHENEF

reste, et bien! n'y pensons plus! D'ailleurs, je crois me souvenir que tu n'étais pas enchantée de m'épouser...

— Je ne te connaissais pas et tu me faisais peur, Michel. Ensuite, tu as été si gentil...

— Au commencement, je ne m'occupais guère de toi, mais j'ai honnêtement le garçon. Tu comprends, les filles ne m'intéressaient pas et ce mariage m'agaçait.

— Je l'ai compris, tu sais. Mais après, quand tu m'as emmenée à Babiole, quand tu m'as emmenée sur ton cheval et que tu m'as fait installer la balançoire dans le verger... Tu as été vraiment bon pour moi, Michel.

— Oh! il ne faut pas exagérer! protesta Michel en rougissant.

— Mais je n'exagère pas! Tu es celui que j'aime le mieux, Pierre Aubier.

Cette fois, Michel se mit à rire.

— Grand merci! dit-il d'un ton sarcastique. Je suis très content de savoir que je viens immédiatement après ce manant et ses pensées!

— Tu n'es pas jaloux de Pierre? s'écria Aude, désolée. Tu comprends, Pierre est pour moi comme un grand frère, je le considère comme tel depuis mon enfance.

— Et moi, je ne suis qu'un cousin que tu connais depuis quelques mois. Je comprends parfaitement. Et comme tu ne peux pas épouser Pierre Aubier...

Aude devint très rouge.

— Tu dis des bêtises, Michel! Même si j'étais restée toute ma vie la petite Fleurie, une enfant trouvée, je n'aurais jamais eu envie d'épouser Pierre. Pierre, pour moi, c'est comme un frère.

— Bon, je l'admets. En tout cas, pour nous deux, c'est bon.

— Fini? Que veux-tu dire? Nous sommes mariés!

— Tu crois encore ça? Ton père ne t'a donc rien dit?

AUDE DE BLANCHENEF

Aude secoua la tête et regarda Michel d'un air de détresse. Michel expliqua alors en quoi consistait le « mariage par parole de présent » et comment ce mariage ne serait vraiment valable que le jour où Aude aurait douze ans et lui, Michel, quatorze ans.

— Mais je vais avoir mes douze ans dans trois mois ! s'écria Aude.

— Trois mois, c'est bien suffisant pour que le baron fasse annuler notre mariage.

Aude était consternée.

— Voyons, ne te désole pas, reprit Michel qui voyait la fillette au bord des larmes. Ce mariage ne t'enchantait pas, au début ; alors il n'y a rien à regretter. Tu m'oublieras vite et dans quelques années tu rencontreras un beau chevalier d'excellente noblesse, appartenant à une famille riche et distinguée, et tu l'épouseras.

— Jamais de la vie ! protesta Aude, indignée. Si mon père nous sépare, je ne me marierai pas !

— Bien vrai ? dit Michel, ébranlé. Tu es une riche héritière, Aude, et moi je n'ai rien.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? répondit Aude avec une superbe indifférence. Cela m'est égal d'être pauvre, tu sais, Michel !

— Vraiment, ça ne te ferait rien de ne pas avoir de belles robes, des bijoux ?

Aude secoua la tête.

— Quand j'étais chez les Aubier, j'étais très heureuse, et pourtant nous étions pauvres, très pauvres. Je portais des robes usées, rapiécées. Nous mangions de la soupe, des fèves et des pois chiches avec du pain noir. Jamais de viande ni de gâteaux. Souvent, j'avais faim... Mais j'étais heureuse parce que maman Rose et Pierre m'aimaient, et moi je les aimais aussi... Michel, j'aimerais mieux manger du pain noir et des pois chiches toute ma vie et porter de vieilles robes que de manger du poulet rôti avec un autre qui me donnerait des bijoux et des robes de soie !

AUDE DE BLANCHENEF

A cette déclaration inattendue, Michel, bouleversé, regarda.

— Si tu penses vraiment ce que tu viens de dire, dit-il à Aude, ta tendresse contenue, alors... alors c'est tout différent. On peut se remarier plus tard...

Aude battit des mains.

— Oh! je n'avais pas pensé à cela. Quelle bonne idée, dit-elle. Mais bien sûr, c'est ce qu'il faut faire. Nous nous remarierons quand nous serons grands.

Puis, brusquement, sa joie s'éteignit.

— Et si mon père ne veut pas? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Il faudra convaincre ton père, c'est tout.

— Et tu crois que nous y parviendrons?

— Je l'espère, mais ce ne sera pas facile. J'essaierai de te raconter, Aude. Tu sais, dans les romans de chevalerie, le héros fait de grandes sortes d'exploits pour conquérir sa dame. Je tâcherai d'accomplir des exploits, moi aussi. Et alors, peut-être que ton père consentira à notre mariage. Imagine, par exemple, que je revienne couvert de gloire d'une expédition contre les Anglais, ayant pris des châteaux et conquis des villes...

Michel, grisé par sa propre imagination, se voyait déjà réaliser des prouesses légendaires. Aude l'écoutait, éblouie, charmée, ne doutant pas un instant que tous ces beaux projets allaient se réaliser! Elle enchaîna :

— Et le roi te demandera : « Beau chevalier, quelle récompense désirez-vous? » Et toi, tu lui répondras : « Sire, je vous demande la main de damoiselle Aude de Blanchenef, ma cousine, et rien de plus. Point d'autre récompense! »

Ils se mirent à rire, consolés. L'avenir leur apparaissait clair et de rose.



CHAPITRE XIV

LA PROMESSE DU BARON

MICHEL tirait à l'arc devant le château. Son père était, depuis l'aube, à la chasse au sanglier.

Soudain, un cavalier entra dans la cour. Son arrivée mit en déroute trois poulets faméliques qui se sauvèrent en piaillant. Michel se retourna et demeura interdit en reconnaissant le baron de Blanchenef. Que signifiait cette visite imprévue, alors que le baron avait dit

AUDE DE BLANCHENEF

expressément qu'il ne voulait plus jamais retrouver sur son
le sire de Maupré et son fils ? Le baron avait-il eu vent de l'es
de sa fille, et venait-il exprimer son mécontentement ?

Michel s'avança et salua le visiteur, qui répondit à son sa
une légère inclination. Le jeune garçon lui tint l'étrier.

— Puis-je conduire votre cheval à l'écurie, messire ? demar
quand Hugues de Blanchenef eut mis pied à terre.

— Inutile, un domestique se chargera de ce soin.

Michel rougit.

— Les valets travaillent aux champs, à cette heure-ci, m
dit-il avec gêne.

Le baron regarda son jeune cousin d'un air surpris. Il
pas imaginé que les Maupré fussent pauvres au point de n'av
de personnel à demeure au château.

— Ton père est-il là ? demanda-t-il à Michel.

— Mon père est à la chasse, messire, et ne rentrera que

— Au fait, c'est sans importance. C'est toi que je voulais

Michel sentit sa gorge se serrer. Il introduisit le baron
salle basse, l'invita à s'asseoir, puis il alla conduire le ch
l'écurie. Ensuite, il courut à l'office et jeta un regard navré
étagères presque vides. Que pourrait-il offrir au baron ? Il dé
un reste de soupe aux choux. Cette soupe, avec un plat de
avait constitué le repas de la veille. Enfin, il trouva un morc
fromage dans une écuelle et l'apporta, avec du pain bis et un
de vin blanc, dans la salle où le baron attendait. Il présent
maigre collation au châtelain en s'excusant de n'avoir rien
à lui offrir.

Hugues de Blanchenef regardait Michel sans mot dire et
se troublait sous son regard.

— J'ai à te parler, Michel, dit le baron d'un air grave.
préfère le faire en l'absence de ton père. Je voudrais que

AUDE DE BLANCHENEF

racontes exactement, sans rien me cacher, ce qui s'est passé quand vous étiez chez les Loups, ta cousine et toi.

— Aude ne vous a-t-elle pas dit ce qui s'était passé? demanda Michel faiblement.

— Si, Aude m'en a parlé, et c'est ce qui m'amène. Mais je voudrais entendre ta propre version des faits.

Michel se troubla. Faire un récit sincère sans accabler son père était chose difficile. Le baron attendait et fixait sur Michel un regard pénétrant.

Le garçon avala sa salive et commença son récit : la visite à la métairie des Genêts, comment la jument avait perdu un fer et comment ils avaient été surpris par la nuit en pleine forêt, l'attaque des brigands... Cette partie de leurs aventures était facile à raconter et Michel parlait d'abondance. Il dit ensuite la colère de son père, sa promesse d'une récompense à qui lui livrerait un Loup et comment le garde avait capturé Claude et l'avait amené au château. Ici, Michel s'arrêta soudain, cherchant comment présenter la suite.

— Et alors? demanda le baron avec brusquerie. Que s'est-il passé après?

— Eh bien, ma cousine s'est mise à pleurer, elle avait pitié de ce garçon, elle a demandé sa grâce à mon père, mais il a refusé.

— Et puis?

— Aude m'a supplié de l'aider à faire évader le prisonnier, mais je n'ai pas voulu...

Le baron esquissa un mouvement d'impatience.

— Alors? Continue!

— Alors... eh bien... Aude s'est sauvée et elle est allée trouver le chef des Loups; elle lui a proposé de la garder en otage et de l'échanger contre le prisonnier.

— Et si je comprends bien, le chef des Loups a accepté, mais ton père a refusé de relâcher le jeune Loup?

AUDE DE BLANCHENEF

Michel baissa la tête et se tut.

Le baron se leva brusquement.

— Allons, parle! cria-t-il.

Et comme Michel continuait à se taire, il le saisit aux épaules et le secoua. Dans ce mouvement, il serra violemment les épaules meurtries du jeune garçon et Michel ne put retenir un gémissement de douleur. Hugues de Blanchenef lâcha Michel et le regarda d'un air surpris.

— Je t'ai fait mal?

Michel rougit et garda le silence. Il était trop fier pour avouer à son cousin que son père le maltraitait. Le baron demeura perplexe.

— Alors, tu refuses de me raconter ce qui s'est passé? dit-il d'un air fâché.

— Non, messire. Quand j'ai su que Aude avait été prise par les Loups, je suis allé trouver le chef pour lui demander de lui laisser partir ma cousine et de me garder prisonnier en échange. Mais le chef n'a pas voulu relâcher Aude : il nous a gardés prisonniers tous les deux.

— Et, dit lentement le baron, tu avais fait part à ton père de ton projet d'aller t'offrir en otage à la place de ta cousine?

— Non, messire. Mais, en partant, j'ai laissé un mot où j'écrivais ce que je voulais faire.

— As-tu pensé que les Loups pourraient vous tuer tous les deux?

— A vrai dire, messire, je n'ai pas pensé cela. Je croyais que les Loups relâcheraient ma cousine dès qu'ils me tiendraient.

— Mais tu as pensé qu'ils pouvaient te tuer, toi?

— Oui, bien sûr.

— Et tu as accepté de risquer ta vie pour sauver Aude, alors que tu n'étais même pas sûr qu'elle fût ta cousine?

Michel regarda le baron d'un air surpris. Qui donc lui

AUDE DE BLANCHENEF

dit que le sire de Maupré ne croyait pas que la fillette fût réellement la petite Aude? Il est vrai que son père avait si souvent proféré à haute voix des doutes concernant la naissance de la fillette qu'un domestique avait fort bien pu recueillir ces propos et rapporter la chose au baron.

— Je crois qu'Aude est ma cousine, dit-il enfin. Mais même si elle n'était qu'une enfant trouvée, je ne l'aurais pas laissée aux mains des Loups!

— Et ton père, lui, trouvait tout naturel de l'y laisser?

Michel chercha vainement ce qu'il pourrait dire pour défendre son père. Ne trouvant rien, il baissa la tête et se tut.

— Le misérable! gronda le baron. Il aurait été trop content que les Loups le débarrassent de ma fille!

Michel, écrasé de honte, demeurait silencieux. Le baron s'approcha de lui, le prit aux épaules, mais doucement cette fois, et dit :

— Regarde-moi.

Le jeune garçon leva la tête. Hugues de Blanchenef lut tant de honte et de désespoir dans les yeux verts pailletés d'or qu'il en fut bouleversé.

— Michel, dit-il gravement, je m'étais promis de demander raison à Robert de Maupré de sa conduite envers ma fille. Mais à cause de toi, je renonce à châtier sa vilenie.

— Merci, messire, murmura Michel, la gorge serrée.

— J'ai résolu de faire quelque chose pour toi, reprit le baron. Entendons-nous bien : je n'ai nullement l'intention de te recevoir à Blanchenef comme le mari de ma fille. Je considère ce mariage comme nul et non avenue. Mais à cause de ce que tu as fait pour sauver Aude, j'ai décidé de te donner ta chance. Tu n'as aucun avenir ici, à Maupré. Il faut que tu quittes ce château et que tu ailles chez un seigneur faire l'apprentissage des armes.

C'était la coutume, pour les jeunes garçons de famille noble,

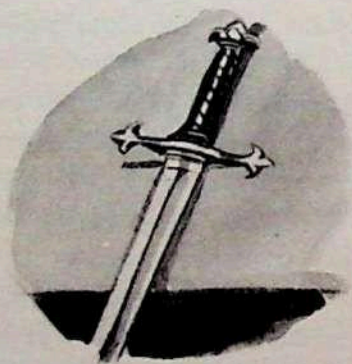
AUDE DE BLANCHENEF

d'aller servir comme page puis comme écuyer chez un seigneur avant d'être armé chevalier.

— Je vais te remettre une lettre de recommandation par le comte de Nangis, conclut le baron. Et quand tu seras armé chevalier, eh bien... c'est moi qui serai ton parrain.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Michel. Il remercia le baron avec élan.

— Souviens-toi, dit celui-ci gravement, que ton avenir, mais, dépend de toi. Si tu te montres preux et loyal, tous les honneurs te sont permis. Mais si jamais tu te laisses aller à commettre une action lâche et déshonorante... sache bien que ce jour-là, je ne te connaîtrai plus!





CHAPITRE XV

LE JOUR OU MICHEL EUT SEIZE ANS

DEUX années avaient passé. Le château de Nangis était en fête : Michel de Maupré devait être armé chevalier. Michel atteignait ses seize ans ce jour-là et le baron de Blanchenef, comme il l'avait promis, allait être son parrain. Il lui avait envoyé, la veille, des armes magnifiques et un cheval de prix.

Comme c'était la coutume, Michel avait passé la nuit en prière

AUDE DE BLANCHENEF

à la chapelle. A présent, la cérémonie de l'adoubement (1) commencer.

Les invités se pressaient nombreux dans la cour d'honneur une tribune avait été dressée. Le comte et la comtesse de Nangis avaient pris place, entourés de leur famille et des châtelains du voisinage. Le sire de Maupré était présent. Il avait dû faire abattre des arbres de la forêt de Maupré pour pouvoir payer le bon costume qu'il arborait ce jour-là. La baronne Maud de Blanchenef en robe de brocart, se trouvait parmi les invités. Aude se tenait sur ses côtés, délicieuse dans une robe de soie d'un bleu très doux. La fillette avait maintenant quatorze ans et ce jour était pour elle un grand jour. Toute rose d'émotion, les yeux brillants, elle se pencha en avant pour mieux voir. Les trompettes sonnèrent et Michel apparut sur le perron du château. Il portait un blier de lin blanc et des chausses de soie blanche (2); il avait vraiment fière allure. Aude dévora du regard. Michel leva les yeux vers la tribune, vit la comtesse et lui sourit.

La cérémonie se déroula avec solennité. Un tapis avait été étendu au milieu de la cour. Michel s'avança et se plaça au centre du tapis. Le baron de Blanchenef, son parrain, s'approcha de l'adolescent. Il lui mit les chausses d'acier et fixa les éperons d'or, insignes de chevalier (3). Puis il lui fit revêtir le haubert, cotte de mailles qui se portait sur le blier. Enfin, il le coiffa du grand casque à visière qu'on appelait, à cette époque, bassinot.

Le fils du comte de Nangis présenta l'épée. Le baron la prit dans la poignée et Michel s'agenouilla devant son parrain. Hugues

(1) Cérémonie par laquelle un jeune noble était armé chevalier.

(2) Le blier était une robe droite que les hommes et les femmes portaient au Moyen Âge. En armes, on portait le blier sous le haubert.

Les chausses étaient un vêtement qui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux pieds et tenait lieu à la fois de bas et de culottes, comme les collants qu'on porte aujourd'hui. Les chausses étaient souvent de couleurs vives : rouge, vert, jaune, etc.

(3) Seul le chevalier avait le droit de porter des éperons d'or.

AUDE DE BLANCHENEF

Blanchenef leva l'épée étincelante, à la garde dorée, et, du plat de la lame, toucha par trois fois les épaules de Michel en disant :

— Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier. Sois preux et loyal.

Le nouveau chevalier se releva et le baron lui ceignit l'épée; puis il lui donna l'accolade aux acclamations des spectateurs enthousiastes.

Un écuyer amena l'alezan plein de feu que le baron avait offert à Michel. L'adolescent s'élança d'un bond sur son coursier, sans toucher l'étrier. On lui apporta ses armes, celles qu'on ne donnait qu'au cavalier en selle : l'écu armorié, la lance au bout de laquelle flottait l'étroit gonfanon rouge à trois langues. Il fit trois fois le tour de la cour d'honneur et revint s'arrêter devant la tribune, dans un nuage de poussière. Il salua de la lance la comtesse de Nangis et ses invités. Les dames lui jetèrent des fleurs et Aude, se levant, lui lança à la fois son écharpe et son bouquet. L'écharpe bleue flotta gracieusement dans l'air, Michel la reçut à la pointe de la lance, salua la fillette rose d'émoi et noua l'écharpe à son bras gauche, proclamant ainsi Aude de Blanchenef comme « sa dame » aux yeux de toute l'assistance. Le baron, devant cet hommage public, fronça les sourcils et se repentit d'avoir amené Aude à Nangis. Mais il lui était impossible de faire un esclandre : les règles de la chevalerie admettaient qu'un chevalier reconnût pour « sa dame » une fille de la noblesse et proclamât son choix en arborant sur son armure l'écharpe ou même le bijou que lui avait donné sa belle.

Maintenant, tous quittaient la tribune pour se rendre dans la prairie qui s'étendait derrière le château et où devait se dérouler le jeu de la quintaine. Sur un poteau, on avait fixé un mannequin revêtu d'un haubert et paré d'un écu. Ce mannequin représentait un Sarrasin. Au grand trot du cheval, il fallait percer l'écu, démailler le haubert ou, mieux encore, abattre le mannequin d'un seul coup de lance.

AUDE DE BLANCHENEF

Michel baissa sa visière, pointa sa lance et partit au galop. Au premier choc, il troua le bouclier, transperça le mannequin, l'arracha du poteau. Tous les spectateurs hurlèrent d'enthousiasme. Michel revint alors lentement et passa devant l'assistance, acclamé par des acclamations délirantes.

C'était maintenant le moment de gagner la salle du festin. Michel se retira pour ôter son armure et faire un peu de toilette avant de passer à table. Il reparut un moment après et fit son entrée dans la salle du château vêtu d'un élégant costume de velours feuilleté. Il devait présider le repas aux côtés de la fille du comte de Nangis, mais alors qu'il s'avançait à la rencontre de celle-ci, le comte prévint son mouvement; prenant par la main Aude toute rougissante, il la conduisit vers le jeune chevalier et plaça la main de la jeune fille dans celle de Michel. Toute l'assistance admira fort cette galanterie, sauf le baron qui enrageait et qui se repentait amèrement de ne pas avoir prévenu le comte de Nangis qu'il entendait voir Michel à de si grandes distances et ne point courtiser sa fille. Il dut se résigner à son contrecœur. Aude et Michel s'assirent côte à côte à la place d'honneur. La coutume était alors de servir deux convives dans la même écuelle. Les assiettes n'étaient pas encore en usage. Aude et Michel mangèrent donc ensemble, dans une ravissante écuelle d'argent, les mets les plus raffinés. Tout le monde regardait avec attention le gentil couple et personne ne doutait que ce fût la bénédiction paternelle que damoiselle Aude acceptait la cour que faisait le jeune chevalier. On savait, du reste, qu'ils avaient été fiancés par parole de présent quelques années auparavant et tous pensaient que, maintenant que Michel avait été armé chevalier, le mariage allait être confirmé. Le sire de Maupré s'épanouissait de joie. Michel avait gagné!

Pendant le repas, des baladins exécutèrent des tours de jonglage et des ménestrels jouèrent de la viole et déclamèrent des

AUDE DE BLANCHENEF

L'un d'eux conta l'histoire de Flor et Blanchefleur, qui tint les convives sous le charme pendant plus d'une heure. Des larmes perlèrent dans les yeux d'Aude tandis qu'elle écoutait le récit des malheurs de la pauvre Blanchefleur, séparée de celui qu'elle aimait depuis l'enfance et vendue au cruel sultan de Babylone. Mais Flor, fidèle à leur amour, part à sa recherche et, après maintes aventures,



il la délivre enfin. Devenu roi de Naples après la mort de son père, Flor épouse la petite esclave qu'il a sauvée. A l'ouïe de cet heureux dénouement, Aude laissa échapper un soupir de soulagement et serra à la dérobée, sous la table, la main de Michel.

— Je voudrais savoir, Michel, quelles sont tes intentions ?

AUDE DE BLANCHENEF

A cette question, Michel leva vers le baron un regard sur se troubla.

— Mes intentions ? Que voulez-vous dire, messire ?

La journée de fête s'achevait et les invités prenaient quand un page était venu dire à Michel que le baron de Blar le demandait et qu'il l'attendrait dans la bibliothèque. Michel suivi le page. Maintenant, il se trouvait seul en présence du baron. Il constatait avec surprise que celui-ci paraissait fort mécontent.

— Que comptes-tu faire ? reprit Hugues de Blanchenef d'un ton sec. Maintenant que tu as été armé chevalier, vas-tu retourner croupir à Maupré ou bien resteras-tu auprès du comte de Neufchâtel ? Je suppose que tu ne nourris pas l'intention de t'installer à Blanchenef ?

— Je n'ai pas cette intention, messire, répondit Michel, mais je ne veux pas le ton qu'employait le baron. Et je n'ai pas non plus l'intention de retourner vivre à Maupré. Ma résolution est prise depuis longtemps. J'irai rejoindre messire Bertrand Du Guesclin et combattre l'ennemi.

— Et avec quel argent ? dit le baron, glacial.

Cette question imprévue fit à Michel l'effet d'une gifle. Il pâlit. Toujours cet argent ! cet argent maudit ! Hélas, il lui manquait le courage ne suffisait pas pour partir en guerre : il fallait s'équiper et cela coûtait fort cher. Certes, le baron de Blanchenef en tant que parrain du jeune chevalier, lui avait offert un haubert et des armes, sans compter le costume de velours que le baron portait au dîner. C'était là, Michel le savait fort bien, des choses extrêmement coûteuses. Le haubert, à lui seul, valait très cher. La générosité du baron, Michel n'aurait pas pu être armé chevalier si son père aurait été incapable de faire face aux frais qu'entraînait un adoubement (1).

(1) Il existait, à cette époque, beaucoup de nobles qui, pour des motifs d'ordre matériel et en raison du coût élevé d'un équipement de chevalier, renonçaient à se faire adouber. (M. Desfourneaux.)

AUDE DE BLANCHENEF

Mais partir en guerre était autre chose. Un équipement de chevalier ne suffisait pas. Le « service de chevalerie » supposait l'entretien de plusieurs pages et servants quand le chevalier était en campagne. Il fallait donc acheter des chevaux, recruter des hommes, les équiper... C'était là une dépense que Michel ne serait jamais en état de faire. Sa mère, morte alors qu'il était très jeune, avait quelque bien. Mais il y avait longtemps que Robert de Maupré avait mangé la dot de sa femme et l'héritage de son fils !

L'adolescent comprit alors que Hugues de Blanchenef supposait qu'il comptait sur sa bourse pour s'équiper et partir en guerre. Son orgueil se cabra.

— Soyez tranquille, messire, dit-il, le rouge aux joues. Je trouverai l'argent nécessaire.

— Fort bien, dit le baron, légèrement ironique.

Il pensait que le garçon se vantait et que dans quelques jours il viendrait le trouver pour le prier humblement de lui venir en aide.

Mais Michel déjoua ses prévisions.

Ils se séparèrent assez froidement.





CHAPITRE XVI

RETOUR A MAUPRÉ

LE lendemain matin, Michel, ayant pris congé du comte et de la comtesse de Nangis, arrivait à Maupré en compagnie de son père. Quand l'adolescent pénétra dans le manoir, il éprouva une impression de dégoût à la vue du spectacle qui s'offrait à ses yeux. La salle basse, principale pièce de l'habitation, était dans un état de saleté répugnante. Les dalles qui couvraient le sol étaient souillées de boue, jonchées de trognons de choux et d'os à demi rongés.

AUDE DE BLANCHENEF

Des torchons sales traînaient sur le dos des chaises. Sur la table graisseuse se trouvaient les restes du dernier repas des valets et des écuelles pleines de détrit et de sauce figée s'empilaient dans un coin et, sur la pierre de l'âtre, une marmite à demi remplie de cots rouges calcinés attendait qu'on jetât son contenu dans la fosse des cochons.

Michel maîtrisa mal un mouvement de recul. Son premier instinct était de paraître remarquer le désordre et la saleté qui régnaient autour de lui, alla quérir une bouteille et deux gobelets qu'il déposa sur la table crasseuse.

— Nous allons arroser ton retour, mon garçon! dit-il d'un ton jovial. Tu me diras des nouvelles de ce vin. Tu vas voir si ça fait bouquet!

Il déboucha la bouteille et emplit les gobelets d'une main maladroite.

— Vos domestiques me paraissent bien négligents, murmura-t-il. Maupré hasarda Michel qui ne voulait pas avoir l'air de faire de trop faibles critiques dès son arrivée.

— Ah! tu peux en parler! Un tas de drôles paresseux et indisciplinés! L'autre jour, j'ai donné une volée de coups de bâton à Gros-Jean qui avait l'audace de réclamer ses gages. Des gages! à un domestique fainéant!

— Peut-être y avait-il longtemps qu'il n'avait pas été payé, dit Michel.

— Oh! deux ou trois ans, probablement, répondit Maupré avec une indifférence insouciance. Ces faquins-là ne gagnent même pas le pain qu'ils mangent. Ils sont nourris; s'il fallait encore les payer!

« Ils sont bien mal nourris, pensa Michel. Si, de plus, on ne les paie point, je ne m'étonne plus qu'il soit si mal servi. » Mais il garda ses réflexions pour lui.

— Eh bien, dit gaiement Maupré, je pense qu'à présent

AUDE DE BLANCHENEF

n'allons pas tarder à quitter ce trou à rats pour aller nous installer au château de Blanchenef!

Michel regarda son père avec stupeur.

— Au château de Blanchenef! Vous avez donc oublié ce que le baron vous a dit, mon père, quand il vous a prié de quitter le château?

— Oui, oui, je sais! Mon cousin était à ce moment-là fort en colère. Mais le temps a passé là-dessus, et hier... eh! eh!... la petite avait l'air de te trouver fort à son goût!

Maupré vida son gobelet, fit claquer sa langue et cligna de l'œil.

— Quand elle t'a lancé son écharpe, hein?

Michel rougit violemment.

— C'était un geste courtois de la part de ma cousine, répondit-il. J'ai été fort touché, mais je ne saurais considérer ce geste comme un engagement de sa part. Le baron mon cousin n'a pas eu l'air de l'approuver et, dans l'entretien que j'ai eu le soir même avec lui, il m'a clairement laissé entendre qu'il ne souhaitait pas me recevoir à Blanchenef.

Robert de Maupré, subitement inquiet, regarda son fils.

— Il ne souhaite pas te recevoir à Blanchenef? dit-il lentement.

— Non, mon père.

Maupré, furieux, frappa du poing sur la table.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour enlever la fille?

Michel se leva brusquement.

— Il me semble que nous avons déjà discuté de cette question il y a deux ans, dit-il d'un ton glacial. Vous connaissez mon opinion sur ce point, mon père. Elle n'a pas changé.

Un instant, Robert de Maupré et son fils se défièrent du regard. Ce fut le père qui baissa les yeux. Michel n'était plus un enfant, maintenant. Ce garçon qui venait d'être armé chevalier intimidait le châtelain.

AUDE DE BLANCHENEF

Maupré grommela quelque chose entre ses dents, puis remplit à nouveau son gobelet.

Michel, écœuré, quitta la pièce et monta dans sa chambre. Aucun préparatif n'avait été fait pour le recevoir. La chambre n'avait même pas été balayée. La poussière rendait les petites tables presque opaques. Michel s'assit sur le mauvais lit aux couvertures déchirées.

« Jamais je n'amènerai Aude dans un pareil taudis, même si elle consentait à quitter son père pour venir vivre avec moi », se dit-il énergiquement.

Après ce qui s'était passé la veille, il devait admettre que sa colère se dissipait encore à lui. En fait, leur mariage était toujours valable, puisque le baron ne l'avait pas fait annuler et qu'ils avaient maintenant Aude et lui, dépassé l'âge auquel le mariage par parole de prêtre devenait une union réelle. Michel avait follement espéré qu'un séjour au château de Nangis n'était qu'un temps d'épreuve et que lorsqu'il aurait été armé chevalier, le baron l'inviterait à reprendre sa place à Blanchenef. Il n'en avait rien été. De plus, le baron était paru fort mécontent de ce qui s'était passé la veille entre Aude et lui et il lui avait fait comprendre clairement qu'il ne désirait pas la voir à Blanchenef.

Michel soupira. Il se rendait bien compte que pour le baron, il n'était pas un gendre souhaitable ! Mais il refusa de se laisser abattre.

« Si je veux qu'Aude soit à moi, je dois la gagner ! » se dit-il résolument.

Pour le moment, il n'était, aux yeux du baron, qu'un gendre sans fortune, sans avenir, et le fils d'un homme peu recommandé. C'était à lui de prouver, par ses actes, qu'il était digne d'Aude de Blanchenef.

Et parce qu'il avait seize ans, il se laissa emporter sur les

AUDE DE BLANCHENEF



dorées de l'imagination. Il se vit renouvelant les exploits des paladins d'antan. Oui, il reviendrait couvert de gloire; les portes de Blanchenef s'ouvriraient devant lui et le baron serait fier et heureux de lui donner sa fille!



Le baron s'attendait à voir Michel baisser pavillon et se présenter à Blanchenef pour solliciter fort humblement son aide. Il n'en fut rien. Au bout de quinze jours, le baron, très étonné, décida de se rendre à Maupré. Ah! ça! que se passait-il donc? Est-ce que ce garçon boudait, par hasard? Ou bien avait-il renoncé à ses projets et s'était-il résigné à moisir à Maupré en compagnie de ce triste sire qui était son père? Hugues de Blanchenef résolut de tirer la chose au clair.

AUDE DE BLANCHENEF

Il trouva Robert de Maupré en train de boire dans la salle basse. Celui-ci fit à son cousin un accueil plutôt narquois.

— Eh! eh! beau cousin, ricana-t-il, vous venez voir votre gendre. Le baron rougit de colère.

— Je ne vous ai jamais invité, que je sache, à considérer Michel comme mon gendre, dit-il sèchement.

Maupré le regarda d'un œil égrillard.

— La poulette, cependant, paraissait trouver Michel à son goût le jour de l'adoubement! gloussa-t-il.

Le baron bondit sous l'outrage.

— Est-ce de ma fille que vous parlez en ces termes, mon cousin?

— Je parle de la petite Aude, ma belle-fille, dit insolemment Maupré.

Le baron se retint pour ne pas jeter son gant au visage du goujard.

— Sachez que je ne vous permets pas, gronda-t-il, d'appeler Aude votre belle-fille. Je n'ai rien oublié, croyez-moi! Et si vous avez la mémoire courte, je pourrais me charger de vous la rafraîchir.

— Qu'est-ce à dire?

Maupré, furieux, s'était dressé et portait la main à son épée. Le baron reprit son sang-froid. Il n'allait pas se battre avec un ivrogne.

— J'étais venu dans des intentions conciliantes, dit-il calmement. Je voulais dire à Michel que j'étais prêt à l'aider à s'armer s'il avait toujours l'intention de rejoindre le connétable.

Le baron s'imaginait que cette nouvelle allait combler d'aise le sire de Maupré.

Il fut fort surpris de voir celui-ci ricaner.

— A l'heure qu'il est, Michel est en route pour rejoindre le connétable, déclara-t-il d'un air sarcastique.

— Mais avec quel argent a-t-il pu s'équiper? s'écria le baron confondu.

Maupré paraissait s'amuser beaucoup du désarroi de son cousin.

AUDE DE BLANCHENEF

— Quel argent? Pas le mien, à coup sûr! Michel est allé trouver les Juifs de Beauvais, voilà tout!

C'était une pratique assez courante à cette époque, pour un noble, d'aller emprunter des sommes importantes afin de s'équiper pour la guerre. On comptait sur le butin, sur la rançon des prisonniers, pour rembourser le prêt. Tout l'argent était alors pratiquement entre les mains des Juifs, et ceux-ci jouèrent un rôle important au Moyen Age, particulièrement à l'époque de la guerre de Cent Ans. Presque toutes les familles nobles, et même les familles princières, durent une fois ou l'autre avoir recours à leurs services, soit pour faire face aux dépenses que nécessitait l'équipement des hommes d'armes qui suivaient le seigneur à la guerre, soit pour payer la rançon d'un prisonnier. Olivier de Clisson, qui commandait l'armée française, dut emprunter 9.220 florins au juif italien Bartolomé Spifane pour payer ses troupes, car le Trésor Royal était vide (1)! Charles V lui-même, alors qu'il était encore le dauphin Charles, dut faire appel à eux pour réunir une partie de l'énorme rançon exigée par les Anglais pour le roi Jean le Bon, son père, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Il leur accorda en retour des privilèges tels que dans l'Europe entière on n'en trouvait point d'équivalent (2).

(1) Georges-G. Toudouze : *Du Guesclin et Clisson*.

(2) Voir note à la fin du livre sur : Les Juifs en France sous Charles V.



CHAPITRE XVII

LA RANÇON DU CHEVALIER

DEPUIS trois heures, les Français étaient en embuscade dans un boqueteau, près de la route. Ils attendaient le détachement anglais qui devait passer sur cette route.

On était aux derniers jours de l'automne. Une pluie glacée tombait sans relâche depuis l'aube. Les soldats étaient transis.

Michel, qui commandait le détachement, se disait qu'en vérité cette guerre-là ressemblait fort peu à celle qu'il imaginait quand,

AUDE DE BLANCHENEF

deux ans auparavant, il était venu offrir son épée au comte Du Guesclin! Il se représentait alors la guerre comme une série de brillants faits d'armes : places prises d'assaut, charges victorieuses contre l'ennemi, bannières déployées, lances étincelant au soleil. La réalité était tout autre.

C'était une guerre de partisans, une guerre d'embuscades, de surprises au petit matin, dans l'aube grise, à la corne d'un bois ou dans les chemins creux... Par deux fois, à Crécy, puis à Poitiers, les Français avaient été vaincus en bataille rangée. Bertrand Du Guesclin menait maintenant une autre guerre.

« Jamais guerre ne fut plus populaire que celle-là, ni plus vaillamment menée. Encore que, contrairement à tous usages d'alors, le roi n'eût aucun panache et que son conducteur fût un souverain qui ne quittait guère son fauteuil. Mais le panache avait coûté Crécy et Poitiers. Et les rois chevaucheurs s'étaient appelés Philippe VI qui fut vaincu, et Jean II le Bon, qui fut pris. Ces leçons-là valaient qu'on s'en souvînt. Évidemment, pour les briseurs de lance, qui confondent la bataille avec le tournoi et voient dans un pays ennemi, glissant et foulé à mort une lice un peu plus grande que les champs clos habituel, ce système nouveau de guerre paraît dur... Chacun des routiers d'Angleterre ne comprennent rien à cette étrange tactique (1). »

Le duc de Lancastre, fils du roi d'Angleterre, avait débarqué à Calais le 1^{er} juin, à la tête d'une forte armée. L'ordre était de ravager tout le pays afin d'obliger l'armée française à livrer bataille. Bertrand Du Guesclin, fidèle à sa tactique, refusa le combat... Les Français se bornèrent à harceler l'ennemi, dressant des embuscades, coupant les convois, coupant les ponts, enlevant les fourrages, harcelant les patrouilles... L'armée anglaise pilla et ravagea l'Artois, le Soissonnais, la Champagne, mais ne put acculer Bertrand

(1) Georges-G. Toudouze : *Du Guesclin*.

AUDE DE BLANCHENEF

Guesclin et ses insaisissables soldats, les contraignent à une bataille rangée.

Les Anglais arrivèrent aux portes de Paris.

Charles V tint conseil avec ses frères, Du Guesclin et Clisson. Les princes poussaient le roi à livrer bataille. Charles V sollicita l'avis du connétable et celui de son ami.

— Je ne conseille pas qu'on les combatte, répondit Olivier de Clisson.

Pour lui, engager la bataille, c'était tout risquer sur un coup de dés, mettre en danger le royaume et peut-être faire massacrer la chevalerie française comme à Poitiers.

— Mieux vaut terre pillée que terre perdue, déclara Bertrand sans ambages.

Et malgré les protestations indignées des frères du roi, Charles V écouta le conseil des deux Bretons. Du Guesclin et Clisson rejoignirent l'armée et la guerre d'escarmouches reprit de plus belle. Près de Sens, les deux Bretons tendirent une embuscade où Lancaster perdit six cents hommes.

L'automne arrivait. Épuisés, affamés, ayant perdu beaucoup d'hommes et un très grand nombre de chevaux, les Anglais décidèrent de rallier Bordeaux en traversant le Nivernais et l'Auvergne. Et les routiers anglais, découragés, commençaient à se demander combien d'entre eux reverraient leur pays.

Un archer que Michel avait envoyé en éclaireur arriva en courant.

— Voilà les Anglais! annonça-t-il.

Les Français se préparèrent à l'attaque.

Le petit détachement anglais apparut au tournant du chemin. Les chevaux marchaient au pas. Les hommes paraissaient harassés et courbaient la tête sous la pluie.

Michel leva le bras. Une volée de flèches s'abattit sur les Anglais.

— En avant! cria Michel en brandissant sa lance.

AUDE DE BLANCHENEF

Il fit franchir la haie à son cheval et fonça sur l'ennemi, suiv ses hommes.

Le jeune Anglais qui commandait le détachement criait des ordres et s'efforçait de rallier ses soldats qui, surpris par la soudaineté de l'attaque, commençaient à lâcher pied et à se débâter. Le jeune chef baissa la visière de son casque, pointa sa lance et chargea Michel en criant :

— Saint Georges et l'Angleterre!

Il y eut un choc violent et le chevalier anglais, désarçonné, roula sur terre. Plusieurs coutilliers se jetèrent sur lui (1), cherchant à le frapper au défaut de l'armure. L'un d'eux réussit à introduire la pointe de sa lame sous le gorgerin (2).

— Arrête! lui cria Michel, qui ne pouvait supporter de voir égorger un ennemi à terre et désarmé. La lance de l'Anglais s'était brisée contre celle de Michel et le jeune homme n'arrivait pas à saisir son épée, qui se trouvait engagée sous lui.

A contrecœur, le coutillier s'arrêta dans son opération, mais il garda la lame sous le gorgerin de l'Anglais.

— Rends-toi! gronda-t-il.

L'Anglais serra les dents et se tut.

— Rendez-vous, messire! dit Michel à son tour, mais avec plus de courtoisie.

— Êtes-vous chevalier? demanda l'Anglais.

En deux années de rude campagne, l'équipement de Michel avait beaucoup souffert. Sa pauvreté n'avait pas permis au jeune chevalier de remplacer les parties de son adoubement (3) qui avaient

(1) Un coutillier était un homme de pied armé de la coutille, épée courte et la pointe aiguë.

(2) Lame d'acier en demi-cercle qui couvrait le cou et formait la partie inférieure du casque.

(3) Le terme « adoubement » désignait à la fois l'ensemble de l'équipement du chevalier (haubert, casque, écu, etc.) et la cérémonie par laquelle un noble était fait chevalier.

AUDE^e DE BLANCHENEF

abîmées. Il n'était à présent guère mieux vêtu, guère mieux armé que les farouches partisans qu'il commandait. Les éperons d'or, insigne du chevalier, qu'il portait encore, disparaissaient sous la boue qui recouvrait ses chausses d'acier par cette journée pluvieuse.

— Je suis chevalier, messire, dit-il.

— Alors, dit l'Anglais, je me rends à vous. Voici mon épée.

Les coutiliers, en grognant un peu, lâchèrent leur proie. L'adolescent se releva, tira son épée et la tendit à Michel.

Le combat avait cessé. Dix Anglais gisaient sur le sol, six avaient été faits prisonniers, les autres s'étaient enfuis. Les Français avaient capturé une douzaine de chevaux. Ils ramassèrent les armes des morts et leur équipement.

— Un beau coup de filet! déclara d'un air satisfait le sergent à moustache grise qui secondait Michel.

Lui-même avait fait prisonnier l'écuyer du jeune chevalier anglais.

Michel se doutait bien peu que, sur cette route boueuse d'Auvergne, par ce matin glacé de novembre 1372, il avait rencontré la chance de sa vie.



— Vous plairait-il, messire, de fixer le montant de ma rançon?

Il y avait quinze jours que Sir Réginald Neville était le prisonnier de Michel. L'armée de Lancastre, en pleine déroute, battait en retraite vers Bordeaux, harcelée sans trêve par les troupes de Du Guesclin et de Clisson, et ses effectifs fondaient à vue d'œil. Réginald, la mort dans l'âme, assistait à cette lamentable retraite. Prisonnier sur parole, il suivait le détachement français et voyait de loin défiler les colonnes anglaises, morne troupeau d'hommes épuisés, affamés, découragés. Les seigneurs, les officiers faisaient encore bonne figure. Mais la piétaille, les routiers qui ne se battaient que pour de l'argent, dans l'espoir de gagner un riche butin, ne

AUDE DE BLANCHENEF

songeaient plus qu'à une chose : gagner Bordeaux le plus vite possible et s'embarquer pour l'Angleterre. Tout le butin qu'ils avaient ramassé au début de la campagne, quand ils avaient ravagé des provinces entières, était perdu. Les Français, dans cent embuscades, avaient enlevé les mules lourdement chargées, les chariots où s'entassaient les riches dépouilles. Ayant perdu presque tous leurs chevaux, réduits à aller à pied, les pillards avaient jeté peu à peu sur leur route, pour alléger leur charge, les objets précieux volés dans les couvents, les églises, les châteaux. Ces épaves avaient été ramassées soit par des soldats français, soit par les paysans, et plus d'un bûcheron, plus d'un pauvre laboureur avait ainsi fait sa fortune ! Les coutiliers de Michel, ravis de l'aubaine, s'étaient partagé tout un lot de bijoux et de vaisselle d'or et d'argent décorés de vert dans un fossé.

Ce soir-là, ils campaient dans un village en ruine. Assis auprès d'un feu de camp, Réginald regardait tristement danser les flammes. C'était un adolescent de dix-sept ans à peine, blond avec de grands yeux bleus. Il était pâle et maigre, et portait sur son visage les traces des souffrances endurées au cours de la campagne.

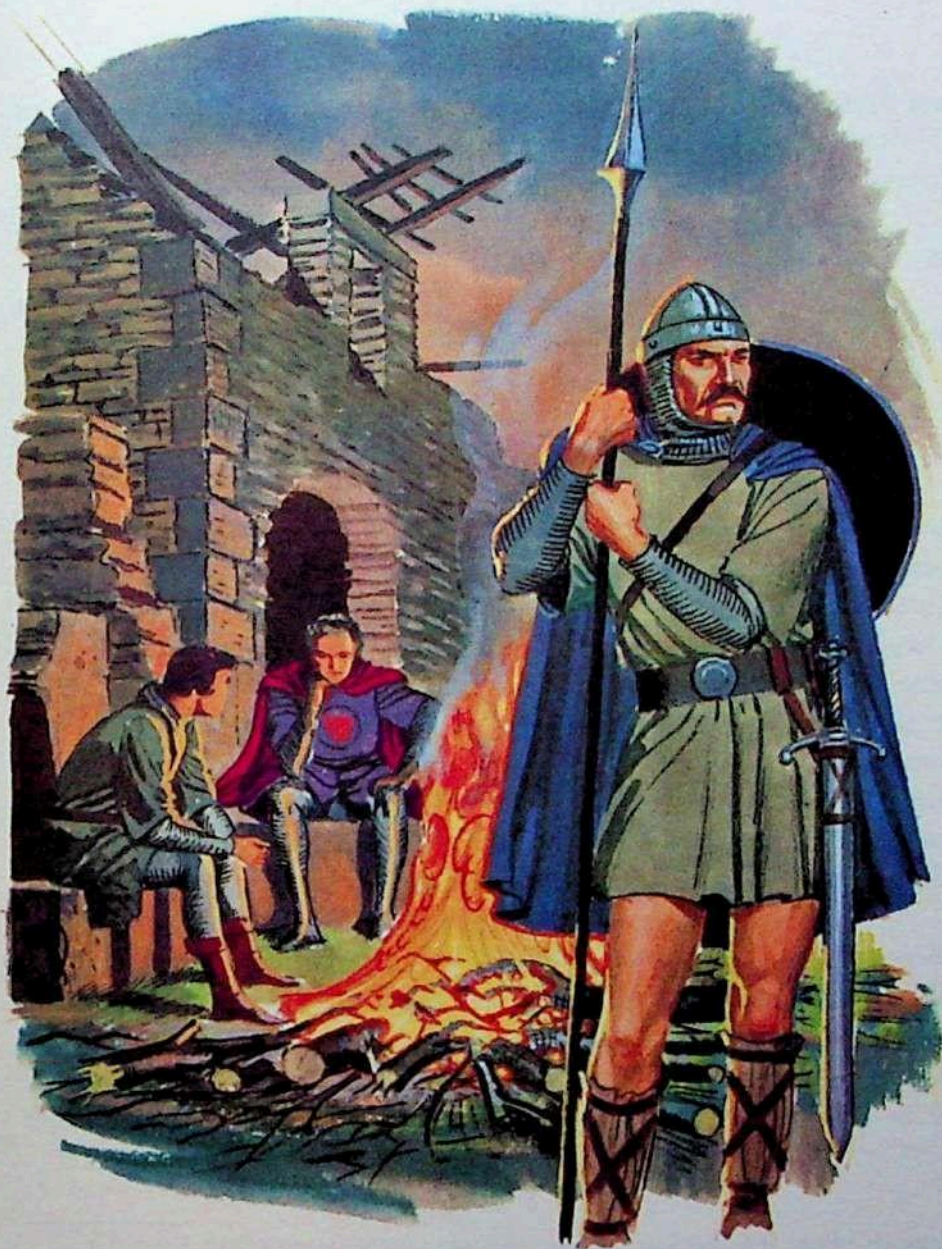
A la question posée par le jeune Anglais, Michel répondit avec courtoisie :

— Rien ne presse, messire.

Une expression douloureuse passa dans le regard du garçon.

— Oh ! si ! dit-il doucement. La comtesse ma mère doit être plongée dans une grande inquiétude et il me tarde de la rassurer sur mon sort. Permettez donc que j'envoie mon écuyer en Angleterre avec une lettre pour mes parents. Il se chargera de rapporter mon rançon et la sienne, si vous voulez bien en fixer le chiffre.

Michel demeura embarrassé. Il se souvenait du baron de Blanchenef, prisonnier pendant douze ans en Angleterre faute d'avoir pu trouver la somme exigée pour sa rançon. Il n'avait pas l'intention



Réginald regardait tristement danser les flammes.

AUDE DE BLANCHENEF

lui, de garder dix ou douze ans captif ce garçon sympathique. A vrai dire, la seule idée d'amener à Maupré, dans ce taudis qu'était devenu le manoir de son père, cet adolescent qui devait appartenir à une excellente famille anglaise, le faisait frémir!

— Messire, dit-il, je vous laisse fixer vous-même le montant de votre rançon.

A cette proposition généreuse, le jeune Anglais répondit fièrement :

— Dix mille écus d'or!

Dix mille écus! Michel eut un éblouissement. Il pouvait épouser Aude! Bien plus, il devenait un beau parti.

Pourtant un scrupule lui vint. Sir Réginald avait peut-être lancé ce chiffre par bravade, pour ne pas être en reste de générosité avec un ennemi, comme l'avait fait Du Guesclin quand, en réponse à la proposition du Prince Noir qui lui offrait de fixer lui-même le chiffre de sa rançon, le Breton avait répondu : « Cent mille francs d'or! » ce qui était un chiffre fabuleux, la rançon d'un prince du sang. Comme l'héritier du trône d'Angleterres s'étonnait qu'un pauvre gentilhomme tel que l'était Du Guesclin pût espérer réunir une pareille somme, Du Guesclin avait répondu avec orgueil qu'il n'y avait point de femme en France qui ne voulût filer une quenouillée pour payer la rançon de Bertrand Du Guesclin! (1).

Michel, parce qu'il était fort pauvre et qu'il avait vu le baron son cousin ne point parvenir à réunir le montant de la rançon, raisonnable pourtant, qu'on lui demandait, craignit que le versement d'une somme aussi élevée ne mît dans la gêne quelque honnête famille anglaise.

Il risqua :

(1) En réalité, les femmes de France n'eurent pas à filer pour payer la rançon de messire Bertrand. La somme nécessaire fut versée par Jeanne de Penthievre, duchesse de Bretagne, et par Charles V.

AUDE DE BLANCHENEF

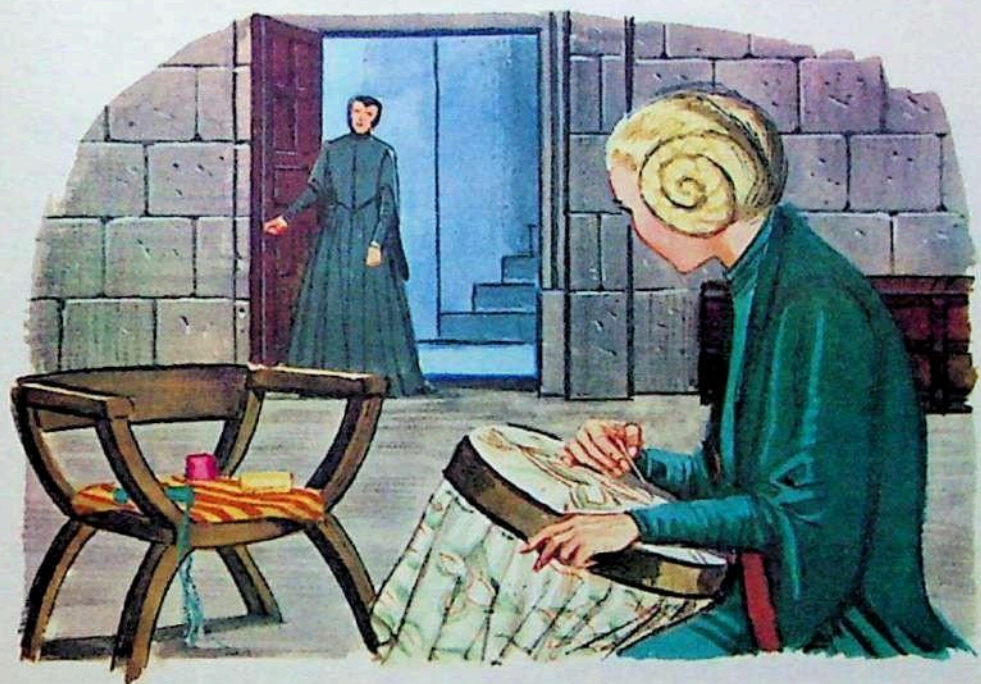
— Messire, je craindrais d'abuser en exigeant une aussi forte somme.

Le rouge aux joues, Réginald protesta :

— Sire chevalier, le comte mon père possède vingt châteaux et sa fortune est immense. Il versera cette somme sans hésiter pour la liberté de son fils. Et il paiera également la rançon de mon écuyer.

Le sergent, qui se trouvait non loin de là, écoutait la conversation avec un vif intérêt. A l'ouïe de ces paroles, il se frotta les mains. Si le chevalier offrait dix mille écus pour sa rançon, il pouvait, en exigeant mille écus pour celle de l'écuyer. Mille écus ! Sa fortune était faite ! Il allait pouvoir, à la fin de la campagne, rentrer dans son village, épouser cette petite veuve accorte qui lui plaisait tant, acheter une maison, des vignes et des champs... et doter sa nièce Margot, qui était orpheline et pauvre. Il se vit déjà assis au coin du feu, dans une jolie cuisine où brillaient des cuivres, et faire sauter sur ses genoux les enfants de Margot.





CHAPITRE XVIII

PAR UN MATIN DE PRINTEMPS

MADAME, il y a là une petite paysanne qui demande à vous voir, dit la chambrière.

Aude, qui brodait près de la fenêtre ouverte, leva la tête et répondit :

— Fais-la entrer, Lisette.

La chambrière introduisit une brune adolescente, pauvrement

AUDE DE BLANCHENEF

vêtue, qui tenait à la main un gros bouquet de primevères et un panier. La petite fit la révérence en disant :

— Bonjour, damoiselle.

— Bonjour, petite, répondit Aude en souriant.

A vrai dire, ce « petite » était plutôt un terme d'amitié, car la jeune paysanne paraissait être du même âge que la fille du baron.

— Que désires-tu? demanda Aude, croyant que la visiteuse avait quelque requête à présenter.

La petite rougit et fixa la pointe de ses sabots.

— Je venais... vous remercier, damoiselle, et vous apporter quelques fleurs et... et des œufs de nos poules.

D'un geste gauche, elle tendait le bouquet et le panier. Aude leva, prit les fleurs et en respira le frais parfum.

— Qu'elles sont jolies! dit-elle. Elles sentent le printemps. J'aime tant les primevères!

Puis elle saisit le panier, admira comme il se doit les beaux œufs blancs et roses — la jeune paysanne avait choisi les plus beaux — et remercia aimablement.

— C'est moi qui vous remercie, damoiselle! dit la petite avec un léger élan.

— Mais de quoi? interrogea Aude.

— Vous ne me reconnaissez point, bien sûr! Je suis Jacquette, la sœur de Claude.

— Quel Claude?

— Claude Martin... vous savez bien... c'est moi qui vous ai donné le petit renard...

— Comment, tu es... Oh! par exemple! Que je suis contente de te revoir! J'ai bien souvent pensé à toi... et à ton frère. Je me demandais ce que vous étiez devenus!

— Eh bien, voilà... dit Jacquette en tortillant le coin de son tablier. Nos parents sont morts tous les deux... Claude, à présent

AUDE DE BLANCHENEF

travaille chez un sabotier et moi je vis chez une de mes tantes qui est mariée à un forgeron.

Ainsi, les enfants du hors-la-loi étaient devenus d'honnêtes travailleurs. Aude avait vécu dix ans parmi les paysans; elle savait bien que la misère et la nécessité de se cacher dans la forêt pour échapper aux représailles qui avaient suivi la Jacquerie étaient les seules raisons qui avaient fait de braves paysans des Loups. Maintenant qu'avec le temps l'apaisement se faisait, que les Jacques n'étaient plus pourchassés, les Loups, peu à peu, quittaient la forêt et redevenaient des travailleurs. Beaucoup d'entre eux, du reste, avaient reçu officiellement leur pardon. Le baron de Blanchenef, après son retour d'Angleterre, avait accordé une amnistie à ceux de ses vassaux qui avaient participé au soulèvement.

— Et le chef des Loups? demanda Aude en hésitant un peu.

— Il est entré dans les compagnies franches et il combat avec messire Bertrand Du Guesclin, répondit Jacquette avec une pointe de fierté.

Bien des hors-la-loi, bien des gens sans aveu étaient venus se mettre sous les ordres du connétable. Et comme un de ses officiers s'étonnait qu'il acceptât ces singulières recrues:

— Si je refuse de les engager, répondit le connétable, ils se livreront au brigandage et pilleront le pays.

Aude et Jacquette bavardèrent un moment. La timidité de la sœur de Claude avait fondu comme neige au soleil devant la gentillesse de la jeune châtelaine. Jacquette s'enhardit à demander:

— Et messire Michel? Avez-vous de ses nouvelles?

Aude soupira.

— Non, malheureusement... Je sais qu'il combat avec le connétable. Mais depuis deux ans qu'il est parti, je n'en ai point reçu de nouvelles.

— Il reviendra, vous verrez! dit Jacquette, encourageante.

AUDE DE BLANCHENEF

Il reviendra très riche et ayant fait toutes sortes de prouesses!
Aude esquissa un sourire.

— Des prouesses, sans doute, car il est brave. Mais riche... je ne le crois pas!

— Pourtant, insista Jacquette, beaucoup s'enrichissent à la guerre! Tenez, le fils de Jacquou, le métayer, eh bien, il s'était engagé comme coutilier et il est revenu avec assez d'argent pour acheter le moulin de Ribeaupierre, grâce au butin qu'il a ramassé.

Il y avait de l'admiration dans la voix de Jacquette. Acheter un moulin lui paraissait le signe d'une fortune considérable. Aude retint un sourire. Elle doutait fort que le baron son père considérât Michel comme un garçon fortuné si celui-ci rapportait de la guerre une somme suffisante pour acheter un moulin!

— Veux-tu voir Flamme? demanda-t-elle au moment où Jacquette s'apprêtait à prendre congé.

Un éclair de joie passa dans les yeux de l'adolescente.

— Oh! vous l'avez toujours?

— Bien sûr, et même... Mais non, je ne veux rien te dire d'avance, tu verras!

Et Aude entraîna vers le chenil Jacquette très intriguée. Dans un enclos grillagé, un spectacle inattendu s'offrit à la sœur de Claude : trois ravissants petits renardeaux jouaient au soleil et faisaient mille cabrioles sous les regards ravis de leurs parents.

— Flamme! appela Aude.

Le renard accourut.

— C'est Flamme! s'écria Jacquette. Oh! que je suis contente de le revoir. Et il a des petits! Mais comment... avez-vous eu la renarde?

— C'est Pierre Aubier qui l'a trouvée blessée dans la forêt. Elle était prise dans un piège. Il l'a ramenée chez lui et l'a soignée. Elle était encore toute petite. Puis, quand elle a été guérie, il me l'a



Aude et la baronne décidèrent d'aller jusqu'à l'étang.

AUDE DE BLANCHENEF

donnée pour tenir compagnie à Flamme. Elle s'appelle Hermeline, comme celle du roman de Renart (1).



Peu après le départ de Jacquette, Aude rêvait en regardant le bouquet de primevères. Elle se répétait les paroles de la sœur de Claude :

— Il reviendra... Il reviendra ayant fait toutes sortes de prouesses!

Il y avait si longtemps que Michel était parti!... Par moments, le découragement gagnait Aude. Il lui semblait que cette attente ne finirait jamais! Son cousin pensait-il encore à elle? Ou bien avait-il oublié, auprès de quelque noble dame ou de quelque gente damoiselle, la petite Aude, sa cousine, qu'il avait épousée par parole de présent? Se considérait-il comme lié par leurs promesses enfantines?

La porte s'ouvrit et la baronne entra.

— Je vais monter à cheval, Aude. Venez-vous avec moi faire une promenade en forêt?

— Volontiers, madame! s'écria Aude avec joie.

La fille du baron s'entendait fort bien avec sa jeune belle-mère. Maud était gaie, rieuse, enjouée, elle avait un excellent caractère. Elle traitait Aude comme une jeune sœur. Il n'y avait que cinq années de différence entre elles.

La naissance de deux petits garçons, Roland et Olivier, avait resserré les liens d'affection entre Maud et la fille de son mari : Aude avait été ravie d'avoir des petits frères à câliner. Les bébés, de vrais bébés anglais, blonds et bouclés, avec des joues roses et des yeux bleus, témoignaient une tendresse débordante à la grande

(1) Œuvre célèbre du Moyen Age dont les personnages sont des animaux : Renart, le goupil; Ysengrin, le loup; Chantecler, le coq; Noble, le lion, etc.

AUDE DE BLANCHENEF

sœur toujours prête à jouer avec eux, à les prendre dans ses bras.

En regardant les bébés dormir dans leur petit lit, Aude se disait parfois :

— Dans quelques années, aurons-nous, Michel et moi, des bébés comme ceux-ci ?

Cette pensée lui faisait battre le cœur.

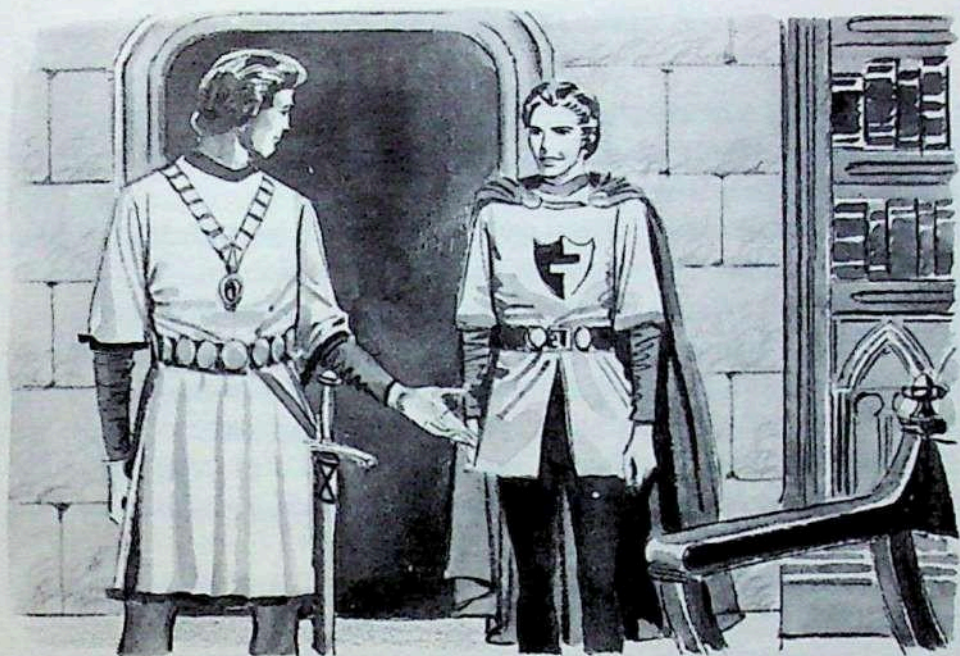
Aude et la baronne décidèrent d'aller jusqu'à l'étang. C'était un de leurs buts de promenade favoris. En ce jour de printemps, l'étang était particulièrement poétique, dans son cadre de jeune verdure. Pinsons et fauvettes chantaient dans les branches. Les noisetiers penchaient sur l'eau leurs chatons d'or pâle. Un merle invisible lançait son gai refrain, auquel faisait écho le chant du coucou.

— Asseyons-nous un moment, voulez-vous ? proposa Aude.

Ayant attaché leurs montures à un bouleau, elles s'installèrent sur un tronc d'arbre renversé.

Elles demeurèrent un moment silencieuses. Aude évoquait sa dernière rencontre avec Michel, au bord de l'étang, et les paroles échangées... Michel s'en souvenait-il encore, lui ?

Comme elle se posait cette question, la jeune fille leva les yeux et vit son cousin immobile à quelques pas d'elle. Un cri lui échappa et, se levant d'un bond, elle courut se jeter dans les bras de Michel. Celui-ci la serra contre lui avec emportement et ils échangèrent un long baiser.



EPILOGUE

LE lendemain de son arrivée, Michel se présenta au château pour saluer le baron. Celui-ci lui fit un excellent accueil, l'invita à dîner et l'interrogea sur la campagne qu'il avait faite sous les ordres du connétable. Michel, sans se faire prier, raconta ses aventures de guerre et mit dans son récit une modestie qui impressionna favorablement le baron.

Après le repas, qui fut très joyeux, le baron emmena son jeune cousin dans la bibliothèque et lui dit :

— Maintenant, mon garçon, nous allons parler sérieusement.

AUDE DE BLANCHENEF

Le cœur de Michel battit plus fort.

— Es-tu toujours dans les mêmes sentiments en ce qui concerne ma fille? Réponds-moi franchement.

— Mes sentiments n'ont pas changé, messire, dit Michel avec fermeté. Et si vous y consentez, Aude sera ma femme.

Le baron garda un moment le silence.

— J'ai réfléchi là-dessus, dit-il enfin. Certes, je suis loin d'approuver le procédé que ton père a employé. Mais puisque, après quatre années de séparation, Aude et toi éprouvez toujours les mêmes sentiments, puisque, par ailleurs, tu t'es conduit loyalement et vaillamment, je ne vois aucun motif de te refuser ma fille. Vous avez mon consentement.

Michel demeura un moment suffoqué par la surprise et par la joie. Puis il remercia le baron avec effusion.

— Je doterai Aude, ajouta le baron. Mais j'ai deux fils, à présent, et la dot de ma fille ne sera pas ce que ton père avait pu espérer quand tu as épousé Aude par parole de présent.

Lentement, Michel tira un papier de son aumônière et le tendit au baron.

— Voulez-vous prendre connaissance de ceci, messire? dit-il d'une voix qui tremblait légèrement. Je n'ai pas voulu en faire état plus tôt car je... je ne voulais avoir l'air d'acheter votre consentement.

Surpris, le baron déplia le papier, qui portait l'en-tête d'une banque de Londres.

Il le relut deux fois, puis il regarda Michel d'un air ébahi :

— Que veut dire ceci? Tu as dix mille écus d'or à ton nom dans une banque lombarde, à Paris (1)? D'où te vient cet argent?

— C'est la rançon de Sir Réginald Neville, messire. Je suis peu au courant de ces affaires de banque, je l'avoue. C'est Sir Réginald qui a proposé de faire verser l'argent à mon nom dans une banque de

(1) Voir note à la fin du livre sur la banque et les Lombards.

AUDE DE BLANCHENEF

Paris, par l'intermédiaire de la succursale de cette banque à Londres. Il m'a dit qu'il lui paraissait peu prudent de faire transporter par son écuyer une pareille somme en espèces sur des routes infestées de brigands et de routiers. J'ignorais qu'il y eût une autre façon de procéder, mais Siméon ben Isaac, le Juif de Beauvais qui m'avait prêté deux cents écus pour que je puisse m'armer avant mon départ en campagne et à qui j'ai montré ce papier en passant par Beauvais, m'a dit que c'était tout à fait régulier et que l'argent m'attendait à Paris, chez les Lombards (1). Il a paru fort impressionné par la somme.

Le baron était impressionné, lui aussi, par cette fortune inattendue.

— Michel, comment as-tu osé demander pareille rançon à ce jeune chevalier anglais? dit-il d'un ton de blâme. Tu as peut-être ruiné une famille honorable!

— Jamais je n'aurais osé réclamer une rançon aussi élevée, messire! protesta Michel. C'est justement parce que je craignais de mettre Sir Réginald dans l'embarras que je lui ai offert de fixer lui-même le montant de sa rançon. C'est lui qui a indiqué cette somme et j'hésitais à l'accepter.

Il expliqua alors ce que le jeune homme avait dit de la fortune du comte son père et le baron s'apaisa.

— Je suis très loin de pouvoir donner une dot de dix mille écus à ma fille, dit-il enfin. Je pense être en mesure de lui constituer une dot de deux mille écus, une partie de cette somme étant représentée par deux fermes et trois métairies.

— Je suis prêt à prendre Aude sans dot, répondit Michel vivement.

Le baron sourit.

— Ton père ne serait sans doute pas de ton avis, dit-il.

(1) Le chèque bancaire fut créé à une date beaucoup plus récente.

AUDE DE BLANCHENEF



Pierre Aubier se maria la même année avec une gentille blonde nommée Jacqueline; le baron dota la fiancée et il donna la métairie des Genêts à Pierre comme cadeau de noces.

Michel et Aude n'eurent pas besoin de célébrer à nouveau leur mariage : le mariage par parole de présent était toujours valable. Mais le baron tint à donner une grande fête en l'honneur des jeunes époux.

Celle-ci se déroula un jour d'avril, trois semaines après le retour de Michel, et fut l'occasion de grandes réjouissances auxquelles tous les vassaux du baron furent conviés.

Rose Aubier et son fils Pierre occupaient les places d'honneur, aux côtés de Michel et d'Aude. Le baron n'avait point oublié que c'était au courage d'un petit paysan qu'il devait le salut de sa fille.

Au moment où la fête battait son plein, alors que Robert de Maupré, réconcilié avec son cousin, levait son hanap à la santé des jeunes époux et s'appêtait à faire un discours, des cris perçants retentirent. Un renard affolé surgit et traversa comme une flèche la pelouse où les tables du festin avaient été dressées. Derrière lui venaient, courant à perdre haleine, la fille de basse-cour, le jardinier, trois marmitons, deux valets d'écurie...

— Que se passe-t-il? demanda le baron.

C'était Flamme qui, pour célébrer la fête à sa manière, avait profité de ce que personne ne le surveillait pour s'introduire dans le poulailler!

QUELQUES PRÉCISIONS POUR CEUX QUI AIMENT L'HISTOIRE DE FRANCE

Les prisonniers français en Angleterre pendant la guerre de Cent Ans.

« La part la plus intéressante du butin est, sans conteste, la rançon des prisonniers de guerre. La capture d'un riche baron est une magnifique aubaine, nous dirions presque « le gros lot »; une bonne prise rapporte plus que toute une seigneurie dans l'espace de plusieurs années...

» La fixation du chiffre de la rançon fait normalement l'objet d'un débat entre le prisonnier et celui qui l'a capturé; lorsqu'il s'agit d'un compagnon ou d'un petit gentilhomme n'ayant pour tout bien que son courage, on se montre peu exigeant... Le problème est tout autre lorsqu'il s'agit d'un grand seigneur... La rançon peut alors s'élever à des chiffres fabuleux..

» La rançon constitue une dette d'honneur (même si la capture du prisonnier a été faite par trahison). Le prisonnier mis en liberté provisoire pour rassembler les fonds nécessaires, et qui refuse ensuite le paiement, est réputé infâme et parjure. Etre fait prisonnier constitue donc la plus terrible des catastrophes, non seulement pour le captif, mais pour toute sa famille, car la solidarité familiale doit jouer à plein. Combien sont touchantes les confidences que fait la duchesse d'Alençon à Jeanne d'Arc en lui recommandant son mari qui, fait prisonnier dans une campagne antérieure, a été maintenu cinq ans en prison et n'en est sorti que contre paiement

AUDE DE BLANCHENEF

de deux cent mille écus : « Jeannette, je crains beaucoup pour mon mari. Il sort à peine de prison et il a fallu dépenser tant d'argent pour payer sa rançon que je le prierais bien de rester à la maison. »

» Que de familles réduites à la ruine pour avoir racheté l'un des leurs, et cela dans toutes les classes de la société ! Ici, c'est un bourgeois de Périgueux qui, pris par les Anglais dans une église où il s'était réfugié, a dû vendre la totalité de ses biens pour se racheter et est tombé au dernier degré de la misère ; là, c'est une famille de petite noblesse, les Varambon, réduite à un tel dénuement que le bailli de Bresse, venu chercher la fille de la maison pour la conduire à sa grand-mère, n'a pu s'acquitter de sa tâche parce que la jeune fille fut trouvée dépourvue de vêtements et presque nue.

» Il y a enfin ceux qui ne peuvent payer parce qu'ils sont trop pauvres ou que la somme exigée dépasse les possibilités même d'une famille princière et qui connaissent pendant des années l'existence du prisonnier. Le cas de Charles d'Orléans, fait prisonnier à Azincourt et usant dans les prisons anglaises sa jeunesse et son âge mûr, est bien connu, mais combien d'autres ont partagé son sort et n'ont même jamais revu le pays natal ! Jean de Bourbon, fait prisonnier en même temps que Charles d'Orléans, mourra en captivité à Londres, sa famille n'ayant pu réunir les deux cent cinquante mille écus qui lui étaient demandés. »

Marcelin DESFOURNEAUX.

(*La vie quotidienne en France au temps de Jeanne-d'Arc*,
Hachette, éditeur.)

Livre d'heures.

L'un des plus célèbres a appartenu à la reine Anne de Bretagne. Il contient près de soixante miniatures à pleine page, accompagnées de délicieuses bordures de fleurs, d'oiseaux, d'insectes, etc. Un

AUDE DE BLANCHENEF

autre livre d'heures très célèbre : « Les très riches heures du duc de Berry », appartient à l'un des frères du roi Charles V, Jean de France, duc de Berry. Cet ouvrage se trouve actuellement au musée Condé, au château de Chantilly. Il contient quarante miniatures des frères de Limbourg. Certaines de ces miniatures représentent des scènes bibliques, d'autres ont pour sujet les douze mois de l'année et forment une sorte d'almanach illustré. Sur la page consacrée au mois de septembre, des paysans et des paysannes font la vendange dans un charmant paysage de Touraine dominé par les élégantes tourelles du château de Saumur, tandis qu'à la page de juillet des dames en élégantes toilettes cueillent des fleurs dans une prairie verdoyante, non loin d'un étang bordé de saules.

Les mariages d'enfants.

Aux ^{xiv}e et ^{xv}e siècles, c'était la coutume, dans la haute aristocratie, et plus encore dans les familles royales, de marier des enfants souvent très jeunes. Isabelle de France avait sept ans quand elle épousa le roi d'Angleterre Richard II. La petite Marguerite de Bourgogne, fille de Jean sans Peur, fut mariée à l'âge de neuf ans au dauphin Louis qui avait huit ans. Jacques Castelnau, dans « La vie au Moyen Age d'après les contemporains », écrit ce qui suit au sujet d'une fillette de la noblesse mariée dans des circonstances semblables : « Le comte, son père, ne l'a point consultée : on l'a donnée avec le fief; elle fait partie de l'immeuble, elle est passée avec la terre à celui qui doit posséder la terre. »

Ces mariages d'enfants, que l'on appelait « mariages par parole de présent », se célébraient avec le même cérémonial que les mariages d'adultes. Mais le mariage ne devenait réel que lorsque le garçon atteignait quatorze ans et la fillette douze ans. Jusque-là, cette union

AUDE DE BLANCHENEF

pouvait être rompue à la demande d'un seul des conjoints. Dans la pratique, bien rares furent les enfants qui osèrent s'insurger contre la volonté de leurs parents ou de leur tuteur.

Pour expliquer cette coutume, qui peut à bon droit nous paraître étrange, il faut dire que les temps étaient fort troublés et que la plupart des nobles trouvaient une mort prématurée sur les champs de bataille : la bataille de Poitiers, celle d'Azincourt fauchèrent la fleur de la noblesse française (1). Plus tard, la guerre civile entre les Armagnacs et les Bourguignons fit des victimes dans presque toutes les familles.

On comprend qu'à une époque où la plupart des nobles savaient qu'ils avaient de fortes chances de mourir de mort violente avant trente ans, les pères de famille se soient occupés d'assurer de bonne heure l'avenir de leurs enfants par un bon mariage qui mettait l'héritier ou l'héritière de grands biens à l'abri des convoitises qui n'auraient pas manqué de se produire autour d'un orphelin ou d'une orpheline sans protection.

Les Juifs en France sous Charles V.

« Conformément aux privilèges que le roi Jean leur avait vendus pour payer sa rançon, les Juifs étaient quittes d'impôts, exempts de toute juridiction, sauf celle d'un prince du sang, nommé gardien de leurs privilèges... Le prince, leur protecteur, devait les aider dans le recouvrement de leurs créances...

« Le Juif, le prêtre, avaient seuls de l'argent. Il n'y avait encore ni production de la richesse par l'industrie ni circulation par le commerce. » MICHELET.

(1) Il y eut 10.000 morts dans les rangs français, parmi lesquels 8.000 nobles. Presque toutes les familles nobles de France eurent un ou plusieurs morts sur ce champ de bataille. Plusieurs princes du sang furent parmi les victimes.

AUDE DE BLANCHENEF

La banque et les Lombards.

La première banque fut fondée en Italie, en 808, par des Juifs lombards. Pendant le Moyen Age, le mouvement des Croisades, le commerce des grands ports, comme Venise et Gênes, développa le commerce de l'argent. La banque de Venise fut fondée en 1157, celle de Barcelone vers 1360. Alors on vit grandir l'importance des Lombards.

On appelait Lombards, en France, au Moyen Age, les financiers et changeurs, parce que les premiers d'entre eux et les plus importants étaient venus de Lombardie.

Il serait d'ailleurs faux de se les représenter comme des usuriers installés derrière leurs comptoirs. Plusieurs d'entre eux, comme les frères Guidi Francesi, de Florence, Mouchet et Bichet, furent de véritables ministres des finances; Mouchet était un grand seigneur, homme de guerre et diplomate.

Mais le Moyen Age ne comprenait pas le commerce de l'argent et les Lombards furent détestés presque autant que les Juifs.

OUVRAGES CONSULTÉS

LES CHRONIQUES DE FROISSART.

E. Lavisse. — HISTOIRE DE FRANCE (Tome IV).

René Héron de Villefosse. — CHARLES V LE SAGE.

Gérard Walter. — HISTOIRE DES PAYSANS DE FRANCE.

Siméon Luce. — LA JACQUERIE.

A. Coville — LES PREMIERS VALOIS ET LA GUERRE DE CENT ANS.

Jean Ollivier. — COLIN LANTIER.

Théophile Gautier. — LA JACQUERIE.

M. Desfourneaux. — LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DE JEANNE D'ARC.

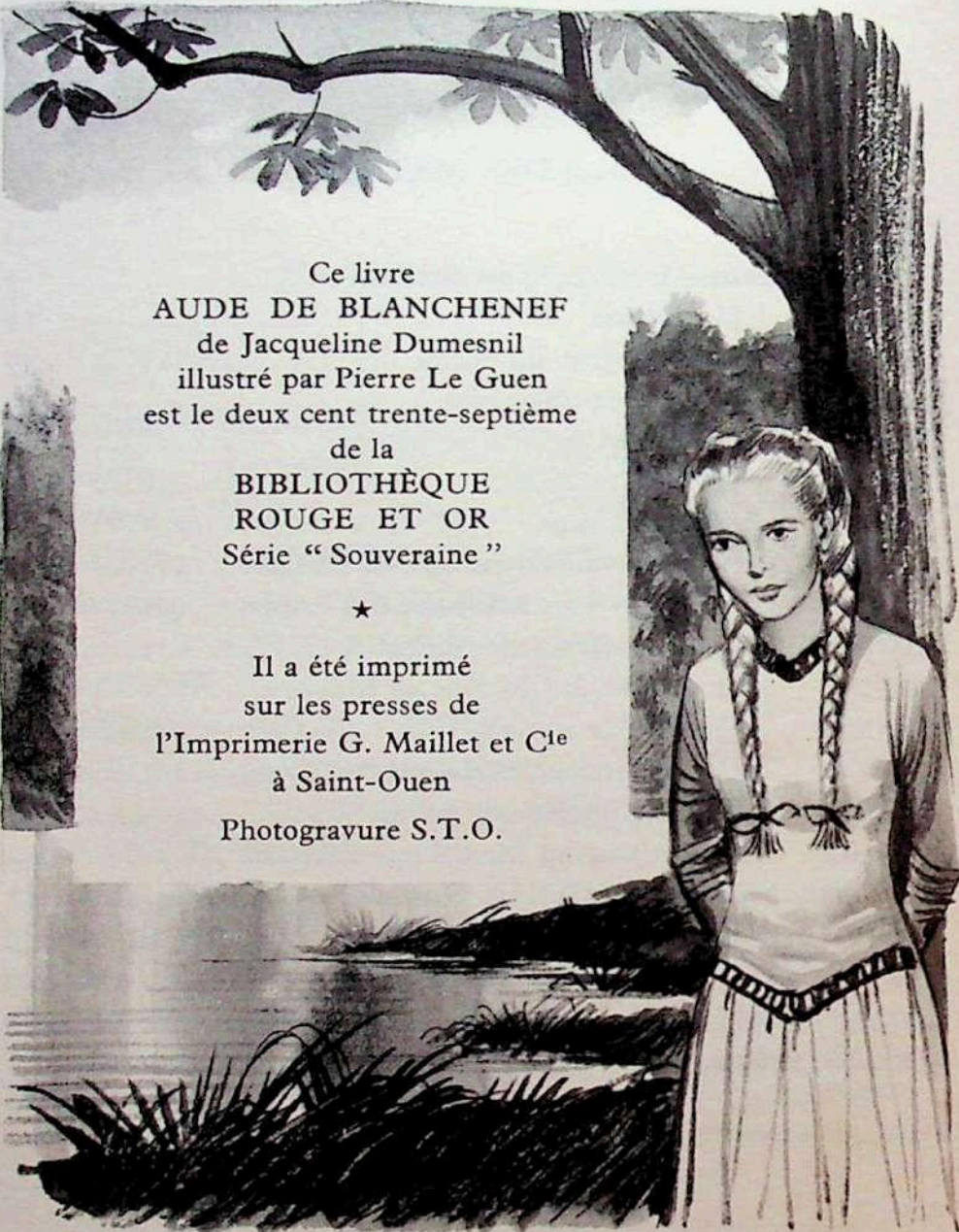
Jacques Castelnau. — LA VIE AU MOYEN AGE, d'après les contemporains.

Georges-G. Toudouze. — DU GUESCLIN.

René Maran. — BERTRAND DU GUESCLIN, l'épée du roi.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. L'incendie du château	9
CHAPITRE II. Fleurie	13
CHAPITRE III. Le retour du baron	19
CHAPITRE IV. Fleurie châtelaine	39
CHAPITRE V. L'idée du Sire de Maupré.....	45
CHAPITRE VI. Une escapade	53
CHAPITRE VII. Les Loups	67
CHAPITRE VIII. La revanche du Sire de Maupré.....	75
CHAPITRE IX. Aude dans le repaire des Loups	85
CHAPITRE X. Le sacrifice de Michel	93
CHAPITRE XI. La défaite du Sire de Maupré	99
CHAPITRE XII. Double surprise	115
CHAPITRE XIII. La rencontre au bord de l'étang	129
CHAPITRE XIV. La promesse du baron	137
CHAPITRE XV. Le jour où Michel eut seize ans	143
CHAPITRE XVI. Retour à Maupré	151
CHAPITRE XVII. La rançon du chevalier	159
CHAPITRE XVIII. Par un matin de printemps	169
Épilogue	177
Quelques précisions pour ceux qui aiment l'Histoire de France	181
Ouvrages consultés	186



Ce livre
AUDE DE BLANCHENEF
de Jacqueline Dumesnil
illustré par Pierre Le Guen
est le deux cent trente-septième
de la
BIBLIOTHÈQUE
ROUGE ET OR
Série "Souveraine"



Il a été imprimé
sur les presses de
l'Imprimerie G. Maillet et C^{ie}
à Saint-Ouen
Photogravure S.T.O.

ROUGE ET OR

plaît aux jeunes



- *pour les moins
de 6 ans*

collection

ROUGE ET BLEUE

- *de 6 à 10 ans*

Rouge et Or, série

DAUPHINE

- *de 10 à 16 ans*

Rouge et Or, série

SOUVERAINE

- *pour tous les âges*

Rouge et Or, série

SPIRALE

- *pour les plus
de 13 ans*

collection

SUPER-1000

- *pour les plus
de 16 ans*

collection

SUPER

*deux collections
de luxe*

Dans le château de Blanchenef livré aux flammes, un bébé pleure, abandonné. Il devra la vie au courage de Pierre, un petit paysan.

Et c'est ainsi qu'Aude de Blanchenef, devenue Fleurie, partage l'existence modeste, mais paisible, de Rose Aubier et de son fils. Entourée d'affection, elle ne sait rien de sa tragédie, de même qu'elle ignore que son père, le baron Hugues de Blanchenef, est prisonnier des Anglais. Cependant son cousin de Maupré, un triste sire, profite de l'absence du baron pour venir s'installer au château avec son fils Michel...

F.G. de 9 à 14 ans

Une émouvante histoire du temps

de la Jacquerie...

AUDE DE BLANCHENEF

par Jacqueline Dumesnil

Dans le château de Blanchenef livré aux flammes, un bébé pleure, abandonné. Il devra la vie au courage de Pierre, un petit paysan.

Et c'est ainsi qu'Aude de Blanchenef, devenue Fleurie, partage l'existence modeste, mais paisible, de Rose Aubier et de son fils. Entourée d'affection, elle ne sait rien de sa tragédie, de même qu'elle ignore que son père, le baron Hugues de Blanchenef, est prisonnier des Anglais. Cependant son cousin de Maupré, un triste sire, profite de l'absence du baron pour venir s'installer au château avec son fils Michel...

F.G. de 9 à 14 ans

Une émouvante histoire du temps

de la Jacquerie...